


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU.

TOME SIXIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME SIXIEME.

Contenant le reste de la Ve. & la VIe. Partie de *Julie* ou la *Nouvelle Héloïse*.





A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.





LA NOUVELLE HÉLOÏSE,

OU

LETTRES DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes ;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME IV.



GENEVE.

M. DCC. LXXX.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE.

LETTRE IV.

DE MILORD EDOUARD A SAINT PREUX.

JE vois par vos deux dernieres lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la premiere que vous m'aviez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins secrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courrier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma

raiſon s'y perd, & mon cœur s'en inquiete : car encore une fois, ſi le bonheur & la paix ne ſont pas dans l'ame de Julie, où ſera leur aſyle ici-bas ?

Raſſurez-la ſur les riſques auxquels elle me croit expoſé ; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laiſſer courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous ſommes confians, nous pourrions bien lever les difficultés inſurmontables pour de meilleurs Généraux & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers ſuccès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandre. Nous avons en tête un grand Capitaine ; ce n'eſt pas tout ; il a la confiance de ſes troupes, & le ſoldat françois qui compte ſur ſon Général eſt invincible. Au contraire, on en a ſi bon marché quand il eſt commandé par des courtiſans qu'il mépriſe, & cela arrive ſi ſouvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occaſion, pour vaincre à coup ſûr la plus brave nation du continent. Ils le ſavent fort bien eux-mêmes. Milord Marlbo-

roug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un ſoldat pris à Blenheim (1), lui dit : s'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoiſe, elle ne ſe fût pas ainſi laiſſé battre. Eh morbleu ! repartit le Grenadier, nous avions aſſez d'hommes comme moi ; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à préſent l'armée de France & manque à la nôtre ; mais nous ne ſongeons gueres à cela.

Quoi qu'il en ſoit, je veux voir les manœuvres du reſte de cette campagne, & j'ai réſolu de reſter à l'armée juſqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La ſaiſon étant trop avancée pour traverſer les monts, nous paſſerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du printems. Dites à M. & Made. de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aiſe du touchant ſpectacle que vous décrivez ſi bien, & pour voir Made. d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire

(1) C'eſt le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochſtet.

avec le même soin, & vous me ferez plus de plaisir que jamais. Mon équipage a été pris, & je suis sans livres; mais je lis vos lettres.

LETTRE V.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

QUELLE joie vous me donnez en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre séjour à l'armée! Ce qui me déplait sur-tout, c'est de voir clairement qu'avant notre séparation, le parti de faire la campagne étoit déjà pris, & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je sens la raison de ce mystere & ne puis vous en savoir bon gré. Me mépriseriez-vous assez pour croire qu'il me fût bon de vous survivre, ou m'avez-vous connu des attachemens si bas, que je les préfere à l'honneur de mourir avec mon ami? Si je ne méritois pas de

vous ſuivre, il faloit me laiſſer à Londres, vous m'auriez moins offenſé que de m'envoyer ici.

Il eſt clair par la derniere de vos lettres qu'en effet une des miennes s'eſt perdue, & cette perte a dû vous rendre les deux lettres ſuivantes fort obſcures à bien des égards ; mais les éclairciſſemens néceſſaires pour les bien entendre viendront à loiſir. Ce qui preſſe le plus à préſent eſt de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes ſur le chagrin ſecret de Mde. de Wolmar.

Je ne vous redirai point la ſuite de la converſation que j'eus avec elle après le départ de ſon mari. Il s'eſt paſſé depuis bien des choſes qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprîmes tant de fois durant ſon abſence que je m'en tiens au ſommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même époux, qui faiſoit tout pour la rendre heureuſe, étoit l'unique auteur de toute ſa peine, & que plus leur attachement mutuel étoit ſincere, plus il lui donnoit à ſouffrir. Le diriez-vous, Milord? Cet homme ſi ſage, ſi raiſonnable, ſi loin de toute eſpece de vice, ſi peu ſoumis aux paſſions humaines, ne croit

rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraste augmente la douleur de Julie, & il semble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'Auteur de son être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaise sa conscience aux dépens de sa raison, que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatise, cette erreur au moins se conçoit; mais, poursuit-elle en soupirant, pour un si honnête homme & si peu vain de son savoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule.

Il faut être instruit du caractere des deux époux; il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille, & se tenant l'un à l'autre lieu du reste de l'univers; il faut connoître l'union qui regne entre eux dans tout le reste, pour concevoir combien leur différend sur ce seul point est capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rit grec, n'étoit pas fait pour supporter l'absurdité d'un culte aussi ridicule. Sa raison trop supérieure

à l'imbécille joug qu'on lui vouloit imposer le secoua bientôt avec mépris, & rejettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité si suspecte, forcé d'être impie il se fit athée.

Dans la suite ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la Foi Chrétienne par celle qu'on y professe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ses Ministres. Il vit que tout y consistoit encore en vaines simagrées, plâtrées un peu plus subtilement par des mots qui ne signifioient rien; il s'apperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de son avis & ne s'en cachoient gueres, que le clergé même, un peu plus discrétement, se moquoit en secret de ce qu'il enseignoit en public, & il m'a protesté souvent qu'après bien du tems & des recherches, il n'avoit trouvé de sa vie que trois Prêtres qui crussent en Dieu (1).

(1) A Dieu ne plaise que je veuille approuver ces assertions dures & téméraires; j'affirme seulement qu'il y a des gens qui les font, & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les sectes n'autorise que trop l'indiscrétion. Mais loin que mon dessein dans cette note soit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nette-

En voulant s'éclaircir de bonne foi sur ces matieres, il s'étoit enfoncé dans les ténebres de la métaphysique où l'homme n'a d'autres guides que les systêmes qu'il y porte, & ne voit partout que doutes & contradictions; quand enfin il est venu parmi des Chrétiens il y est venu trop tard, sa foi s'étoit déjà fermée à la vérité, sa raison n'étoit plus accessible à la certitude; tout ce qu'on lui prouvoit détruisant plus un sentiment qu'il n'en établissoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute espece, & n'a cessé d'être Athée que pour devenir Sceptique.

Voilà le mari que le Ciel destinoit à cette Julie en qui vous connoissez une foi si simple & une piété si douce: mais il faut avoir vécu aussi familiérement avec elle que sa cousine & moi, pour savoir combien cette ame tendre est naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terrestre ne pou-

---

ment mon propre sentiment sur ce point. C'est que nul vrai croyant ne sauroit être intolérant ni persécuteur. Si j'étois Magistrat, & que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

vant suffire au besoin d'aimer dont elle est dévorée, cet excès de sensibilité soit forcé de remonter à sa source. Ce n'est point, comme Ste. Thérese, un cœur amoureux qui se donne le change & veut se tromper d'objet ; c'est un cœur vraiment intarissable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiser, & qui porte ses affections surabondantes au seul Etre digne de les absorber (2). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures ; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cause, en s'animant l'un par l'autre en deviennent plus charmans & plus doux, & pour moi je crois qu'elle seroit moins dévote, si elle aimoit moins tendrement son pere, son mari, ses enfans, sa cousine & moi-même.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus elle l'est, moins elle croit l'être ; & qu'elle se plaint de sentir en elle-

(2) Comment ! Dieu n'aura donc que les restes des créatures ? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il est encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

même une ame aride qui ne sait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle souvent, le cœur ne s'attache que par l'entremise des sens ou de l'imagination qui les représente, & le moyen de voir ou d'imaginer l'immensité du grand Etre (3) ! Quand je veux m'élever à lui, je ne sais où je suis ; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne sais par où l'atteindre, je ne vois ni ne sens plus rien, je me trouve dans une espece d'anéantissement, & si j'osois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extases des mystiques ne vinssent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une

(3) Il est certain qu'il faut se fatiguer l'ame pour l'élever aux sublimes idées de la Divinité ; un culte plus sensible repose l'esprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le dispensent de penser à Dieu. Sur ces maximes, les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes, leurs Calendriers, leurs Eglises, de petits Anges, de beaux garçons, & de jolies saintes ? L'enfant Jésus entre les bras d'une mere charmante & modeste, est en même tems un des plus touchans & des plus agréables spectacles que la dévotion Chrétienne puisse offrir aux yeux des fideles.

raiſon qui s'égare ? Je ſubſtitue un culte groſſier, mais à ma portée, à ces ſublimes contemplations qui paſſent mes facultés. Je rabaiſſe à regret la majeſté divine ; j'interpoſe entre elle & moi des objets ſenſibles ; ne la pouvant contempler dans ſon eſſence, je la contemple au moins dans ſes œuvres, je l'aime dans ſes bienfaits ; mais de quelque maniere que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoiſſance intéreſſée à lui préſenter.

C'eſt ainſi que tout devient ſentiment dans un cœur ſenſible. Julie ne trouve dans l'univers entier que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude. Partout elle apperçoit la bienfaiſante main de la Providence ; ſes enfans ſont le cher dépôt qu'elle en a reçu ; elle recueille ſes dons dans les productions de la terre ; elle voit ſa table couverte par ſes ſoins ; elle s'endort ſous ſa protection ; ſon paiſible réveil lui vient d'elle ; elle ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher, ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages ; ſi le Dieu de l'univers échappe à ſes foibles yeux, elle

voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Etre infini ?

Concevez, Milord, quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence, & ne peut partager l'espoir qui nous la rend chére ! De ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté ! De le voir insensible en faisant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bizarre inconséquence penser en impie & vivre en Chrétien ! Imaginez Julie à la promenade avec son mari ; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale, l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'univers ; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaison fortuite où rien n'est lié que par une force aveugle : imaginez deux époux sincerement unis, n'osant de peur de s'importuner mutuellement se livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons

presque jamais Julie & moi, que quelque vue frappante & pittoresque ne lui rappelle ces idées douloureuses. Hélas! dit-elle avec attendrissement ; le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Vous qui connoissez Julie, vous qui savez combien cette ame communicative aime à se répandre, concevez ce qu'elle souffriroit de ces réserves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funestes s'élevent malgré qu'elle en ait à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque instant. Quelle horreur pour une tendre épouse d'imaginer l'Etre suprême vengeur de sa Divinité méconnue, de songer que le bonheur de celui qui fait le sien doit finir avec sa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ses enfans ! A cette affreuse image, toute sa douceur la garantit à peine du désespoir, & la Religion, qui

lui rend amere l'incrédulité de son mari, lui donne seule la force de la supporter. Si le Ciel, dit-elle souvent, me refuse la conversion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander ; c'est de mourir la premiere.

Telle est, Milord, la trop juste cause de ses chagrins secrets ; telle est la peine intérieure qui semble charger sa conscience de l'endurcissement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le soin qu'elle prend de la dissimuler. L'Athéisme qui marche à visage découvert chez les Papistes, est obligé de se cacher dans tout pays où la raison permettant de croire en Dieu, la seule excuse des incrédules leur est ôtée. Ce systême est naturellement désolant ; s'il trouve des partisans chez les grands & les riches qu'il favorise, il est par-tout en horreur au peuple opprimé & misérable, qui voyant délivrer ses tyrans du seul frein propre à les contenir, se voit encore enlever dans l'espoir d'une autre vie la seule consolation qu'on lui laisse en celle-ci. Mde. de Wolmar sentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhonisme de son mari, & voulant sur-tout garantir ses enfans d'un si

dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au ſecret un homme ſincere & vrai, mais diſcret, ſimple, ſans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il eſt fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatiſe jamais, il vient au temple avec nous, il ſe conforme aux uſages établis; ſans profeſſer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le ſcandale, & fait ſur le culte réglé par les loix tout ce que l'Etat peut exiger d'un citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils ſont unis, la ſeule Mde. d'Orbe eſt du ſecret, parce qu'on le lui a confié. Au ſurplus, les apparences ſont ſi bien ſauvées, & avec ſi peu d'affectation, qu'au bout de ſix ſemaines paſſées enſemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre ſoupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité ſur ce point, ſi Julie elle-même ne me l'eût appriſe.

Pluſieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premierement quelle réſerve eſt compatible avec l'amitié qui regne entre nous? N'eſt-ce pas aggraver ſes chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami? De plus, elle n'a pas voulu que

ma préfence fût plus long-tems un obftacle aux entretiens qu'ils ont fouvent enfemble fur un fujet qui lui tient fi fort au cœur. Enfin, fachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a defiré, du confentement de fon mari, que vous fuffiez d'avance inftruit de fes fentimens; car elle attend de votre fageffe un fupplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choifit pour me confier fa peine m'a fait foupçonner une autre raifon dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit; nous reftions feuls; nos cœurs s'étoient aimés; ils s'en fouvenoient encore; s'ils s'étoient un inftant oubliés, tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la fcene de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui fe défioit le moins de lui-même, devoit feul s'en défier.

Dans l'injufte crainte que lui infpiroit fa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus fûre que de fe donner inceffamment un témoin qu'il falût refpecter, d'appeller en tiers le Juge integre & redoutable qui voit les actions fecretes & fait lire au fond

des cœurs. Elle s'environnoit de la Majesté suprême; je voyois Dieu sans cesse entre elle & moi. Quel coupable desir eût pu franchir une telle sauvegarde? Mon cœur s'épuroit au feu de son zele, & je partageois sa vertu.

Ces graves entretiens remplirent presque tous nos tête-à-tête durant l'absence de son mari, & depuis son retour nous les reprenons fréquemment en sa présence. Il s'y prête comme s'il étoit question d'un autre, & sans mépriser nos soins, il nous donne souvent de bons conseils sur la maniere dont nous devons raisonner avec lui. C'est cela même qui me fait désespérer du succès; car s'il avoit moins de bonne foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit son incrédulité; mais s'il n'est question que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues & des raisons qui lui aient échappé? Quand j'ai voulu disputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déjà vainement épuisé par Julie, & que ma sécheresse étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette douce persuasion qui coule de sa bouche. Milord, nous ne ramenerons

jamais cet homme; il eſt trop froid & n'eſt point méchant, il ne s'agit pas de le toucher ; la preuve intérieure ou de ſentiment lui manque, & celle-là ſeule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque ſoin que prenne ſa femme de lui déguiſer ſa triſteſſe, il la ſent & la partage : ce n'eſt pas un œil auſſi clairvoyant qu'on abuſe. Ce chagrin dévoré ne lui en eſt que plus ſenſible. Il m'a dit avoir été tenté pluſieurs fois de céder en apparence, & de feindre pour la tranquilliſer des ſentimens qu'il n'avoit pas ; mais une telle baſſeſſe d'ame eſt trop loin de lui. Sans en impoſer à Julie, cette diſſimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchiſe, l'union des cœurs qui conſole de tant de maux, ſe fuſſent éclipſées entre eux. Etoit-ce en ſe faiſant moins eſtimer de ſa femme qu'il pouvoit la raſſurer ſur ſes craintes? Au lieu d'uſer de déguiſement avec elle, il lui dit ſincérement ce qu'il penſe ; mais il le dit ton ſi ſimple, avec ſi peu de mépris des opinions vulgaires, ſi peu de cette ironique fierté des eſprits forts, que ces triſtes aveux donnent bien plus d'affliction que de colere à

Julie, & que, ne pouvant tranſmettre à ſon mari ſes ſentimens & ſes eſpérances, elle en cherche avec plus de ſoin à raſſembler autour de lui ces douceurs paſſageres auxquelles il borne ſa félicité. Ah! dit-elle avec douleur, ſi l'infortuné fait ſon paradis en ce monde, rendons-le lui du moins auſſi doux qu'il eſt poſſible (4)!

Le voile de triſteſſe dont cette oppoſition de ſentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre choſe l'invincible aſcendant de Julie par les conſolations dont cette triſteſſe eſt mêlée, & qu'elle ſeule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs diſputes ſur ce point important, loin de ſe tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finiſſent toujours par quelque ſcene attendriſſante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

---

(4) Combien ce ſentiment plein d'humanité n'eſt-il pas plus naturel que le zele affreux des perſécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette vie, & ſe faire les précurſeurs des démons? Je ne ceſſerai jamais de le redire; c'eſt que ces perſécuteurs-là ne ſont point des croyans; ce ſont des fourbes.

Hier l'entretien s'étant fixé sur ce texte, qui revient souvent quand nous ne sommes que nous trois, nous tombâmes sur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non-seulement il n'y avoit point de mal absolu & général dans le systême des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le semblent au premier coup d'œil, & qu'à tout prendre ils étoient surpassés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar son propre exemple, & pénétré du bonheur de sa situation, je la peignois avec des traits si vrais qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les séductions de Julie. Elle met toujours le sentiment à la place des raisons, & le rend si touchant qu'il faut toujours l'embrasser pour toute réponse : ne seroit-ce point de son maître de philosophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette maniere d'argumenter ?

Deux mois plutôt, la plaisanterie m'eût déconcerté cruellement, mais le tems de l'embarras est passé ; je n'en fis que rire à mon tour, & quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas

plus embarrassée que moi. Nous continuâmes. Sans disputer sur la quantité du mal, Wolmar se contentoit de l'aveu qu'il falut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal existe; & de cette seule existence il déduisoit défaut de puissance, d'intelligence ou de bonté dans la premiere cause. Moi de mon côté je tâchois de montrer l'origine du mal physique dans la Nature de la matiere, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui soutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne & qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute quand je m'apperçus que Julie avoit disparu. Devinez où elle est, me dit son mari voyant que je la cherchois des yeux? Mais, dis-je, elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le tems de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quitte, & je ne la vois jamais rien faire. Elle est donc dans la chambre des enfans? Tout aussi peu; ses enfans ne lui sont pas plus chers que mon salut. Hé bien! repris-je,

ce qu'elle fait, je n'en ſais rien ; mais je ſuis très-ſûr qu'elle ne s'occupe qu'à des ſoins utiles. Encore moins, dit-il froidement ; venez, venez; vous verrez ſi j'ai bien deviné.

Il ſe mit à marcher doucement ; je le ſuivis ſur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet ; elle étoit fermée. Il l'ouvrit bruſquement. Milord, quel ſpectacle ! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle ſe leve avec précipitation, s'eſſuyant les yeux, ſe cachant le viſage, & cherchant à s'échapper : on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laiſſa pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une eſpece de tranſport. Chére épouſe ! lui dit-il en l'embraſſant ; l'ardeur même de tes vœux trahit ta cauſe. Que leur manque-t-il pour être efficaces ? Va, s'ils étoient entendus, ils ſeroient bientôt exaucés. Ils le feront, lui dit-elle, d'un ton ferme & perſuadé ; j'en ignore l'heure & l'occaſion. Puiſſai-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour ſeroit le mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le ſage préfere-t-il l'hon-

neur de tuer des hommes aux ſoins qui peuvent en ſauver un (5)?

LETTRE VI.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

QUOI! même après la ſéparation de l'armée, encore un voyage à Paris! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens & celle qui l'habite? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hide? Etes-vous plus néceſſaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici? Vous nous forcez à faire des vœux oppoſés aux vôtres, & vous me faites ſouhaiter d'avoir du crédit à la cour de France pour vous empêcher d'obtenir les paſſe-ports que vous en attendez. Contentez-vous toutefois: allez voir votre digne com-

(5) Il y avoit ici une grande lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la ſuite il ſera parlé de cette lettre; mais pour de bonnes raiſons j'ai été forcé de la ſupprimer.

patriote. Malgré lui, malgré vous, nous ſerons vengés de cette préférence, & quelque plaiſir que vous goûtiez à vivre avec lui, je ſais que quand vous ſerez avec nous, vous regretterez le tems que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre, j'avois d'abord ſoupçonné qu'une commiſſion ſecrete..... quel plus digne médiateur de paix?.... Mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux? Oſent-ils écouter la vérité? Savent-ils même honorer le vrai mérite?... Non, non, cher Edouard, vous n'êtes pas fait pour le miniſtere, & je penſe trop bien de vous pour croire que ſi vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le fuſſiez jamais devenu.

Viens, ami, tu ſeras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons paſſer tous enſemble, ſi l'eſpoir de notre réunion ne m'abuſe pas! chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui ſont ſi chéres l'une à l'autre, qui ſont ſi dignes de s'aimer, & qui ſemblent n'attendre que vous pour ſe paſſer du reſte de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait paſſer ici la partie adverſe du Baron d'Etange, vous avez prévu tout ce

ce qui devoit arriver de cette rencontre & ce qui est arrivé réellement (1). Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier presque autant que son adversaire, n'a pu résister à l'ascendant qui nous a tous subjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir conversé avec elle, il a eu honte de plaider contre son pere. Il est parti pour Berne si bien disposé, & l'accommodement est actuellement en si bon train, que sur la derniere lettre du Baron nous l'attendons de retour daus peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déjà sçu par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne savez point encore, c'est que Mde. d'Orbe ayant enfin terminé ses affaires est ici depuis jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de son amie. Comme j'étois prévenu du jour de son arrivée, j'allai au devant d'elle à l'insçu de Mde. de Wolmar qu'elle vouloit surprendre, & l'ayant rencontrée au-deçà de Lutri, je revins sur mes pas avec elle.

(1) On voit qu'il manque ici plusieurs lettres intermédiaires, ainsi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on se tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omissions, & je suis tout-à-fait de son avis.

Je la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais inégale, distraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant sans suite & par saillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut se défendre sur le point d'obtenir ce qu'on a fortement desiré. On eût dit à chaque instant qu'elle trembloit de retourner en arriere. Ce départ, quoique long-tems différé, s'étoit fait si à la hâte que la tête en tournoit à la maitresse & aux domestiques. Il régnoit un désordre risible dans le menu bagage qu'on amenoit. A mesure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque chose, Claire assuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carrosse, & le plaisant, quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendît sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle, & monta si précipitamment qu'il falut respirer après la premiere rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au-devant d'elle; elle ne put lui dire un seul mot.

En ouvrant la porte de la chambre,

je vis Julie assise vers la fenêtre & tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa maniere, mêlé de sentiment & de gaieté; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié, elle vole à son amie en s'écriant avec un emportement impossible à peindre: Cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort! Henriette appercevant sa mere saute & court au-devant d'elle en criant aussi: *Maman! Maman!* de toute sa force, & la rencontre si rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chute, la joie, le trouble saisirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber & se trouva mal. Claire voulant relever sa fille, voit pâlir son amie, elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

Henriette les appercevant toutes deux sans mouvement se mit à pleurer & pousser des cris qui firent accourir la Fanchon; l'une court à sa mere, l'au-

tre à sa maîtresse. Pour moi, saisi, transporté, hors de sens, j'errois à grands pas par la chambre sans savoir ce que je faisois, avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulsif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui-même, le froid Wolmar se sentit ému. O sentiment! sentiment! douce vie de l'ame, quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? Quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux se jetta sur un fauteuil pour contempler avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empressement. Ces scenes de plaisir & de joie n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne sont jamais dangereuses. Laissez-moi jouir du bonheur que je goûte & que vous partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de semblable, & je suis le moins heureux des six.

Milord, sur ce premier moment vous pouvez juger du reste. Cette réunion excita dans toute la maison un retentissement d'allégresse, & une fermentation qui n'est pas encore calmée. Julie hors

d'elle-même étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue; il fut impossible de songer à rien de toute la journée qu'à se voir & s'embrasser sans cesse avec de nouveaux transports. On ne s'avisa pas même du salon d'Apollon, le plaisir étoit par-tout, on n'avoit pas besoin d'y songer. A peine le lendemain eut-on assez de sang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout seroit allé de travers. Chacun se para de son mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en faloit pour les amusemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y régnoit une confusion qui la rendoit touchante, & le désordre en faisoit le plus bel ornement.

La matinée se passa à mettre Madé. d'Orbe en possession de son emploi d'intendante ou de maîtresse-d'hôtel, & elle se hâtoit d'en faire les fonctions avec un empressement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau salon, les deux cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'instant d'où venoit ce soin; elle m'embrassa dans un saisissement de joie. Claire contre son ancienne coutume

héſita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre; elle prit, en rougiſſant, le parti d'imiter ſa couſine. Cette rougeur que je remarquai trop, me fit un effet que je ne ſaurois dire; mais je ne me ſentis pas dans ſes bras ſans émotion.

L'après-midi il y eut une belle colation dans le gynécée, ou pour le coup le maître & moi fûmes admis. Les hommes tirerent au blanc une miſe donnée par Made. d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins exercé que les autres; Claire ne fut pas la dupe de ſon adreſſe. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refuſa d'accepter le prix; mais tous ſes camarades l'y forcerent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le ſoir, toute la maiſon augmentée de trois perſonnes, ſe raſſembla pour danſer. Claire ſembloit parée par la main des Graces; elle n'avoit jamais été ſi brillante que ce jour-là. Elle danſoit, elle cauſoit, elle rioit, elle donnoit ſes ordres, elle ſuffiſoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigue, & après cinq ou ſix contre-danſes très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le re-

proche ordinaire que je dansois comme un Philosophe. Je lui dis, moi, qu'elle dansoit comme un Lutin, qu'elle ne faisoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laissât reposer ni jour ni nuit. Au contraire, dit-elle, voici dequoi vous faire dormir tout d'une piece ; & à l'instant elle me reprit pour danser.

Elle étoit infatigable ; mais il n'en étoit pas ainsi de Julie, elle avoit peine à se tenir ; les genoux lui trembloient en dansant ; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ses yeux : elle contemploit sa cousine avec une sorte de ravissement ; elle aimoit à se croire l'étrangere à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maîtresse de la maison, qui l'ordonnoit. Après le souper, je tirai des fusées que j'avois apportées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit ; il falut enfin se quitter ; Made. d'Orbe étoit lasse ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne heure.

Insensiblement le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre

qu'elle eſt, fait prendre, quand il lui plaît, un ton d'autorité qui en impoſe. Elle a d'ailleurs du ſens, un diſcernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoi qu'extrêmement libérale, elle ne laiſſe pas d'avoir auſſi beaucoup de prudence ; en ſorte que reſtée veuve ſi jeune, & chargée de la garde-noble de ſa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que proſpérer dans ſes mains ; ainſi l'on n'a pas lieu de craindre que ſous ſes ordres la maiſon ſoit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaiſir de ſe livrer toute entiere à l'occupation qui eſt le plus de ſon goût ; ſavoir l'éducation des enfans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les ſoins dont une de ſes meres aura ſoulagé l'autre. Je dis, ſes meres ; car à voir la maniere dont elles vivent avec elle, il eſt difficile de diſtinguer la véritable ; & des étrangers qui nous ſont venus aujourd'hui, ſont ou paroiſſent là-deſſus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent Henriette, ou, ma fille, indifféremment. Elle appelle, *Maman* l'une, & l'autre *petite Maman* ; la même tendreſſe regne de part & d'autre ; elle obéit

également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il se trouve qu'elle a deux meres; on seroit embarrassé à moins. Les plus clair-voyans se décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette, dont le pere étoit blond, est blonde comme elle, & lui ressemble beaucoup. Une certaine tendresse de mere se peint encore mieux dans ses yeux que dans les regards de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus respectueux, plus attentif sur elle-même. Machinalement elle se met plus souvent à ses côtés, parce que Julie a plus souvent quelque chose à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences sont en faveur de la petite Maman, & je me suis apperçu que cette erreur est si agréable aux deux cousines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire sa cour.

Milord, dans quinze jours il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y serez, il faudra mal penser de tout homme, dont le cœur cherchera sur le reste de la terre des vertus, des plaisirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maison.

LETTRE VII.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

Il y a trois jours que j'essaie chaque soir de vous écrire. Mais après une journée laborieuse, le sommeil me gagne en rentrant : le matin dès le point du jour il faut retourner à l'ouvrage. Une ivresse plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaisirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel séjour pourroit me déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci: mais savez-vous en quoi Clarens me plait pour lui-même ? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne, & que c'est presque la premiere fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne savent point aimer la campagne ; ils ne savent pas même y être : à peine quand ils y sont, savent-ils ce

qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaifirs, ils les ignorent: ils font chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaifent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller; car qu'y va-t-on faire? Les habitans de Paris qui croient aller à la campagne n'y vont point; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux efprits, les auteurs, les parafites font le cortege qui les fuit. Le jeu, la mufique, la comédie y font leur feule occupation (1). Leur table eft couverte comme à Paris; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y fert les mêmes mets, avec le même appareil; ils n'y font que les mêmes chofes; autant valoit y refter; car quelque riche qu'on puiffe être & quelque foin qu'on ait pris, on fent toujours quelque privation, & l'on ne fauroit apporter avec foi Paris tout entier. Ainfi cette variété qui leur eft fi chére, ils la fuient; ils ne connoiffent jamais

(1) Il y faut ajouter la chaffe. Encore la font-ils fi commodément, qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaifir. Mais je n'entame point ici cet article de la chaffe, il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occafion d'en parler ailleurs.

qu'une maniere de vivre, & s'en ennuient toujours.

Le travail de la campagne est agréable à considérer, & n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéressant; & puis, c'est la premiere vocation de l'homme; il rappelle à l'esprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage & des moissons. La simplicité de la vie pastorale & champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement : insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la Nature amollit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

J'avoue que la misere qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux.

Dès chevaux étiques prêts d'expirer ſous les coups, de malheureux payſans exténués de jeûne, excédés de fatigue, & couverts de haillons, des hameaux de maſures offrent un triſte ſpectacle à la vue ; on a preſque regret d'être homme quand on ſonge aux malheureux dont il faut manger le ſang. Mais quel charme de voir de bons & ſages régiſſeurs faire de la culture de leurs terres l'inſtrument de leurs bienfaits, leurs amuſemens, leurs plaiſirs ; verſer à pleines mains les dons de la Providence ; engraiſſer tout ce qui les entoure, hommes & beſtiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers ; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit une fête continuelle ! Comment ſe dérober à la douce illuſion que ces objets font naître ? On oublie ſon ſiecle & ſes contemporains ; on ſe tranſporte au tems des Patriarches ; on veut mettre ſoi-même la main à l'œuvre, partager les travaux ruſtiques & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modeſtes, où les hommes étoient ſimples & vivoient contens ! O Rachel ! fille

charmante & si constamment aimée ; heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce éleve de Noëmi ! heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur ! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est-là que les Graces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuses vendanges ; les premieres gelées en ont amené l'ouverture (2) ; le pampre grillé laissant la grappe à découvert étale aux yeux les dons du pere Lycée, & semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le Ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misere ; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefass (3) qu'on relie de toutes

(2) On vendange fort tard dans le pays de Vaud, parce que la principale récolte est en vins blancs, & que la gelée leur est salutaire.

(3) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

parts ; le chant des vendangeuſes dont ces coteaux retentiſſent : la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au preſſoir ; le rauque ſon des inſtrumens ruſtiques qui les anime au travail ; l'aimable & touchant tableau d'une allégreſſe générale qui ſemble en ce moment étendu ſur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le ſoleil éleve au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un ſi charmant ſpectacle ; tout conſpire à lui donner un air de fête, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on ſonge qu'elle eſt la ſeule où les hommes aient ſçu joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrein conſiſte en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs néceſſaires. Les cuves, le preſſoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils ſont deſtinés. Mde. de Wolmar s'eſt chargée de la récolte ; le choix des ouvriers, l'ordre & la diſtribution du travail la regardent. Mde. d'Orbe préſide aux feſtins de vendange & au ſalaire des journaliers ſelon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon

inſpection à moi, eſt de faire obſerver au preſſoir les directions de Julie; dont la tête ne ſupporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du reſſort d'un buveur.

Les tâches ainſi partagées, le métier commun pour remplir les vuides eſt celui de vendangeur. Tout le monde eſt ſur pied de grand matin : on ſe raſſemble pour aller à la vigne. Mde. d'Orbe, qui n'eſt jamais aſſez occupée au gré de ſon activité, ſe charge pour ſurcroît de faire avertir & tancer les pareſſeux; & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce ſoin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il ſe promene avec un fuſil, & vient de tems en tems m'ôter aux vendangeuſes pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai ſecrétement engagé, ſi bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philoſophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en differe pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation eſt ſincere, & que Wol-

mar a lieu d'être content de sa seconde épreuve (4). Moi de la haine pour le pere de mon amie ! Non, quand j'aurois été son fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus respectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bizarrerie de ses préjugés est étrange. Depuis qu'il est sûr que je ne saurois lui appartenir, il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse ; & pourvu que je ne sois pas son gendre, il se mettroit volontiers au-dessous

---

(4) Ceci s'entendra mieux par l'extrait suivant d'une lettre de Julie, qui n'est pas dans ce recueil.

" Voilà, me dit M. de Wolmar en me tirant
„ à part, la seconde épreuve que je lui destinois.
„ S'il n'eût pas caressé votre pere je me serois
„ défié de lui. Mais, dis-je, comment concilier
„ ces caresses & votre épreuve avec l'antipathie
„ que vous avez vous-même trouvée entre eux ?
„ Elle n'existe plus, reprit-il ; les préjugés de
„ votre pere ont fait à St. Preux tout le mal
„ qu'ils pouvoient lui faire : il n'en a plus rien
„ à caindre, il ne les hait plus, il les plaint.
„ Le Baron de son côté ne le craint plus ; il a
„ le cœur bon, il sent qu'il lui a fait bien du
„ mal, il en a pitié. Je vois qu'ils seront fort
„ bien ensemble, & se verront avec plaisir.
„ Aussi dès cet instant, je compte sur lui
„ tout-à-fait.

de moi. La ſeule choſe que je ne puis lui pardonner, c'eſt quand nous ſommes ſeuls, de railler quelquefois le prétendu philoſophe ſur ſes anciennes leçons. Ces plaiſanteries me ſont ameres & je les reçois toujours fort mal; mais il rit de ma colere, & dit: allons tirer des grives, c'eſt aſſez pouſſer d'argumens. Puis il crie en paſſant: Claire, Claire! un bon ſouper à ton maître, car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à ſon âge il court les vignes avec ſon fuſil tout auſſi vigoureuſement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ſes railleries, c'eſt que devant ſa fille il n'oſe plus ſouffler, & la petite écoliere n'en impoſe gueres moins à ſon pere même qu'à ſon précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on eſt à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins deſtinés pour la vente & pour les proviſions ordinaires, leſquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec ſoin, la bienfaiſante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vigno-

ble des vins de tous les pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle eſt mûre & la laiſſe flétrir au ſoleil ſur la ſouche ; pour l'autre, elle fait égrapper le raiſin & trier les grains avant de les jetter dans la cuve ; pour un autre, elle fait cueillir avant le lever du ſoleil du raiſin rouge, & le porter doucement ſur le preſſoir couvert encore de ſa fleur & de ſa roſée, pour en exprimer du vin blanc ; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en ſirop ſur le feu, un vin ſec en l'empêchant de cuver, un vin d'abſynthe pour l'eſtomac (5), un vin muſcat avec des ſimples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier ; toutes ces préparations ſont ſaines & naturelles : c'eſt ainſi qu'une économe induſtrie ſupplée à la diverſité des terreins, & raſſemble vingt climats en un ſeul.

Vous ne ſauriez concevoir avec quel zele, avec quelle gaieté tout cela ſe fait. On chante, on rit toute la journée, &

(5) En Suiſſe on boit beaucoup de vin d'abſynthe ; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'uſage des infuſions.

le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde eſt égal, & perſonne ne s'oublie. Les Dames ſont ſans airs, les payſannes ſont décentes, les hommes badins & non groſſiers. C'eſt à qui trouvera les meilleures chanſons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on eſt ſûr les uns des autres. On ne revient point enſuite faire chez ſoi les Meſſieurs; on paſſe aux vignes toute la journée; Julie y a fait faire une loge où l'on va ſe chauffer quand on a froid, & dans laquelle on ſe réfugie en cas de pluie. On dîne avec les payſans & à leur heure, auſſi-bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur ſoupe un peu groſſiere, mais bonne, ſaine & chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleuſement de leur air gauche & de leurs complimens ruſtauds; pour les mettre à leur aiſe on s'y prête ſans affectation. Ces complaiſances ne leur échappent pas; ils y ſont ſenſibles, & voyant qu'on veut bien ſortir pour eux de ſa place, ils s'en tiennent d'autant plus

volontiers dans la leur. A dîner, on amene les enfans, & ils paſſent le reſte de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver ! O bienheureux enfans ! diſent-ils en les preſſant dans leurs bras robuſtes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres ! reſſemblez à vos peres & meres, & ſoyez comme eux la bénédiction du pays ! Souvent en ſongeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, & ſavent manier l'épée & le mouſquet auſſi-bien que la ſerpette & la houe ; en voyant Julie au milieu d'eux ſi charmante & ſi reſpectée, recevoir, elle & ſes enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illuſtre & vertueuſe Agrippine montrant ſon fils aux troupes de Germanicus. Julie ! femme incomparable ! vous exercez dans la ſimplicité de la vie privée le deſpotique empire de la ſageſſe & des bienfaits : vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & ſacré que chacun voudroit défendre & conſerver au prix de ſon ſang, & vous vivez plus ſurement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le soir on revient gaiement tous ensemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le tems de la vendange, & même le dimanche après le prêche du soir on se rassemble avec eux & l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne soupe jamais & se couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables & plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectoient étoit trop vain pour instruire le maître ni l'esclave : mais la douce égalité qui regne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous (6).

(6) Si de-là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puisse & qu'on veuille en sortir quelquefois ? Les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux ; les Rois sont malheureux

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La piece est éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée & réfléchir la lumiere. Pour prévenir l'envie & les regrets on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes & un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance & la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques; chacun se leve indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, & le service se

---

parce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens, dont on sort plus aisément, offrent des plaisirs au-dessus & au-dessous de soi; ils étendent aussi les lumieres de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres, qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

fait toujours avec grace & avec plaisir. On boit à discrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence des maitres si respectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne soit à son aise & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

Je me prévaux aussi des plaisirs du pays & de la saison. Je reprends la liberté de vivre à la Valaisane, & de boire assez souvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux cousines. Elles se chargent de mesurer ma soif à mes forces, & de ménager ma raison. Qui sait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du repas donnent plus de force au vin versé de ces mains chéries, je laisse exhaler mes transports sans contrainte; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la présence du sage Wolmar. Je ne crains point que son œil éclairé lise au fond de mon cœur; & quand un tendre souvenir y veut renaître, un

regard

regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le fouper, on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre; chacun dit fa chanfon tour-à-tour. Quelquefois les vendangeufes chantent en chœur toutes enfemble, ou bien alternativement à voix feule. & en refrain. La plupart de ces chanfons font de vieilles romances dont les airs ne font pas piquans; mais ils ont je ne fais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles font fimples, naïves, fouvent triftes; elles plaifent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de fourire, Julie de rougir, moi de foupirer, quand nous retrouvons dans ces chanfons des tours & des expreffions dont nous nous fommes fervis autrefois. Alors en jettant les yeux fur elles, & me rappellant les tems éloignés, un treffaillement me prend, un poids infupportable me tombe tout-à-coup fur le cœur, & me laiffe une impreffion funefte qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une forte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'eft pourtant fort fenfible. Cette réunion des différens états, la fimpli-

cité de cette occupation, l'idée de délassement, d'accord, de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert de voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson, & que s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque, & qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir aussi-bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus

adroits à teiller & que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chenevottes de mes voisins pour grossir mon tas; mais cette impitoyable Mde. d'Orbe s'en étant apperçue, fit signe à Julie, qui m'ayant pris sur le fait, me tança sévérement. Monsieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis est, à plaisanter encore.

Voilà comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite approche, Mde. de Wolmar dit, allons tirer le feu d'artifice. A l'instant, chacun prend son paquet de chenevottes, signe honorable de son travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les rassemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en présentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage; fût-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chenevottes

font un feu clair & brillant qui s'éleve jufqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on faute, on rit. Enfuite on offre à boire à toute l'affemblée; chacun boit à la fanté du vainqueur & va fe coucher content d'une journée paffée dans le travail, la gaieté, l'innocence, & qu'on ne feroit pas fâché de recommencer le lendemain, le furlendemain, & toute fa vie.

LETTRE VIII.

DE SAINT PREUX

A M. DE WOLMAR.

JOUISSEZ, cher Wolmar, du fruit de vos foins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris; jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté; jamais ame reconnoiffante & fenfible ne fentit ce que vous m'avez infpiré. La mienne avoit perdu fon reffort, fa

vigueur, son être; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainsi qu'au bonheur : je vous dois cette vie morale à laquelle je me sens renaître. O mon bienfaicteur! ô mon pere! En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foiblesse & mes craintes? Jusqu'à présent je me suis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel & décourageant pour la vertu; graces au Ciel, graces à vous, il est passé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri seulement, parce que vous me le dites, mais parce que je le sens. Je n'ai plus besoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a falu séparer de vous & d'elle pour savoir ce que je pouvois être sans votre appui. C'est loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Mde. d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoissiez toutes mes foiblesses, mais

je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'est ma derniere faute; je m'en sens déjà si loin que je n'y songe point sans fierté; mais l'instant en est si près encore que je ne puis l'avouer sans peine. Vous qui sçûtes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit le repentir.

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je serai donc à vous? J'éleverai donc vos enfans? L'aîné des trois élevera les deux autres? Avec quelle ardeur je l'ai desiré! Combien l'espoir d'être trouvé digne d'un si cher emploi redoubloit mes soins pour répondre aux vôtres! combien de fois j'osai montrer là-dessus mon empressement à Julie! Qu'avec plaisir j'interprétois souvent en ma faveur vos discours & les siens! Mais quoiqu'elle fût sensible à mon zele & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer assez précisément dans mes vues pour oser en parler plus ouvertement. Je sentis qu'il faloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre estime. Je n'ai point été trompé dans

mon espoir : mes amis, croyez-moi, vous ne ferez point trompés dans le vôtre.

Vous favez qu'à la fuite de nos converfations fur l'éducation de vos enfans, j'avois jetté fur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'eft venu de nouvelles réflexions fur le même fujet, & j'ai réduit le tout en une efpece de fyftême que je vous communiquerai quand je l'aurai bien digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'eft qu'après notre arrivée à Rome que j'efpere pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce fyftême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en eft que la fuite & le développement ; car tout confifte à ne pas gâter l'homme de la Nature en l'appropriant à la fociété.

J'ai recouvré ma raifon par vos foins ; redevenu libre & fain de cœur, je me fens aimé de tout ce qui m'eft cher ; l'avenir le plus charmant fe préfente à moi ; ma fituation devroit être délicieufe, mais il eft dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du fort de mon illuftre ami ; c'eft moi

pour ainſi dire qui dois en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait ſi ſouvent pour moi ? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie ? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons, mais pour ſavoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre ſageſſe ! Ah ! ſi je puis voir un jour Edouard heureux ; ſi ſelon ſon projet & le vôtre, nous nous raſſemblons tous pour ne plus nous ſéparer, quel vœu me reſtera-t-il à faire ? Un ſeul, dont l'accompliſſement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de perſonne au monde ; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouſe, & compte en ſecret vos bienfaits.



LETTRE IX.

DE SAINT PREUX A MDE. D'ORBE.

OU êtes-vous, charmante cousine? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez consolé tant de fois? Venez, qu'il verse aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de sa derniere erreur. N'est-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & sait-il se reprocher encore les torts qu'il vous a confessés? Non, je ne suis plus le même, & ce changement vous est dû: c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ses prémices; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte, qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître, recevez ses derniers soupirs!

L'eussiez-vous jamais pensé? Le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même, fut celui où je

me séparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenses dettes de l'amitié, en m'arrachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaicteur, un sage, qui, feignant d'avoir besoin de mes soins, mettoit le succès des siens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse, je consacrois l'autre à la justifier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçut si long-tems tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faisois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendrissement des adieux, & nous voulions partir sans être apperçus : mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme-de-chambre au guet, en vous voyant venir au-devant de nous, en entrant & trouvant une

table à thé préparée, le rapport des circonſtances me fit ſonger à d'autres tems; & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me ſentis ſi différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'eſpérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne ſcene de Beſançon. Jamais je ne m'étois ſenti tant de courage; je me faiſois une gloire de vous le montrer; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois en vous quittant de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage, je me fortifiois de votre eſtime, & peut-être vous euſſai-je dit adieu d'un œil ſec, ſi vos larmes coulant ſur ma joue n'euſſent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré ſur-tout de ceux que votre amitié m'impoſe, & bien réſolu d'employer le reſte de ma vie à la mériter. Edouard paſſant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté; & je connus par ſa juſte rigueur à blâmer tant de foibleſſes, qu'il craignoit peu

de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte ; il me parloit avec inquiétude de son voyage de Rome & des indignes attachemens qui l'y rappelloient malgré lui ; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ses propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois exposé.

Comme nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval, se laissa tomber & se fit une légere contusion à la tête. Son maître le fit saigner & voulut coucher là cette nuit. Ayant dîné de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la Saline, & Milord ayant des raisons particulieres qui lui rendoient cet examen intéressant, je pris les mesures & le dessin du bâtiment de graduation ; nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le souper, nous causâmes en buvant du punch, & veillâmes assez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels soins m'étoient confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement praticable. Vous pouvez juger de l'effet que fit sur moi cette nouvelle ; une telle conversation n'amenoit pas le som-

meil. Il falut pourtant enfin se coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit destinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aspect, je sentis une impression que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus si vivement frappé que je crus redevenir à l'instant tout ce que j'étois alors ; dix années s'effacerent de ma vie & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas ! cette erreur fut courte, & le second instant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles tristes réflexions succéderent à ce premier enchantement! Quelles comparaisons douloureuses s'offrirent à mon esprit ! Charmes de la premiere jeunesse, délices des premieres amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & surchargé de lui-même ? O tems ! tems heureux, tu n'es plus ! J'aimois, j'étois aimé. Je me livrois dans la paix de l'innocence aux transports d'un amour partagé : je savourois à longs traits le délicieux sentiment qui me faisoit vivre. La douce vapeur de l'espérance enivroit mon cœur. Une extase, un ravissement, un délire absorboit toutes mes facultés. Ah ! sur

les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abymes devant les yeux; quel être au monde jouiſſoit d'un ſort comparable au mien? ..... Et je pleurois! & je me trouvois à plaindre! & la triſteſſe oſoit approcher de moi! .... que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout poſſédé, tout perdu? .... J'ai bien mérité ma miſere, puiſque j'ai ſi peu ſenti mon bonheur! .... Je pleurois alors? .... Tu pleurois? ..... Infortuné, tu ne pleures plus ..... tu n'as pas même le droit de pleurer ..... Que n'eſt-elle morte! oſai-je m'écrier dans un tranſport de rage; oui, je ſerois moins malheureux; j'oſerois me livrer à mes douleurs; j'embraſſerois ſans remords ſa froide tombe; mes regrets ſeroient dignes d'elle; je dirois: elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémiſſemens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage .... j'aurois au moins l'eſpoir de la rejoindre.... Mais elle vit: elle eſt heureuſe! .... Elle vit, & ſa vie eſt ma mort, & ſon bonheur eſt mon ſupplice, & le Ciel après me l'avoir arrachée, m'ôte juſqu'à la douceur de la regretter! .... Elle vit, mais non pas pour moi; elle

vit pour mon défespoir. Je fuis cent fois plus loin d'elle, que fi elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces triftes idées. Elles me fuivirent durant mon fommeil & le remplirent d'images funebres. Les ameres douleurs, les regrets, la mort fe peignirent dans mes fonges, & tous les maux que j'avois foufferts repre-noient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une feconde fois. Un rêve fur-tout, le plus cruel de tous, s'obftinoit à me pourfuivre, & de fantôme en fantôme, toutes leurs apparitions confufes finiffoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mere de votre amie dans fon lit expirante, & fa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baifant fes mains & recueillant fes derniers foupirs. Je revis cette fcene que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne fortira jamais de mon fouvenir. O ma mere! difoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte! Ah! reprenez vos bienfaits, fans vous il n'eft pour moi qu'un don funefte. Mon enfant, répondit fa tendre mere..... il faut remplir fon fort...... Dieu eft jufte.....

tu feras mere à ton tour..... elle ne put achever........ Je voulus lever les yeux fur elle, je ne la vis plus; je vis Julie à fa place ; je la vis, je la reconnus, quoique fon vifage fût couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élance pour écarter le voile ; je ne pus l'atteindre ; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite, & fais un nouvel effort; cet effort me réveille : je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de fueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur fe diffipe, l'épuifement me rendors ; le même fonge me rend les mêmes agitations; je m'éveille & me rendors une troifieme fois. Toujours ce fpectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échape à mes mains & dérobe à mes yeux l'objet, expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut fi forte que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, fans favoir ce que je faifois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé

comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de fantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le ſon ſans émotion. Le crépuſcule en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement: après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre; j'entre bruſquement dans celle d'Edouard: j'ouvre ſon rideau & me laiſſe tomber ſur ſon lit en m'écriant hors d'haleine: C'en eſt fait, je ne la verrai plus! Il s'éveille en ſurſaut, il ſaute à ſes armes, ſe croyant ſurpris par un voleur. A l'inſtant, il me reconnoît; je me reconnois moi-même, & pour la ſeconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confuſion que vous pouvez concevoir.

Il me fit aſſeoir, me remettre & parler. Sitôt qu'il ſçut de quoi il s'agiſſoit, il voulut tourner la choſe en plaiſanterie; mais voyant que j'étois vivement frappé & que cette impreſſion ne ſeroit pas facile à détruire il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon eſtime, me dit-il aſſez durement; ſi

j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme; mais vous n'êtes rien. Ah! lui dis-je, il est trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle: je ne la reverrai jamais; je ne suis plus rien. Il sourit, & m'embrassa. Tranquillisez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y consentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes. En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon & nous partîmes.

Nous marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve, que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cents pas de la grille Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart; vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas besoin d'explication. Allez, visionnaire,

ajouta-t-il en me ferrant la main, allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment! Hâtez-vous, je vous attends ; mais fur-tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tiffu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit? Je partis fans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maifon. Quel perfonnage allois-je faire? Comment ofer me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs, & fupporter le regard méprifant du généreux Wolmar? Plus j'approchois, plus ma frayeur me paroiffoit puérile, & mon extravagance me faifoit pitié. Cependant un noir preffentiment m'agitoit encore, & je ne me fentois point raffuré. J'avançois toujours quoique lentement, & j'étois déjà près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Elyfée. N'en voyant fortir perfonne, je fis le tour en-dehors, & j'allai par le rivage côtoyer la voliere autant qu'il me fut poffible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler tou-

tes deux, &, sans qu'il me fût possible de distinguer un seul mot, je trouvai dans le son de votre voix je ne sais quoi de languissant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la sienne un accent affectueux & doux à son ordinaire, mais paisible & serein, qui me remit à l'instant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me sentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines alarmes. En songeant que je n'avois qu'une haie & quelques buissons à franchir pour voir pleine de vie & de santé celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimeres, & je me déterminai sans peine à repartir, même sans la voir. Claire, je vous le jure, non-seulement je ne la vis point, mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule jusqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au-dessus d'un songe.

Voilà, chere cousine, ce que j'avois à vous dire, & le dernier aveu qui me restoit à vous faire. Le détail du reste de notre voyage n'a plus rien d'in-

téreſſant ; il me ſuffit de vous proteſter que depuis lors non-ſeulement Milord eſt content de moi ; mais que je le ſuis encore plus moi-même qui ſens mon entiere guériſon, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laiſſer une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vues. Quand il me demanda ſi le voile étoit levé, je l'affirmai ſans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, couſine, il eſt levé pour jamais ce voile dont ma raiſon fut long-tems offuſquée. Tous mes tranſports inquiets ſont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus cheres que jamais, mais mon cœur ne diſtingue plus l'une de l'autre, & ne ſépare point les inſéparables.

Nous arrivâmes avant-hier à Milan. Nous en repartons après-demain. Dans huit jours nous comptons d'être à Rome, & j'eſpere d'y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes perſonnes qui troublent depuis ſi long-tems le repos du plus grand des hommes ! O Julie ! ô Claire ! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE X.

DE MDE. D'ORBE

A SAINT PREUX.

NOUS attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'est que de toute la maison je suis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes ; moi, j'ai songé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que se moquer de vous : mais Julie n'a pu se rappeller les derniers momens de sa mere sans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de

votre rêve, que ce qui ranimoit ses douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher maître, que je ne suis plus surprise de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être sage; car il y a long-tems que vous passez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près de nous vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroit pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette maniere de vous en aller, pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oser vous montrer qu'il faloit avoir honte; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire? Hé bien donc! je ne me suis pas moquée de vous alors;

mais je m'en moque tant plus aujourd'hui ; quoique n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colere, je ne puisse pas rire de si bon cœur.

Malheureusement, il y a pis encore : c'est que j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve a quelque chose d'effrayant qui m'inquiete & m'attriste malgré que j'en aye. En lisant votre lettre, je blâmois vos agitations ; en la finissant, j'ai blâmé votre sécurité. L'on ne sauroit voir à la fois pourquoi vous étiez si ému, & pourquoi vous êtes devenu si tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentimens jusqu'au moment où vous avez pu les détruire & ne l'avez pas voulu ? Un pas, un geste, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez alarmé sans raison, vous vous êtes rassuré de même ; mais vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez plus, & il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre, un serrement de cœur ne m'a pas quittée ; je n'approche point de Julie sans trembler de la perdre. A chaque instant je crois voir sur son visage la pâleur de la mort, &

& ce matin la pressant dans mes bras, je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile ! ce voile ! ... Il a je ne sais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter sans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus désormais un moment de contentement, que je ne vous revoie auprès d'elle. Convenez aussi qu'après avoir si long-tems parlé de philosophie, vous vous êtes montré philosophe à la fin bien mal-à-propos. Ah ! rêvez, & voyez vos amis ; cela vaut mieux que de les fuir & d'être un sage.

Il paroit par la lettre de Milord à M. de Wolmar, qu'il songe sérieusement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura pris son parti là-bas, & que son cœur sera décidé, revenez tous deux heureux & fixés ; c'est le vœu de la petite communauté, & sur-tout celui de votre amie,

Claire d'Orbe.

P. S. Au reste, s'il est vrai que vous n'avez rien entendu de notre conversation dans l'Elisée, c'est peut-être tant mieux pour vous ; car vous me savez assez alerte pour voir les

gens ſans qu'ils m'apperçoivent, & aſſez maligne pour perſiffler les écouteurs.

LETTRE XI.

DE M. DE WOLMAR A SAINT PREUX.

J'ECRIS à Milord Edouard, & je lui parle de vous ſi au long, qu'il ne me reſte en vous écrivant à vous-même qu'à vous renvoyer à ſa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté; mais vous appeller dans ma famille; vous traiter en frere, en ami; faire votre ſœur de celle qui fut votre amante; vous remettre l'autorité paternelle ſur mes enfans; vous confier mes droits après avoir uſurpé les vôtres; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, ſi vous juſtifiez ma conduite & mes ſoins, vous m'aurez aſſez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon eſtime, honorez-moi par vos vertus.

Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être ſurpris de vous voir frappé d'un ſonge, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me ſemble que pour un homme à ſyſtêmes, ce n'eſt pas une ſi grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'eſt moins l'effet de votre ſonge que ſon eſpece, & cela par une raiſon fort différente de celle que vous pourriez penſer. Un tyran fit autrefois mourir un homme, qui dans un ſonge avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raiſon qu'il donna de ce meurtre, & faites-vous en l'application. Quoi! vous allez décider du ſort de votre ami, & vous ſongez à vos anciennes amours! Sans les converſations du ſoir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Penſez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous ſongerez moins la nuit à ce qui s'eſt fait à Vevai.

La Fanchon eſt malade; cela tient ma femme occupée & lui ôte le tems de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui ſupplée volontiers à ce ſoin. Heureux jeune homme! tout conſpire à votre bonheur; tous les prix de la vertu

vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits, n'en chargez personne que vous-même ; c'eſt de vous ſeul que je l'attends.

LETTRE XII.

DE SAINT PREUX A M. DE WOLMAR.

QUE cette lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond ſecret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ? O mon ſage & bienfaiſant ami ! que n'ai-je tous vos conſeils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus ſi grand beſoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuiſit tant au peu que j'en ai. Ah ! où ſont vos ſoins paternels ? Où ſont vos leçons, vos lumieres ? Que deviendrai-je ſans vous ? Dans ce moment de criſe, je donnerois tout l'eſ-

poir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me suis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes jusqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquise. Après l'avoir vue, effrayé de sa beauté, de son adresse, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de son ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'estime & l'admiration qu'elle m'avoit inspirée ; en relâchant son plus fort attachement par l'autre, j'espérois les rompre enfin tous les deux.

Il se prêta d'abord à mon projet ; il outra même la complaisance, & voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'alarmes, il affecta pour Laure encore plus d'empressement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui ? Son empressement est toujours le même, mais il n'affecte plus rien. Son cœur épuisé par tant de combats s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a profité. Il seroit difficile à tout autre de feindre long-tems de l'amour auprès d'elle ; jugez pour l'objet même de la passion qui la con-

fume. En vérité l'on ne peut voir cette infortunée fans être touché de fon air & de fa figure ; une impreffion de langueur & d'abattement qui ne quitte point fon charmant vifage, en éteignant la vivacité de fa phifionomie, la rend plus intéreffante ; &, comme les rayons du foleil échappés à travers les nuages, fes yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modeftie : en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore ; enfin je dois dire à la juftification de mon ami que je ne connois que deux hommes au monde qui puiffent refter fans rifque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar ! je le vois, je le fens, je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en fongeant jufqu'où fon égarement peut lui faire oublier ce qu'il eft & ce qu'il fe doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait méprifer l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrêmité, & ne lui faffe braver encore les loix facrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomfton faire un tel mariage ! . . . . . vous concevez ! . . . . . fous les yeux de fon

ami !..... qui le permet !.... qui le ſouffre !.... & qui lui doit tout !..... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de ſa main avant de la profaner ainſi.

Cependant, que faire ? Comment me comporter ? Vous connoiſſez ſa violence. On ne gagne rien avec lui par les diſcours, & les ſiens depuis quelque tems ne ſont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raiſon en maximes générales : à ſon tour il ne m'entend point. Si j'eſſaie de le toucher un peu plus au vif, il répond des ſentences, & croit m'avoir réfuté. Si j'inſiſte, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devroit ignorer, & auquel l'amitié ne ſait point répondre. Croyez que je ne ſuis en cette occaſion ni craintif, ni timide ; quand on eſt dans ſon devoir, on n'eſt que trop tenté d'être fier ; mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réuſſir, & de fauſſes tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'oſe preſque entrer avec lui dans aucune diſcuſſion ; car je ſens tous les jours la vérité de l'avertiſſement que vous m'avez donné, qu'il eſt plus fort que moi de raiſonnement, & qu'il ne

faut point l'enflammer par la dispute.

Il paroît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiete. Comment avec tant de supériorité à tous égards un homme est rabaissé par un moment de foiblesse ! Le grand, le sublime Edouard a peur de son ami, de sa créature, de son éleve ! il semble même, par quelques mots jettés sur le choix de son séjour s'il ne se marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il sait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O Wolmar ! je ferai mon devoir & suivrai par-tout mon bienfaiteur ! Si j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie ? Julie & son digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traitre ?

Vous m'avez dit souvent que les petites passions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin ; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire usage de cette maxime. En effet la compassion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Edouard en cette occasion, échappe à force de petitesse & devient presque inattaquable : au lieu que le véritable amour est inséparable de la générosité,

& que par elle on a toujours sur lui quelque prise. J'ai tenté cette voie indirecte, & je ne désespere pas du succès. Ce moyen paroît cruel; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien pesé, je crois rendre service à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer son ancienne ignominie? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle est! Si je connois bien cette étrange fille, elle est faite pour jouir de son sacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque, il m'en reste une de la part du Gouvernement à cause de la Religion; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la derniere extrêmité, & au défaut de toute autre: quoi qu'il en soit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & déshonnête. O respectable Wolmar! je suis jaloux de votre estime durant tous les momens de ma vie. Quoique puisse vous écrire Edouard, quoique vous puissiez entendre dire, souvenez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, ja-

mais *Lauretta Pisana* ne sera Lady Bomston.

Si vous approuvez mes mesures, cette lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe, instruisez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangere. Faites de même en répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux cousines : si j'osois me fier davantage à mes lumieres, vous-même n'en sauriez jamais rien (1).

(1) Pour bien entendre cette lettre & la troisieme de la sixieme partie, il faudroit savoir les aventures de Milord Edouard ; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur (*a*).

(*a*) *Les aventures de Milord Edouard ont été ajoutées à cette édition.*

LETTRE XIII.

DE MDE. DE WOLMAR

A MDE. D'ORBE.

LE courrier d'Italie fembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à caufe de lui. Ce n'eft pas moi qui ai fait cette jolie découverte; c'eft mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jufqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'eft ordinairement l'heure où la pofte paffe.

Tu es prife, pauvre coufine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire fi folle, ou plutôt fi fage, n'a pu l'être jufqu'au bout; te voilà dans les mêmes las (1)

(1) Je n'ai pas voulu laiffer *lacs*, à caufe de la prononciation genevoife remarquée par Mde.

dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conserver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire est-il donc venu ? Chére amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour savoir plaisanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des caresses. Et puis, quelle différence entre nous ! de quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je suis la cause & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un sentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque sujet de reconnoissance, & tout, jusqu'à ta foiblesse, est en toi l'ouvrage de ta vertu. C'est cela même qui me console & m'égaie. Il faloit me plaindre & pleurer de mes fautes ; mais on peut se moquer de la mauvaise honte qui te fait rougir d'un attachement aussi pur que toi.

Revenons au courrier d'Italie, & laissons un moment les moralités. Ce seroit trop abuser de mes anciens titres ; car il est permis d'endormir son auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien

d'Orbe, dans la Lettre cinquieme de la sixieme partie.

donc ! ce courrier que je fais si lentement arriver, qu'a-t-il rapporté ? Rien que de bien sur la santé de nos amis, & de plus une grande lettre pour toi. Ah bon ! Je te vois déjà sourire & reprendre haleine ; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien son prix encore, même après s'être fait desirer ; car elle respire une si.... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & surement ce que j'allois dire n'en est pas une.

Avec cette lettre, il en est venu une autre de Milord Edouard pour mon mari ; & beaucoup d'amitié pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues, que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Vésuve....... Conçois-tu, ma chére, ce que cette vue a de si attrayant ? Revenus à Rome, Claire pense, imagine..... Edouard est sur le point d'épouser .... non, graces au Ciel, cette indigne Marquise ; il marque, au contraire, qu'elle est fort mal. Qui donc ? .... Laure, l'aimable Laure ; qui.... mais pourtant....

quel mariage ! . . .. Notre ami n'en dit pas un mot. Auſſi-tôt après, ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels ; mais il compte toujours que St. Preux nous reſtera.

Je t'avoue que ſon ſilence m'inquiete un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des ſituations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend gueres. Comment un homme auſſi vertueux a-t-il pu ſe prendre d'une paſſion ſi durable pour une auſſi méchante femme que cette Marquiſe ? Comment elle-même, avec un caractere violent & cruel, a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour auſſi vif pour un homme qui lui reſſembloit ſi peu ; ſi tant eſt cependant qu'on puiſſe honorer du nom d'amour une fureur capable d'inſpirer des crimes ? Comment un jeune cœur auſſi généreux, auſſi tendre, auſſi déſintéreſſé que celui de Laure, a-t-il pu ſupporter ſes premiers déſordres ? Comment s'en eſt-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer ſon ſexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes a-t-il pu venir à bout d'en faire une ?

Dis - moi, ma Claire, désunir deux cœurs qui s'aimoient sans se convenir; joindre ceux qui se convenoient sans s'entendre; faire triompher l'amour de l'amour même; du sein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu; délivrer son ami d'un monstre, en lui créant, pour ainsi dire, une compagne... infortunée, il est vrai, mais aimable, honnête même, au moins si, comme je l'ose croire, on peut le redevenir: dis; celui qui auroit fait tout cela; seroit-il coupable? Celui qui l'auroit souffert, seroit-il à blâmer?

Ladi Bomston viendra donc ici? Ici, mon ange? Qu'en penses-tu? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant seul égara, quand tout concouroit à me bien conduire? Je m'avilis moins, il est vrai; mais me suis-je élevée comme elle? Ai-je évité tant de piéges & fait tant de sacrifices? Du dernier degré de la honte, elle a sçu remonter au premier degré de l'honneur; elle est plus respectable cent fois

que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible & vertueuse : que lui faut-il de plus pour nous ressembler ? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je espérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refusant de l'honorer ?

Hé bien, cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure, &, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, & que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion ! l'opinion ! qu'on a de peine à secouer son joug ! toujours elle nous porte à l'injustice : le bien passé s'efface par le mal présent ; le mal passé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien ?

J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de St. Preux dans cette affaire. Il semble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma cousine. Il est incapable de lâcheté, mais il est foible ...... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami ...... Non, m'a-t-il dit ; il a fait son devoir ; il le fera, je le sais ; je ne puis rien vous dire de plus ; mais St. Preux est un

honnête garçon. Je réponds de lui, vous en serez contente...... Claire, il est impossible que Wolmar me trompe, & qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même, j'ai compris que tous mes scrupules ne venoient que de fausse délicatesse, & que si j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Ladi Bomston plus digne de son rang.

Mais laissons un peu Ladi Bomston & revenons à nous. Ne sens-tu point trop en lisant cette lettre que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien? Ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop semblable au mien? Ne songe-t-il point au danger de vivre familierement avec un objet chéri? De le voir tous les jours? De loger sous le même toit? Et si mes erreurs ne m'ôterent point ton estime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi? Combien dans nos jeunes ans la raison, l'amitié, l'honneur t'inspirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser! c'est mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus pour me faire écouter la triste autorité de

l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il eſt temps, de peur qu'après avoir paſſé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne paſſes l'autre à déplorer les tiennes. Sur-tout, ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui ſont en danger. Claire! Claire! tu te moquois de l'amour une fois; mais c'eſt parce que tu ne le connoiſſois pas, & pour n'en avoir pas ſenti les traits, tu te croyois au-deſſus de ſes atteintes. Il ſe venge, & rit à ſon tour. Apprends à te défier de ſa traîtreſſe joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chére amie, il eſt tems de te montrer à toi-même; car juſqu'ici tu ne t'es pas bien vue: tu t'es trompée ſur ton caractere, & n'as pas ſçu t'eſtimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux diſcours de la Chaillot; ſur ta vivacité badine elle te jugea peu ſenſible: mais un cœur comme le tien étoit au-deſſus de ſa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître; perſonne au monde ne t'a bien connue, excepté moi ſeule. Notre ami même a plutôt ſenti que vu tout ton prix. Je t'ai laiſſé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile; à préſent qu'elle te perdroit il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu fenfible. Pauvre enfant, que tu t'abufes! ta vivacité même prouve le contraire. N'eft-ce pas toujours fur des chofes de fentiment qu'elle s'exerce? N'eft-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjouement? Tes railleries font des fignes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre; tu careffes quand tu folâtres; tu ris, mais ton rire pénetre l'ame; tu ris, mais tu fais pleurer de tendreffe, & je te vois prefque toujours férieufe avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit fi fort l'une à l'autre? Où feroit entre nous le lien d'une amitié fans exemple? Par quel prodige un tel attachement feroit-il venu chercher par préférence un cœur fi peu capable d'attachement? Quoi! celle qui n'a vécu que pour fon amie ne fait pas aimer? Celle qui voulut quitter pere, époux, parens, & fon pays pour la fuivre ne fait préférer l'amitié à rien? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur fenfible? Coufine, je me fuis laiffée aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma fenfibilité, de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractere l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir ; c'est de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant disconvenir du tendre attachement dont tu te sentois pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne pensois pas que rien pût t'émouvoir au monde ; comme si les cœurs naturellement sensibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne sachant aimer que moi, tu m'eusses pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaisamment si l'ame avoit un sexe ? Non, mon enfant, l'ame n'a point de sexe ; mais ses affections les distinguent, & tu commences trop à le sentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avoit pas émue, tu crus aussi-tôt ne pouvoir l'être ; parce que tu manquois d'amour pour ton soupirant, tu crus n'en pouvoir sentir pour personne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, & si fort, que notre intimité même en souffrit ; cette ame si peu sensible sçut trouver à l'amour un supplément encore assez tendre pour satisfaire un honnête homme.

Pauvre cousine ! c'est à toi désormais

de résoudre tes propres doutes, & s'il est vrai,

(2) *Ch'un freddo amante è mal sicuro amico* (a).

j'ai grand'peur d'avoir maintenant une raison de trop pour compter sur toi : mais il faut que j'acheve de te dire là-dessus tout ce que je pense.

Je soupçonne que tu as aimé sans le savoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins que le même penchant qui me perdit t'eût séduite si je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un sentiment si naturel & si doux puisse tarder si long-tems à naitre? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions, on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts, celui-ci seul ne nous eût pas été commun? Non, mon ange, tu l'aurois aimé, j'en suis sûre, si je ne l'eusse aimé la

(2) Ce vers est renversé de l'original, &, n'en déplaise aux belles Dames, le sens de l'auteur est plus véritable & plus beau.

(a) Qu'un froid amant est un peu sûr ami. *Metast.*

premiere. Moins foible & non moins ſenſible, tu aurois été plus ſage que moi, ſans être plus heureuſe. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahiſon & de l'infidélité ? L'amitié te ſauva des piéges de l'amour ; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachetas ainſi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne ſont pas même ſi conjectures que tu penſes, & ſi je voulois rappeller des tems qu'il faut oublier, il me ſeroit aiſé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi ſeule, un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'oſant l'aimer, tu voulois que je l'aimaſſe ; tu jugeas chacun de nous néceſſaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois ſûre que ſans ta propre foibleſſe tu m'aurois été moins indulgente ; mais tu te ſerois reprochée ſous le nom de jalouſie une juſte ſévérité. Tu ne te ſentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût falu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que ſage, en immolant ton bon-

heur au nôtre, tu crus avoir assez fait pour la vertu.

Ma Claire, voilà ton histoire; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te savoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne crois pas pourtant que je veuille t'imiter en cela. Je ne suis pas plus disposée à suivre ton exemple, que toi le mien; & comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, graces au Ciel, tes raisons d'indulgence. Quel plus digne usage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conserver?

Il faut donc te dire encore mon avis sur ton état présent. La longue absence de notre maître n'a pas changé tes dispositions pour lui. Ta liberté recouvrée, & son retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a sçu profiter. Un nouveau sentiment n'est pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha si long-tems n'a fait que se mettre plus à l'aise. Fiere d'oser te l'avouer à toi-même, tu t'es pressée de me le dire. Cet aveu te sembloit presque nécessaire pour le rendre tout-à-fait innocent; en devenant un crime pour ton amie, il cessoit d'en être un pour

toi, & peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai senti tout cela, ma chére; je me suis peu alarmée d'un penchant qui me servoit de sauve-garde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons passé tous ensemble au sein de la paix & de l'amitié, m'a donné plus de confiance encore, en voyant que, loin de rien perdre de ta gaieté, tu semblois l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empressée, attentive; mais franche dans tes caresses, naïve dans tes jeux, sans mystere, sans ruse en toutes choses, & dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'Elisée, je ne suis plus si contente de toi. Je te trouve triste & rêveuse. Tu te plais seule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage mais d'accent; tes plaisanteries sont plus timides; tu n'oses plus parler de lui si souvent: on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ses nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je

Je tremble, bonne cousine, que tu ne sentes pas tout ton mal, & que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, sonde bien ton cœur malade ; dis-toi bien, je le répete, si, quelque sage qu'on puisse être, on peut sans risque demeurer long-tems avec ce qu'on aime, & si la confiance qui me perdit est tout-à-fait sans danger pour toi ; vous êtes libres tous deux ; c'est précisément ce qui rend les occasions plus suspectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foiblesse qui cede aux remords, & je conviens avec toi qu'on est toujours assez forte contre le crime ; mais hélas ! qui peut se garantir d'être foible ? Cependant, regarde les suites, songe aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée ; comment peut-on mériter le respect d'autrui sans en avoir pour soi-même, & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas sans effroi ? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale & la Religion ne sont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuse & chrétienne ; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes ; toi qui connois & suis

d'autres regles que les jugemens publics, ton premier honneur est celui que te rend ta conscience, & c'est celui-là qu'il s'agit de conserver.

Veux-tu savoir quel est ton tort en toute cette affaire? C'est, je te le redis, de rougir d'un sentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (3): mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'est si timide que toi. Tu plaisantes pour faire la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chére amie! Souviens-toi de l'avoir dit mille fois, c'est la fausse honte qui mene à la véritable, & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal. L'amour en lui-même est-il un crime? N'est-il pas le plus pur ainsi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne & louable? Ne dédaigne-t-il pas les ames basses & rampantes? N'anime-t-il pas les ames grandes & for-

(3) Pourquoi l'Editeur laisse-t-il les continuelles répétitions dont cette lettre est pleine, ainsi que beaucoup d'autres? Par une raison fort simple, c'est qu'il ne se soucie point du tout que ces lettres plaisent à ceux qui feront cette question.

tes ? N'anoblit-il pas tous leurs sentimens ? Ne double-t-il pas leur être ? Ne les éleve-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes ? Ah ! si pour être honnête & sage, il faut être inaccessible à ses traits, dis, que reste-t-il pour la vertu sur la terre ? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puisses te reprocher ? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme ? N'est-il pas libre ? Ne l'es-tu pas ? Ne mérite t-il pas toute ton estime ? N'as-tu pas toute la sienne ? Ne seras-tu pas trop heureuse de faire le bonheur d'un ami si digne de ce nom ; de payer de ton cœur & de ta personne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune ?

Je vois les petits scrupules qui t'arrêtent. Démentir une résolution prise & déclarée, donner un successeur au défunt, montrer sa foiblesse au public, épouser un aventurier ; car les ames basses, toujours prodigues de titres flétrissans, sauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raisons sur lesquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le justifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légiti-

mes ? Mais, je te prie, la honte est-elle d'épouser celui qu'on aime ou de l'aimer sans l'épouser ? Voilà le choix qui te reste à faire. L'honneur que tu dois au défunt est de respecter assez sa Veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant ; & si ta jeunesse te force à remplir sa place, n'est ce pas rendre encore hommage à sa mémoire, de choisir un homme qui lui fut cher ?

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenser de combattre une objection si frivole, lorsqu'il s'agit de sagesse & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractere ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes basses, il est toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des sentimens d'honneur est l'égal de tout le monde, il n'y a point de rang où il ne soit à sa place. Tu sais quel étoit l'avis de ton pere même quand il fut question de moi pour notre ami. Sa famille est honnête quoiqu'obscure. Il jouit de l'estime publique, il la mérite. Avec cela fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer ; car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu, & la femme d'un char-

bonnier est plus respectable que la maîtresse d'un Prince.

J'entrevois bien encore une autre espece d'embarras dans la nécessité de te déclarer la premiere; car, comme tu dois le sentir, pour qu'il ose aspirer à toi, il faut que tu le lui permettes; & c'est un des justes retours de l'inégalité, qu'elle coûte souvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté; je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort grave, si je ne prenois soin de la lever; j'espere que tu comptes assez sur ton amie pour croire que ce sera sans te compromettre; de mon côté je compte assez sur le succès pour m'en charger avec confiance; car quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux sur la difficulté de transformer une amie en maîtresse, si je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occasion l'entreprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour, sans mystere, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah! cousine, quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si

bien faits l'un pour l'autre, & qui se confondent depuis si long-tems dans le mien ! Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible, ne soyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu serviras encore ton amie en couronnant ton amour, & j'en serai plus sûre de mes propres sentimens, quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

Que si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis est, qu'à quelque prix que ce soit, nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs meres. Je te laisse le tems de réfléchir sur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Geneve, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lausanne & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'estimerois heureuse de l'aller voir, si je pouvois faire cas des plaisirs qu'on

achete aux dépens de ses amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne sais combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Geneve; mais quelque mérite que puisse avoir ton frere, je doute que ta belle-sœur soit plus heureuse avec sa dentelle de Flandre & ses étoffes des Indes, que nous dans notre simplicité. Je te charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon pere écrit au tien, & mon mari à la mere de l'épouse pour les en prier: voilà les lettres, donne-les, & soutiens l'invitation de ton crédit renaissant; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi: car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, cousine, un mot de tes nouvelles, & que je sache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne sais plus vivre si long-tems sans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mlle. Henriette se donnoit les airs d'écrire aussi de son

côté. Comme je veux que les enfans disent toujours ce qu'ils pensent, & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laissé la petite curieuse écrire tout ce qu'elle a voulu, sans y changer un seul mot. Troisieme lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'est pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là dispense-toi de l'y chercher plus long-tems, car tu ne la trouveras pas. Elle est adressée à Clarens; c'est à Clarens qu'elle doit être lue; arrange-toi là-dessus.

LETTRE XIV.

D'HENRIETTE A SA MERE.

OU êtes-vous donc, Maman? On dit que vous êtes à Geneve, & que c'est si loin, si loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre: voulez-vous donc faire aussi le tour du monde? Mon petit papa est parti ce matin pour Etange; mon petit grand-papa est à la chasse; ma petite

maman vient de s'enfermer pour écrire ; il ne reste que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu ! je ne sais plus comment tout va ; mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la premiere. On s'ennuyoit déjà bien quand vous n'aviez plus personne à faire endêver. Oh ! c'est encore pis depuis que vous êtes partie ; car la petite maman n'est pas non plus de si bonne humeur que quand vous y êtes. Maman, mon petit Mali se porte bien, mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait sauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu si vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiser tout-à-fait, apportez à mon petit Mali quelque chose qui lui fasse plaisir. Pour l'appaiser, lui, vous aurez bien l'esprit de trouver aussi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu ! si notre bon ami étoit ici, comme il l'auroit déjà deviné ! mon bel éventail est tout brisé ; mon ajustement bleu n'est plus qu'un chiffon ; ma piece de blonde est en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, maman ; il faut

finir ma lettre, car la petite maman vient de finir la sienne & sort de son cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'ose le lui dire; mais en lisant ceci, elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne maman, que vous êtes méchante, si vous faites pleurer ma petite maman!

P. S. J'embrasse mon grand-papa, j'embrasse mes oncles, j'embrasse ma nouvelle tante & sa maman; j'embrasse tout le monde excepté vous. Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pas pour vous de si longs bras.

Fin de la cinquieme Partie.



LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

AVANT de partir de Lausanne, il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée ; non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée ; mais en refusant d'en être, tu me l'as rendu presque importun ; car quelle ressource y trouverai-je ? S'il est ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon

compte ; & s'il eſt agréable, j'aurai le regret de m'amuſer ſans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raiſons, crois-tu pour cela que je m'en contente ? Ma foi, couſine, tu te trompes bien fort, & c'eſt encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaiſe, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raiſon avec ton amie, & de réſiſter à ce qui lui fait plaiſir, ſans lui laiſſer même celui de gronder ? Quand tu aurois planté-là pour huit jours ton mari, ton ménage & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu ? Tu aurois fait une étourderie, il eſt vrai ; mais tu en vaudrois cent fois mieux ; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne feras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les Anges.

Malgré les mécontentemens paſſés, je n'ai pu ſans attendriſſement me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaiſir, ou du moins avec beaucoup de careſſes. J'attends pour te parler de mon frere que j'aie fait connoiſſance avec lui. Avec une aſſez belle figure, il a l'air empeſé du pays d'où il vient. Il eſt férieux & froid ; je lui trouve même un peu de

morgue : j'ai grand'peur pour la petite personne, qu'au lieu d'être un aussi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du seigneur & maître.

Mon pere a été si charmé de me voir, qu'il a quitté pour m'embrasser la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandre, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là ! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même ?. . . . . . Jamais, jamais ! . . . . . il se fût fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a long-tems qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de courrier ? Si tu reçois de leurs lettres, j'espere que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, cousine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Geneve, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reste, je t'avertis que de maniere ou d'autre la noce ne se fera pas sans toi, & que si tu ne veux pas venir à Lausanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LETTRE II.

DE Mde. D'ORBE

A Mde. DE WOLMAR.

A Merveille, sœur prêcheuse ! mais tu comptes un peu trop, ce me semble, sur l'effet salutaire de tes sermons : sans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie ; & celui que j'ai reçu hier au soir, loin de m'exciter au sommeil, me l'a ôté durant la nuit entiere. Gare la paraphrase de mon argus, s'il voit cette lettre ! mais j'y mettrai bon ordre & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois sur tes droits ; il vaut mieux suivre ma tête ; & puis, pour avoir l'air plus modeste & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du courrier d'Italie. Le pis-aller, si

cela m'arrive, fera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Ladi Bomfton.

Je m'indigne à ce feul titre. Je ne pardonnerois pas plus à St. Preux de fe laiffer prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Pifana* dans fa maifon! la fouffrir auprès d'elle! eh! mon enfant, y penfes-tu? Quelle douceur cruelle eft cela? Ne fais-tu pas que l'air qui t'entoure eft mortel à l'infamie? La pauvre malheureufe oferoit-elle mêler fon haleine à la tienne? Oferoit-elle refpirer près de toi? Elle y feroit plus mal à fon aife qu'un poffédé touché par des reliques; ton feul regard la feroit rentrer en terre; ton ombre feule la tueroit.

Je ne méprife point Laure, à Dieu ne plaife: au contraire, je l'admire & la refpecte d'autant plus qu'un pareil retour eft héroïque & rare. En eft-ce affez pour autorifer les comparaifons baffes avec lefquelles tu t'ofes profaner toi-même; comme fi dans fes plus grandes foibleffes le véritable amour ne gardoit pas la perfonne, & ne rendoit

pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends, & je t'excuse. Les objets éloignés & bas se confondent maintenant à ta vue ; dans ta sublime élévation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité fait mettre à profit jusqu'à ta vertu.

Hé bien ! que sert tout cela ? Les sentimens naturels en reviennent-ils moins ? L'amour-propre en fait-il moins son jeu ? Malgré toi tu sens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la voudrois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille ! & depuis quand l'opprobre du vice n'est-il que dans l'opinion ? Quelle société conçois-tu possible avec une femme devant qui l'on ne sauroit nommer la chasteté, l'honnêteté, la vertu, sans lui faire verser des larmes de honte, sans ranimer ses douleurs, sans insulter presque à son repentir ? Crois-moi, mon ange, il faut respecter Laure & ne la point voir. La fuir est un égard que lui doivent d'honnêtes femmes ; elle auroit trop à souffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne se doit point faire ? N'est-ce pas te dire qu'il ne se fera point ? . . . . Notre ami, dis-tu, n'en parle pas

dans sa lettre? . . . . . . Dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit? . . . . . . Et tu dis que cette lettre est fort longue? . . . Et puis vient le discours de ton mari. . . . il est mysterieux, ton mari! . . . . vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence; mais . . . . . . son sentiment, au reste, n'étoit pas ici fort nécessaire . . . . . sur-tout pour toi qui as vu la lettre . . . . . . ni pour moi qui ne l'ai pas vue . . . . car je suis plus sûre de ton ami, du mien, que de toute la philosophie.

Ah ça! ne voilà-t-il pas déjà cet importun qui revient, on ne sait comment? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puisque je suis sur son chapitre, il faut que je l'épuise, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimeres. Si tu n'avois pas été Julie, si ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour moi, je ne sais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je sais bien, c'est que si sa mauvaise étoile me l'eût adressé d'abord, c'étoit fait de sa pauvre tête, &, que je sois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être?

Parlons de ce que je suis. La premiere chose que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'absorba dans le tien. Toute tendre & sensible que j'eusse été, je ne sçus plus aimer ni sentir par moi-même. Tous mes sentimens me vinrent de toi; toi seule me tins lieu de tout, & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot; voilà sur quoi elle me jugea; réponds, cousine, se trompa-t-elle?

Je fis mon frere de ton ami, tu le sais: l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raison, mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore, que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embrassois en embrassant la plus chére moitié de moi-même; j'avois pour garant de la pureté de mes caresses leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime? Le traitois-tu toi-même ainsi? Non, Julie, l'amour chez nous est craintif & timide; la réserve & la honte sont ses avances, il s'annonce par ses refus, & sitôt qu'il transforme en faveurs les caresses, il en sait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue, mais l'amour est avare.

J'avoue que de trop étroites liaisons sont toujours périlleuses à l'âge où nous étions lui & moi; mais tous deux le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité dans tout autre cas si dangereuse, fut alors ma sauve-garde. Nos sentimens dépendent de nos idées, & quand elles ont pris un certain cours elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit sur un ton pour recommencer sur un autre; nous étions déjà trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore, on ne prend gueres de baisers coupables sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le Ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le sais, cousine, il étoit jeune, bien fait, honnête, attentif, complaisant; il ne savoit pas aimer comme ton ami; mais c'étoit moi qu'il

aimoit, & quand on a le cœur libre, la paſſion qui s'adreſſe à nous a toujours quelque choſe de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en reſtoit à prendre, & ſa part fut encore aſſez bonne pour ne lui pas laiſſer de regret à ſon choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter? J'avoue même que les droits du ſexe joints à ceux du devoir porterent un moment préjudice aux tiens, & que livrée à mon nouvel état je fus d'abord plus épouſe qu'amie; mais en revenant à toi je te rapportai deux cœurs au lieu d'un, & je n'ai pas oublié depuis, que je ſuis reſtée ſeule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma douce amie? Au retour de notre ancien maître, c'étoit, pour ainſi dire, une nouvelle connoiſſance à faire: je crus le voir avec d'autres yeux; je crus ſentir en l'embraſſant un frémiſſement qui juſques-là m'avoit été inconnu; plus cette émotion me fut délicieuſe, plus elle me fit de peur: je m'alarmai comme d'un crime, d'un ſentiment qui n'exiſtoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je penſai trop que ton amant ne l'étoit plus, & qu'il ne pouvoit

plus l'être ; je sentis trop qu'il étoit libre & que je l'étois aussi. Tu sais le reste, aimable cousine ; mes frayeurs, mes scrupules te furent connus aussitôt qu'à moi. Mon cœur sans expérience s'intimidoit tellement d'un état si nouveau pour lui, que je me reprochois mon empressement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût précisément où je desirois si fort d'être, & je crois que j'aurois moins souffert de sentir ce desir plus tiede, que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, & je fus presque rassurée. Je m'étois moins reproché ma foiblesse après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore ; je crus m'être mise à mon tour sous ta garde, & je cessai de craindre pour moi. Je résolus, par ton conseil même, de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espece de déclaration, & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & fami-

liere par modestie : mais peut-être tout cela se faisant moins naturellement, ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait folle, & ce qui m'en accrut la confiance, fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter ; soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche, je me trouvai tout-à-fait tranquille, & il ne me resta de mes premieres émotions qu'un sentiment très-doux, il est vrai, mais calme & paisible, & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chére amie, je suis tendre & sensible aussi-bien que toi ; mais je le suis d'une autre maniere. Mes affections sont plus vives ; les tiennes sont plus pénétrantes. Peut-être avec des sens plus animés ai-je plus de ressources pour leur donner le change ; & cette même gaieté qui coûte l'innocence à tant d'autres, me l'a toujours conservée. Ce n'a pas toujours été sans peine, il faut l'avouer. Le moyen de rester veuve à mon âge, & de ne pas sentir quelquefois que

les jours ne font que la moitié de la vie? Mais, comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la fageffe eft un grand moyen d'être fage; car avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'eft alors que l'enjouement vient à mon fecours & fait plus, peut-être, pour la vertu que n'euffent fait les graves leçons de la raifon. Combien de fois dans le filence de la nuit, où l'on ne peut s'échapper à foi-même, j'ai chaffé des idées importunes en méditant des tours pour le lendemain! combien de fois j'ai fauvé les dangers d'un tête-à-tête par une faillie extravagante! tiens, ma chére, il y a toujours, quand on eft foible, un moment où la gaieté devient férieufe, & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois fentir, & de quoi je t'ofe répondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Elifée fur l'attachement que j'ai fenti naître, & fur tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en fentant que je ne defirois rien de plus. Si ce tems eût

duré toujours, je n'en aurois jamais souhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en espiéglerie le plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentois qu'en me bornant à rire je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, cousine, j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisoit pas trop à lui-même. Le rusé n'étoit pas fâché d'être fâché, & il ne s'appaisoit avec tant de peine, que pour se faire appaiser plus longtems. J'en tirois occasion de lui tenir des propos assez tendres en paroissant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux seroit le plus enfant. Un jour qu'en ton absence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même salle, elle avoit le mot & j'observois notre Philosophe. A son air humblement fier & à la promptitude de ses coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite, & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment, & sans paroître y tâcher, d'un revers de raquette je renversai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colere; il étoit si furieux que lui ayant laissé le choix d'un

d'un soufflet ou d'un baiser pour ma pénitence, il se détourna quand je lui présentai la joue. Je lui demandai pardon ; il fut inflexible : il m'auroit laissée à genoux si je m'y étois mise. Je finis par lui faire une autre piece qui lui fit oublier la premiere, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en serois moins bien tirée, & je m'apperçus une fois que si le jeu fût devenu sérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un soir qu'il nous accompagnoit ce duo si simple & si touchant de Leo, *vado a morir, ben mio.* Tu chantois avec assez de négligence, je n'en faisois pas de même ; & , comme j'avois une main appuyée sur le clavecin, au moment le plus pathétique & où j'étois moi-même émue, il appliqua sur cette main un baiser que je sentis sur mon cœur. Je ne connois pas bien les baisers de l'amour ; mais ce que je peux te dire, c'est que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de semblable à celui-là. Hé bien ! mon enfant, après de pareils momens que devient-on quand on va rêver seule, & qu'on emporte avec soi leur souvenir ? Moi, je troublai la

musique, il falut danser, je fis danser le Philosophe, on soupa presque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien lasse, & je ne fis qu'un sommeil.

J'ai donc de fort bonnes raisons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manieres. Le moment qui rendra ce changement nécessaire est si près, que ce n'est pas la peine d'anticiper. Le tems ne viendra que trop tôt d'être prude & réservée ; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'user de mes droits ; car passé la trentaine on n'est plus folle, mais ridicule, & ton épilogueur d'homme ose bien me dire qu'il ne me reste que six mois encore à retourner la salade avec les doigts. Patience ! pour payer ce sarcasme, je prétends la lui retourner dans six ans, & je te jure qu'il faudra qu'il la mange ; mais revenons.

Si l'on n'est pas maître de ses sentimens, au moins on l'est de sa conduite. Sans doute, je demanderois au Ciel un cœur plus tranquille, mais puissé-je à mon dernier jour offrir au Souverain Juge une vie aussi peu criminelle que celle que j'ai passée cet hiver ! En vérité, je ne me reprochois

rien auprès du seul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chére, il n'en est pas de même depuis qu'il est parti; en m'accoutumant à penser à lui dans son absence, j'y pense à tous les instans du jour, & je trouve son image plus dangereuse que sa personne. S'il est loin, je suis amoureuse; s'il est près, je ne suis que folle; qu'il revienne, & je ne le crains plus.

Au chagrin de son éloignement s'est jointe l'inquiétude de son rêve. Si tu as tout mis sur le compte de l'amour, tu t'es trompée; l'amitié avoit part à ma tristesse. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée; à chaque instant je pensois te voir tomber malade. Je ne suis pas crédule, mais craintive. Je sais bien qu'un songe n'amene pas un événement, mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à sa suite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laissé une nuit tranquille, jusqu'à ce que je t'aie vue bien remise & reprendre tes couleurs. Dussé-je avoir mis sans le savoir un intérêt suspect à cet empressement, il est sûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il se fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en est allée

avec ton mauvais visage. Ta santé, ton appétit ont plus fait que tes plaisanteries, & je t'ai vu si bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles se sont tout-à-fait dissipées. Pour surcroît de bonheur il revient, & j'en suis charmée à tous égards. Son retour ne m'alarme point, il me rassure ; & sitôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Cousine, conserve-moi mon amie, & ne sois point en peine de la tienne ; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura...... Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc qui m'inquiete encore, & me serre le cœur sans savoir pourquoi ? Ah ! mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux survive à l'autre ? Malheur à celle sur qui doit tomber un sort si cruel ! elle restera peut digne de vivre, ou sera morte avant sa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuise en sottes lamentations ? Foin de ces terreurs paniques qui n'ont pas le sens commun ! au lieu de parler de mort, parlons de mariage, cela sera plus amusant. Il y a long-tems que cette idée est venue à ton mari, & s'il ne m'en eût jamais

parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai pensé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi ! cela vieillit une jeune veuve ; si j'avois des enfans d'un second lit, je me croirois la grand'mere de ceux du premier. Je te trouve aussi fort bonne de faire avec légéreté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un soin de ta bénigne charité. Oh bien ! je t'apprends, moi, que toutes les raisons fondées sur tes soucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un second mariage.

Parlons sérieusement, je n'ai pas l'ame assez basse pour faire entrer dans ces raisons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi seule, ni la crainte du blâme en faisant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur est pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la sienne : mais sans répéter ce que je t'ai dit tant de fois sur mon humeur indépendante & sur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une seule objection, & je la tire de cette voix si sacrée que personne au monde

ne respecte autant que toi; leve cette objection, cousine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi, ma conscience est tranquille. Le souvenir de mon mari ne me fait point rougir; j'aime à l'appeller à témoin de mon innocence, & pourquoi craindrois-je de faire devant son image tout ce que je faisois autrefois devant lui? En seroit-il de même, ô Julie! si je violois les saints engagemens qui nous unirent, que j'osasse jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobât à sa mémoire ce qu'il donneroit à son successeur, & ne pût sans offenser l'un des deux remplir ce qu'il doit à l'autre? Cette même image qui m'est si chére ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi; sans cesse elle viendroit empoisonner mon bonheur, & son souvenir qui fait la douceur de ma vie en feroit le tourment. Comment oses-tu me parler de donner un successeur à mon mari, après avoir juré de n'en jamais donner au tien? Comme si les raisons que tu m'allegues t'étoient moins applicables en pareil cas! Ils s'aimerent? C'est pis encore. Avec quelle indigna-

tion verroit-il un homme qui lui fut si cher usurper ses droits & rendre sa femme infidelle ! Enfin quand il seroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de son amour, & puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi, s'il eût prévu que j'eusse un jour exposé sa fille unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre ?

Encore un mot, & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obstacles viendroient de moi seule ? En répondant de celui que cet engagement regarde, n'as-tu point plutôt consulté ton desir que ton pouvoir ? Quand tu serois sûre de son aveu, n'aurois-tu donc aucun scrupule de m'offrir un cœur usé par une autre passion ? Crois-tu que le mien dût s'en contenter, & que je pusse être heureuse avec un homme que je ne rendrois pas heureux ? Cousine, penses-y mieux ; sans exiger plus d'amour que je n'en puis ressentir moi-même, tous les sentimens que j'accorde, je veux qu'ils me soient rendus, & je suis trop honnête femme pour pouvoir me passer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes espérances ? Un certain plaisir à se voir qui

peut être l'effet de la feule amitié ; un tranfport paffager qui peut naître à notre âge de la feule différence du fexe ; tout cela fuffit-il pour les fonder ? Si ce tranfport eût produit quelque fentiment durable, eft-il croyable qu'il s'en fût tû, non-feulement à moi, mais à toi, mais à ton mari, de qui ce propos n'eût pu qu'être favorablement reçu ? En a-t-il jamais dit un mot à perfonne ? Dans nos tête-à-tête a-t-il jamais été queftion que de toi ? A-t-il jamais été queftion de moi dans les vôtres ? Puis-je penfer que s'il avoit eu là-deffus quelque fecret pénible à garder, je n'aurois jamais apperçu fa contrainte, ou qu'il ne lui feroit jamais échappé d'indifcrétion ? Enfin même depuis fon départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans fes lettres, de laquelle eft-il occupé dans fes fonges ? Je t'admire de me croire fenfible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela ! Mais j'apperçois vos rufes, ma mignonne. C'eft pour vous donner droit de repréfailles que vous m'accufez d'avoir jadis fauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne fuis pas la dupe de ce tour-là.

Voilà toute ma confeffion, coufine.

Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reste à te déclarer ma résolution sur cette affaire. Tu connois à présent mon intérieur aussi-bien & peut-être mieux que moi-même; mon honneur, mon bonheur te sont chers autant qu'à moi, & dans le calme des passions, la raison te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite, je t'en remets l'entiere direction. Rentrons dans notre état naturel & changeons entre nous de métier; nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je serai docile; c'est à toi de vouloir ce que je dois faire, à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne; que sert aux inséparables d'en avoir deux?

Ah ça! revenons à-présent à nos voyageurs; mais j'ai déjà tant parlé de l'un que je n'ose plus parler de l'autre, de peur que la différence du style ne se fit un peu trop sentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dît trop en faveur du Suisse. Et puis, que dire sur des lettres qu'on n'a pas vues? Tu devois bien au moins m'envoyer celle de Milord Edouard; mais tu n'as osé l'envoyer sans l'autre, & tu as fort

bien fait. . . . tu pouvois pourtant faire mieux encore . . . . Ah ! vivent les Duegnes de vingt ans ! elles sont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réserve ? C'est de me faire imaginer la lettre en question . . . . cette lettre si . . . . cent fois plus si qu'elle ne l'est réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choses qui n'y sauroient être. Va, si je n'y suis pas adorée, c'est à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne sais après tout cela comment tu m'oses parler d'un courrier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre assez long-tems. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allois au-devant du paquet, je m'en emparois la premiere, je lisois le tout à mon aise, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verds ; on me retient deux lettres ; mais j'en ai deux autres que, quoique tu puisses croire, je ne changerois surement pas contre celles-là, quand tous les *si* du monde y seroient. Je te jure que si celle d'Henriette ne tient pas sa place à côté de la tienne, c'est qu'elle

la paſſe, & que ni toi ni moi n'écrirons de la vie rien d'auſſi joli. Et puis on ſe donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente ! ah ! c'eſt aſſurément pure jalouſie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiſer humblement les deux mains l'une après l'autre ? Graces à toi, la voilà modeſte comme une vierge, & grave comme un Caton ; reſpectant tout le monde, juſqu'à ſa mere ; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit ; à ce qu'elle écrit, paſſe encore. Auſſi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ſes lettres comme ſes propos, je compte établir de ſa chambre à la mienne un courrier d'Italie, dont on n'eſcamotera point les paquets.

Adieu, petite couſine, voilà des réponſes qui t'apprendront à reſpecter mon crédit renaiſſant. Je voulois te parler de ce pays & de ſes habitans, mais il faut mettre fin à ce volume, & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaiſies, & le mari m'a preſque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou ſix jours à reſter ici & que j'aurai le tems de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien

pour attendre, & tu peux compter fur un fecond tome avant mon départ.

LETTRE III.

DE MILORD EDOUARD
A M. DE WOLMAR.

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé ; le jeune homme eft fûr ; mais moi je ne le fuis gueres, & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je fuccombois moi-même à l'épreuve que je lui avois deftinée. Vous favez que pour contenter fa reconnoiffance & remplir fon cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à fuivre encore une fois, voilà, avec ce qui fe rapportoit à St. Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeuneffe ; ra-

mener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le songe de Villeneuve m'avoit laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joie auxquels il s'étoit livré, quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans & de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son cœur, j'avois d'abord prévenu ses difficultés; en lui déclarant que je m'établirois moi-même avec vous, je ne laissois plus à son amitié d'objections à me faire; mais de nouvelles résolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la Marquise, que nous fûmes d'accord sur son compte. Malheureusement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ses artifices. L'infortunée! que de grandes qualités sans vertu! que d'amour sans honneur! cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourrissoit le mien; mais il prit la teinte de son ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus question d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut

son cœur, sa beauté, son esprit, & cet attachement sans exemple trop fait pour me rendre heureux, je résolus de me servir d'elle pour bien éclaircir l'état de St. Preux. Si j'épouse Laure, lui dis-je, mon dessein n'est point de la mener à Londres où quelqu'un pourroit la reconnoître; mais dans des lieux où l'on sait honorer la vertu par-tout où elle est; vous remplirez votre emploi, & nous ne cesserons point de vivre ensemble. Si je ne l'épouse pas, il est tems de me recueillir. Vous connoissez ma maison d'Oxfort-Shire, & vous choisirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans sa solitude. Il me fit la réponse à laquelle je pouvois m'attendre; mais je voulois l'observer par sa conduite. Car si pour vivre à Clarens, il favorisoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou si dans cette occasion délicate il préféroit à son bonheur la gloire de son ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & son cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le desirois; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raisons qui devoient m'empêcher d'é-

pouser Laure. Je sentois ces raisons mieux que lui, mais je la voyois sans cesse, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur tout-à-fait détaché de la Marquise, se fixa par ce commerce assidu. Je trouvai dans les sentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inspiré. J'eus honte de sacrifier à l'opinion, que je méprisois, l'estime que je devois à son mérite; ne devois-je rien aussi à l'espérance que je lui avois donnée, sinon par mes discours, au moins par mes soins? Sans avoir rien promis, ne rien tenir, c'étoit la tromper; cette tromperie étoit barbare. Enfin joignant à mon penchant une espece de devoir, & songeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raison; je résolus de pousser la feinte aussi loin qu'elle pouvoit aller, & jusqu'à la réalité même, si je ne pouvois m'en tirer autrement sans injustice.

Cependant je sentis augmenter mon inquiétude sur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne remplissoit pas dans toute sa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'opposoit à mes vues, il improuvoit le nœud que je voulois former; mais il combattoit mal mon

inclination naissante, & me parloit de Laure avec tant d'éloges, qu'en paroissant me détourner de l'épouser, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'alarmerent. Je ne le trouvois point aussi ferme qu'il auroit dû l'être. Il sembloit n'oser heurter de front mon sentiment, il mollissoit contre ma résistance, il craignoit de me fâcher, il n'avoit point à mon gré, pour son devoir, l'intrépidité qu'il inspire à ceux qui l'aiment.

D'autres observations augmenterent ma défiance; je sçus qu'il voyoit Laure en secret, je remarquois entre eux des signes d'intelligence. L'espoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé, ne la rendoit point gaie. Je lisois bien la même tendresse dans ses regards, mais cette tendresse n'étoit plus mêlée de joie à mon abord, la tristesse y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de son cœur, je la voyois jetter sur le jeune homme un coup d'œil à la dérobée, & ce coup d'œil étoit suivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin le mystere fut poussé au point que j'en fus alarmé. Jugez de ma surprise. Que pouvois-je penser? N'avois-je réchauffé

qu'un ferpent dans mon fein? Jufqu'où n'ofois-je point porter mes foupçons & lui rendre fon ancienne injuftice ? Foibles & malheureux que nous fommes, c'eft nous qui faifons nos propres maux! pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, fi les bons fe tourmentent encore entre eux ?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignoraffe le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chére. Je me propofois d'avoir une explication avec elle avant la conclufion ; mais je voulois attendre jufqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclairciffemens poffibles. Pour lui, j'étois réfolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller jufqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des foupçons.

La Marquife n'ignoroit rien de ce qui fe paffoit entre nous. Elle avoit des épies dans le couvent de Laure, & par-

vint à ſavoir qu'il étoit queſtion de mariage. Il n'en falut pas davantage pour réveiller ſes fureurs ; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire ; mais comme ce n'étoit pas la premiere fois, & que nous étions ſur nos gardes, ſes tentatives furent vaines. J'eus ſeulement le plaiſir de voir dans l'occaſion, que St. Preux ſavoit payer de ſa perſonne, & ne marchandoit pas ſa vie pour ſauver celle d'un ami.

Vaincue par les tranſports de ſa rage, la Marquiſe tomba malade, & ne ſe releva plus. Ce fut-là le terme de ſes tourmens (1) & de ſes crimes. Je ne pus apprendre ſon état ſans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eſwin ; St. Preux y fut de ma part ; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre ; elle ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis ſur elle, & ſentis mes bleſſures prêtes à ſe rouvrir ; la raiſon vainquit encore, mais j'euſſe été le dernier des hommes de

(1) Par la lettre de Milord Edouard ci-devant ſupprimée, on voit qu'il penſoit qu'à la mort des méchans, leurs ames étoient anéanties.

fonger au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si chére étoit à l'extrêmité. St. Preux, craignant qu'enfin je ne puſſe réſiſter au deſir de la voir, me propoſa le voyage de Naples, & j'y conſentis.

Le ſurlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une lettre à la main. Je m'écriai : la Marquiſe eſt morte ! Plût à Dieu ! reprit-il froidement : il vaut mieux n'être plus, que d'exiſter pour mal faire ; mais ce n'eſt pas d'elle que je viens vous parler ; écoutez-moi, J'attendis en ſilence.

Milord, me dit-il, en me donnant le ſaint nom d'ami, vous m'apprites à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé, & vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeller à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été queſtion que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : ſongez que vous êtes Pair d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du monde, ou reſpectez l'opinion. Mais un mariage abject!.... vous!.... choiſiſſez mieux

votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse, elle doit être sans tache... la femme d'Edouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me disoit-elle ; *vous avez voulu m'épouser ; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir : je le remplis sans regret. En vous déshonorant, j'aurois vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard ! ne portez pas le désespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nul autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous, & c'étoit celui de Laure.*

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit pensionnaire ; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouser un Luthérien avoit donné des ordres pour

m'empêcher de la revoir, & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces ſoins de concert avec elle. Je ne m'oppoſai point à vos projets, continua-t-il, auſſi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la Marquiſe, & voulant donner le change à cette ancienne paſſion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne faloit, je fis d'abord parler la raiſon; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je ſondai le cœur de Laure, & y trouvant toute la généroſité qui eſt inſéparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au ſacrifice qu'elle vient de faire. L'aſſurance de n'être plus l'objet de votre mépris, lui releva le courage, & la rendit plus digne de votre eſtime. Elle a fait ſon devoir; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec tranſport, il me dit en me ſerrant contre ſa poitrine: Ami, je lis dans le ſort commun que le Ciel nous envoie la loi commune qu'il nous preſcrit. Le regne de l'amour eſt paſſé, que celui de l'amitié commence; mon cœur n'entend plus que ſa voix ſacrée, il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choiſis le ſéjour que tu veux habiter. Clarens, Ox-

fort, Londres, Paris ou Rome; tout me convient pourvu que nous y vivions ensemble. Va, viens où tu voudras; cherche un asyle, en quelque lieu que ce puisse être, je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solemnel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zele & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami? Je vis aussi par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion qu'il étoit guéri véritablement & que vous n'aviez pas perdu vos peines; enfin j'osai croire, par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance, oui, cher Wolmar, il est digne d'élever des hommes, & qui plus est, d'habiter votre maison.

Peu de jours après j'appris la mort de la Marquise; il y avoit long-tems pour moi qu'elle étoit morte: cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son

espece, envers son pays, & j'avois résolu de me marier, moins par inclination que par devoir : j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier n'est pas commune à tous : elle dépend pour chaque homme de l'état où le sort l'a placé ; c'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse, & qui ne sont toujours que trop remplis, il est permis & même convenable. Sans cela, l'Etat ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres, & l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où le Ciel m'a fait naître. A l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste, & ne puis mieux le rassembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, sous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris St. Preux, je n'ai plus

d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, & si jamais il y est de trop, il me suffira d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre ; car quoique je n'aie plus aucun crédit dans le Parlement, il me suffit d'en être membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collegue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre éleve pourra m'accompagner, même avec les siens quand ils seront un peu plus grands, & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne sauroient que leur être utiles & ne seront pas assez longs pour affliger beaucoup leur mere.

Je n'ai point montré cette lettre à St. Preux : ne la montrez pas entiere à vos Dames ; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous & de moi. Au surplus, ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoie les dessins de mon pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira ; mais faites-y travailler dès à-présent, s'il se peut.

peut. J'en voulois ôter le ſalon de muſique, car tous mes goûts ſont éteints, & je ne me ſoucie plus de rien. Je le laiſſe à la priere de St. Preux qui ſe propoſe d'exercer dans ce ſalon vos enfans. Vous recevrez auſſi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliotheque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres? O Wolmar! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus ſage des mortels.

LETTRE IV.

DE M. DE WOLMAR A MILORD EDOUARD.

JE me ſuis attendu, cher Bomſton, au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant réſiſté ſi long-tems à vos penchans, vous euſſiez attendu pour vous laiſſer vaincre qu'un ami vînt vous ſoutenir; quoi qu'à vrai dire on ſoit ſouvent plus

foible en s'appuyant ſur un autre, que quand on ne compte que ſur ſoi. J'avoue pourtant que je fus alarmé de votre derniere lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire abſolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre aſſurance, & ſi mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu St. Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois eſpéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien juſtifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne ſois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter & partager le bonheur de cette maiſon. Quoi qu'il en ſoit de l'eſpoir des Croyans dans l'autre vie, j'aime à paſſer avec eux celle-ci, & je ſens que vous me convenez tous mieux tels que vous êtes, que ſi vous aviez le malheur de penſer comme moi.

Au reſte vous ſavez ce que je vous dis ſur ſon ſujet à votre départ. Je n'avois pas beſoin pour le juger de votre épreuve; car la mienne étoit faite, & je crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raiſon de compter

ſur ſon cœur, & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage, il paroiſſe vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de ſyſtême. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos diſtinctions ſur le célibat toutes nouvelles & fort ſubtiles. Je les crois même judicieuſes pour le politique qui balance les forces reſpectives de l'Etat, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne ſais ſi dans vos principes ces raiſons ſont aſſez ſolides pour diſpenſer les particuliers de leur devoir envers la nature. Il ſembleroit que la vie eſt un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le tranſmettre, une ſorte de ſubſtitution qui doit paſſer de race en race, & que quiconque eut un pere, eſt obligé de le devenir. C'étoit votre ſentiment juſqu'ici, c'étoit une des raiſons de votre voyage; mais je ſais d'où vous vient cette nouvelle philoſophie, & j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite couſine eſt depuis huit ou dix jours à Geneve avec ſa famille pour

des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit savoir. Nous avions appris par M. Miol que le mariage étoit rompu ; mais elle ignoroit la part qu'avoit St. Preux à cet événement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & justifier votre estime. Je lui ai montré les dessins de votre pavillon; elle les trouve de très-bon goût; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige & qui rendront votre logement plus commode: vous les approuverez surement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher; car vous savez qu'on ne peut rien faire sans elle. En attendant j'ai déjà mis du monde en œuvre, & j'espere qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres: mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il est trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je suis pourtant moins ignorant que vous ne m'accusez de l'être. Le vrai livre de la Nature est pour moi le cœur des hommes, & la preuve que j'y sais lire est dans mon amitié pour vous.

LETTRE V.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

J'AI bien des griefs, cousine, à la charge de ce séjour. Le plus grave est qu'il me donne envie d'y rester. La ville est charmante, les habitans sont hospitaliers, les mœurs sont honnêtes, & la liberté, que j'aime sur toutes choses, semble s'y être refugiée. Plus je contemple ce petit Etat, plus je trouve qu'il est beau d'avoir une patrie, & Dieu garde de mal tous ceux qui pensent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays ! pour moi, je sens que si j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oserois pourtant pas trop dire à présent :

Rome n'est plus à Rome, elle est toute où je suis ;

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'allasses penser le contraire. Mais pour-

quoi donc Rome, & toujours Rome ? Reſtons à Geneve.

Je ne te dirai rien de l'aſpect du pays. Il reſſemble au nôtre, excepté qu'il eſt moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des chalets ſi voiſins (1). Je ne te dirai rien, non plus, du Gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon pere t'en parlera de reſte : il paſſe toute la journée à politiquer avec les Magiſtrats dans la joie de ſon cœur, & je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle ſi peu de Geneve. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excedent, je me dérobe, & je t'ennuie pour me déſennuyer.

Tout ce qui m'eſt reſté de leurs longs entretiens, c'eſt beaucoup d'eſtime pour le grand ſens qui regne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au Gouvernement de cette petite République, qu'à celui des plus vaſtes Empires, où tout

(1) L'Editeur les croit un peu rapprochés.

se soutient par sa propre masse, & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un sot, sans que les affaires cessent d'aller. Je te réponds qu'il n'en seroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon pere de tous ces grands Ministres des grandes Cours, sans songer à ce pauvre musicien qui barbouilloit si fiérement sur notre grand orgue (2) à Lausanne, & qui se croyoit un fort habile homme parce qu'il faisoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette, mais ils en savent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle soit souvent assez mal d'accord.

Je ne te dirai rien non plus...... mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque chose pour avoir plutôt fait. Le Genevois est de tous les peuples du monde celui qui cache le moins son caractere, & qu'on connoît le plus promptement. Ses

(2) Il y avoit *grande Orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suisses & Genevois qui se piquent de parler correctement, que le mot *Orgue* est masculin au singulier, féminin au pluriel, & s'emploie également dans les deux nombres; mais le singulier est plus élégant.

mœurs, ſes vices mêmes ſont mêlés de franchiſe. Il ſe ſent naturellement bon, & cela lui ſuffit pour ne pas craindre de ſe montrer tel qu'il eſt. Il a de la générosité, du ſens, de la pénetration; mais il aime trop l'argent; défaut que j'attribue à ſa ſituation qui le lui rend néceſſaire; car le territoire ne ſuffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Genevois épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (3), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs tréſors. Ainſi le luxe des autres peuples leur fait mépriſer leur antique ſimplicité; la fiere liberté leur paroit ignoble; ils ſe forgent des fers d'argent, non comme une chaîne, mais comme un ornement.

He bien! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je m'y noie, j'en ai par-deſſus la tête, je ne ſais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre choſe, ſi ce n'eſt quand mon pere

(3) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

n'est pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des courriers. C'est nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence; car d'ailleurs les entretiens du pays sont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs angloises ont pénétré jusqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de solidité dans leurs discours. Mais aussi cet avantage a son inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la légéreté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant la pensée, & fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent, ils dissertent au lieu de causer; on les croiroit toujours prêts à soutenir these. Ils distinguent, ils divisent, ils traitent la conversation par points; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans

leurs livres; ils font auteurs, toujours auteurs. Ils femblent lire en parlant, tant ils obfervent bien les étymologies, tant ils font fonner toutes les lettres avec foin. Ils articulent le *marc* du raifin comme *Marc* nom d'homme; ils difent exactement *taba-k* & non pas du *taba*, un *pare-fol* & non pas un *parafol*, *avan-t-hier* & non pas *avanhier*, *Secretaire* & non pas *Segretaire*, un *lac-d'amour* où l'on fe noie & non pas où l'on s'étrangle; par-tout les *s* finales, par-tout les *r* des infinitifs; enfin leur parler eft toujours foutenu, leurs difcours font des harangues, & ils jafent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de fingulier, c'eft qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils font vifs, impétueux, & ont les paffions très-ardentes; ils diroient même affez bien les chofes de fentiment, s'ils ne difoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules font tellement infupportables, ils peignent fi pofément des émotions fi vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où eft l'homme qui fent ce qu'ils ont décrit.

Au refte il faut t'avouer que je fuis un

peu payée pour bien penser de leurs cœurs, & croire qu'ils ne sont pas de mauvais goût. Tu sauras en confidence qu'un joli Monsieur à marier, &, dit-on, fort riche, m'honore de ses attentions, & qu'avec des propos assez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me disoit. Ah! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaisir j'aurois pris à me donner un Souverain pour esclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur! Mais à présent la mienne n'est plus assez droite pour que le jeu me soit agréable, & je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penser. Il s'étend à tous les états, & se fait sentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres; il les lit, il les digere; il ne les juge pas, mais il les sait. Le jugement & le choix se font à Paris; les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Geneve. Cela fait que la lecture y est moins mêlée & s'y fait avec plus

de profit. Les femmes dans leur retraite (4) lisent de leur côté, & leur ton s'en ressent aussi, mais d'une autre maniere. Les belles Madames y sont petites maîtresses & beaux-esprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon sens des hommes, toute la gaieté des femmes, & tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans & les autres un peu précieuses.

Hier vis-à-vis de ma fenêtre deux filles d'ouvriers, fort jolies, causoient devant leur boutique d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux proposoit en riant d'écrire leur journal. Oui reprit l'autre à l'instant ; le journal tous les matins, & tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu cousine ? Je ne sais si c'est-là le ton des filles

(4) On se souviendra que cette lettre est de vieille date, & je crains bien que cela ne soit trop facile à voir.

d'artisans, mais je sais qu'il faut faire un furieux emploi du tems pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lu les aventures des mille & une nuits !

Avec ce style un peu guindé, les Genevoises ne laissent pas d'être vives & piquantes, & l'on voit autant de grandes passions ici qu'en ville du monde. Dans la simplicité de leur parure elles ont de la grace & du goût ; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manieres. Comme les hommes sont moins galans que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles, & cette sensibilité donne, même aux plus honnêtes un tour d'esprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute sa finesse. Tant que les Genevoises seront Genevoises, elles seront les plus aimables femmes de l'Europe ; mais bientôt elles voudront être Françoises, & alors les Françoises vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même ; il disparoît avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-

ce pas la modeſtie de notre ſexe qui nous oblige d'uſer d'adreſſe pour repouſſer les agaceries des hommes, & s'ils ont beſoin d'art pour ſe faire écouter, nous en faut-il moins pour ſavoir ne les pas entendre? N'eſt-ce pas eux qui nous délient l'eſprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la ripoſte (5), & nous forcent de nous moquer d'eux? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuſe déſoriente encore plus les ſoupirans que le ſilence ou le mépris. Quel plaiſir de voir un beau Céladon tout déconcerté, ſe confondre, ſe troubler, ſe perdre à chaque répartie; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid! Toi-même qui ne fais ſemblant de rien, crois-tu que tes manieres naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruſe & d'habileté que toutes mes étourderies? Ma foi, mignonne, s'il faloit compter les galans que chacune de nous a perſiflés,

(5) Il faloit *riſpoſte*, de l'italien *riſpoſta*, toutefois *ripoſte* ſe dit auſſi, & je le laiſſe. Ce n'eſt au pis aller qu'une faute de plus.

je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui ferois en refte ! Je ne puis m'empêcher de rire encore en fongeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle eft fi careffante, me difoit-il, que je ne fais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raifon que j'ai honte d'en manquer devant elle, & je la trouve fi fort mon amie, que je n'ofe être fon amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domeftique y eft agréable & douce ; on y voit des maris complaifans & prefque d'autres Julies. Ton fyftême fe vérifie très-bien ici. Les deux fexes gagnent de toutes manieres à fe donner des travaux & des amufemens différens qui les empêchent de fe raffafier l'un de l'autre, & font qu'ils fe retrouvent avec plus de plaifir. Ainfi s'aiguife la volupté du fage : s'abftenir pour jouir, c'eft ta philofophie, c'eft l'épicuréifme de la raifon.

Malheureufement cette antique modeftie commence à décliner. On fe rapproche & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout eft mêlé de bien

& de mal ; mais à différentes mesures. Le Genevois tire ses vertus de lui-même, ses vices lui viennent d'ailleurs. Non-seulement il voyage beaucoup, mais il adopte aisément les mœurs & les manieres des autres peuples ; il parle avec facilité toutes les langues ; il prend sans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-sensible, sur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse que fier de sa liberté, il se fait chez les nations étrangeres une honte de sa patrie ; il se hâte, pour ainsi dire, de se naturaliser dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le sien ; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain, contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, sans doute, effacer par son désintéressement l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Genevois le méprise, même en le rendant estimable, & il a plus tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelque avide qu'il puisse être, on ne le voit gueres aller à la fortune par des moyens serviles & bas ; il n'aime

point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours. L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude, & quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préferent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers, & ce grand objet de leurs desirs leur fait souvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramene au commencement de ma lettre. Ils ont du génie & du courage, ils sont vifs & pénétrans, il n'y a rien d'honnête & de grand au-dessus de leur portee : mais plus passionnés d argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance, ils meurent dans l'obscurité, & laissent à leurs enfans pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Genevois mêmes ; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne sais comment ils sont chez les autres, mais je les trouve aimables chez eux, & je

ne connois qu'un moyen de quitter sans regret Geneve. Quel est ce moyen? cousine, oh! ma foi tu as beau prendre ton air humble; si tu dis ne l'avoir pas déjà deviné, tu ments. C'est après-demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli Brigantin appareillé de fête; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison, & pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges, le lendemain à Lausanne (6) pour la cérémonie, & le surlendemain .... tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles; quand tu entendras ronfler le canon, cours par toute la maison comme une folle, en criant: armes! armes! voici les ennemis! voici les ennemis!

P. S. Quoique la distribution des logemens entre incontestablement dans les droits de ma charge, je veux

(6) Comment cela? Lausanne n'est pas au bord du lac; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin; & puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangemens ne seront point contrariés par le vent.

bien m'en désister en cette occasion. J'entends seulement que mon pere soit logé chez Milord Edouard à cause des cartes de géographie, & qu'on acheve d'en tapisser du haut en bas tout l'appartement.

LETTRE VI.

DE MDE. DE WOLMAR A SAINT PREUX.

QUEL sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la premiere fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans crainte & sans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions, rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut, c'est l'effort d'une ame honnête & commune ; mais après avoir été ce que nous fûmes, être ce que nous sommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. La cause qui fait cesser d'aimer

peut être un vice, celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive, ne sauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos seules forces ? Jamais, jamais, mon bon ami, le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la premiere loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous serions toujours estimés, sans doute ; mais nous aurions cessé de nous voir, de nous écrire ; nous nous serions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement, étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela, quelle est notre situation présente. En est-il au monde une plus agreable, & ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés ? Se voir, s'aimer, le sentir, s'en féliciter, passer les jours ensemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penser sans remords, en parler sans rougir, & s'honorer à ses propres yeux du même attachement qu'on

s'est si long-tems reproché, voilà le point où nous en sommes. O ami ! quelle carriere d'honneur nous avons déjà parcourue ! Osons nous en glorifier pour savoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur si rare. Vous le savez. J'ai vu votre cœur sensible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer ; & comment nous seroient-ils à charge, à vous & à moi ? Ils ne nous imposent point de nouveaux devoirs, ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déjà si sacrés. Le seul moyen de reconnoître ses soins est d'en être dignes, & tout leur prix est dans leur succès. Tenons-nous-en donc là dans l'effusion de notre zele. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur ; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait assez pour nous & pour lui s'il nous a rendus à nous-mêmes. Absens ou présens, vivans ou morts, nous porterons par-tout un témoignage qui ne sera perdu pour aucun des trois.

Je faisois ces réflexions en moi-même quand mon mari vous destinoit l'éduca-

tion de ses enfans. Quand Milord Edouard m'annonça son prochain retour & le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est tems de les faire.

Ce n'est point de moi qu'il est question, c'est de vous; je me crois plus en droit de vous donner des conseils depuis qu'ils sont tout-à-fait désintéressés, & que n'ayant plus ma sureté pour objet ils ne se rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte, & je n'ai que trop acquis de lumieres pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme! Si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire; mais comment le taire sans vous trahir? Sera-t-il tems de voir les objets que vous devez craindre quand ils vous auront égaré? Non, mon ami, je suis la seule personne au monde assez familiere avec vous pour vous les présen-

ter. N'ai-je pas le droit de vous parler au besoin comme une sœur, comme une mere? Ah! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de souiller le vôtre, il y a long-tems que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carriere, dites-vous, est finie. Mais convenez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint, les sens lui survivent, & leur délire est d'autant plus à craindre, que le seul sentiment qui le bornoit n'existant plus, tout est occasion de chûte à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & sensible, jeune & garçon, veut être continent & chaste; il sait, il sent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises mœurs dans sa jeunesse, il veut que la raison l'en préserve dans tous les tems; il connoît pour les devoirs pénibles un prix qui console de leur rigueur, & s'il en coûte des combats quand on veut se vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtresse qu'il servit autrefois? Ce sont là, ce me semble, des maximes de votre morale; ce sont donc aussi des regles de votre conduite; car

vous avez toujours méprisé ceux qui, contens de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agissent, & chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choisi cet homme sage pour suivre les loix qu'il se prescrit ? Moins philosophe encore qu'il n'est vertueux & chrétien, sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide : il sait que l'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'est pas question de réprimer les passions irritées, mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses ? Fuit-il les objets capables de l'émouvoir ? Fait-il d'une humble défiance de lui-même la sauvegarde de sa vertu ? Tout au contraire, il n'hésite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge, dont une lui fut trop chére pour qu'un si dangereux souvenir se puisse effacer, dont l'autre vit avec lui dans une etroite familiarité, & dont une troisieme lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les ames reconnoissantes. Il va s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal

mal éteintes ; il va s'enlacer dans les piéges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation qui ne dût le faire défier de sa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc, cette grande force d'ame à laquelle il ose tant se fier ? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir ? Le tira-t-elle à Paris de la maison du Colonel ? Est-ce elle qui lui dicta l'été dernier la scene de Meillerie ? L'a-t-elle bien sauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, & ce printems des frayeurs d'un rêve ? S'est-il vaincu pour elle au moins une fois, pour espérer de se vaincre sans cesse ? Il sait, quand le devoir l'exige, combattre les passions d'un ami ; mais les siennes ?... Hélas ! sur la plus belle moitié de sa vie, qu'il doit penser modestement de l'autre !

On supporte un état violent, quand il passe. Six mois, un an ne font rien ; on envisage un terme & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui est-ce qui le supporte ? Qui est-ce qui sait triompher de lui-même jusqu'à la mort ? O mon ami ! si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle

eſt longue pour la vertu! Il faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouir paſſe & ne revient plus; celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe : on s'oublie un moment, & l'on eſt perdu. Eſt-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a ſauvés du péril n'offrent-ils pas une raiſon de n'y plus expoſer les autres?

Que d'occaſions peuvent renaître, auſſi dangereuſes que celles dont vous avez échappé, & qui pis eſt, non moins imprévues! Croyez-vous que les monumens à craindre n'exiſtent qu'à Meillerie? Ils exiſtent par-tout où nous ſommes; car nous les portons avec nous. Eh! vous ſavez trop qu'une ame attendrie intéreſſe l'univers entier à ſa paſſion, & que même après la guériſon, tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on ſentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui, j'oſe le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au-deſſus d'une lâcheté, ce cœur facile eſt-il au-deſſus d'une foibleſſe, & ſuis-je la ſeule ici qu'il lui en coûtera peut-être de reſpecter? Songez, St. Preux, que

tout ce qui m'eſt cher doit être couvert de ce même reſpect que vous me devez; ſongez que vous aurez ſans ceſſe à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante ; ſongez aux mépris éternels que vous auriez mérités, ſi jamais votre cœur oſoit s'oublier un moment, & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent; que l'obſtacle oppoſé par la vertu vous ôte un vain eſpoir, & qu'au moins par raiſon vous étouffiez des vœux inutiles, ſerez-vous pour cela délivré de l'empire des ſens, & des piéges de l'imagination? Forcé de nous reſpecter toutes deux, & d'oublier en nous notre ſexe, vous le verrez dans celles qui nous ſervent, & en vous abaiſſant vous croirez vous juſtifier: mais ſerez-vous moins coupable en effet, & la différence des rangs change-t-elle ainſi la nature des fautes? Au contraire, vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réuſſir ſeront moins honnêtes. Quels moyens! Quoi! vous?... Ah! périſſe l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire! C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la dé-

bauche y fait commettre. Comment ne feroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix ?

Oserai-je ajouter une considération qui vous touchera, si je ne me trompe ? Vous avez vu quels soins j'ai pris pour établir ici la regle & les bonnes mœurs ; la modestie & la paix y regnent, tout y respire le bonheur & l'innocence. Mon ami, songez à vous, à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous sommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je dise un jour en regrettant mes peines perdues : c'est de lui que vient le désordre de ma maison ?

Disons tout, s'il est nécessaire & sacrifions la modestie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat, & il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amene pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi ! Voyons en d'autres

pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne; ils se disent saints & sont déshonnêtes; leur feinte continence n'est que souillure, & pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaissent au-dessous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de se rendre difficile sur des loix qu'on n'observe qu'en apparence (1); mais celui qui veut être sincerement vertueux, se sent assez chargé des devoirs de l'homme, sans s'en imposer de nouveaux. Voilà, cher St. Preux, la véritable humilité du chrétien; c'est de trouver toujours sa tâche au-dessus de ses forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette regle, & vous sentirez qu'un état qui devroit seulement alarmer un autre

(1) Quelques hommes sont continens sans mérite, d'autres le sont par vertu, & je ne doute point que plusieurs Prêtres catholiques ne soient dans ce dernier cas: mais imposer le célibat à un corps aussi nombreux que le Clergé de l'Eglise Romaine, ce n'est pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes, que de lui ordonner de se contenter de celles d'autrui. Je suis surpris que dans tout pays, où les bonnes mœurs sont encore en estime, les loix & les Magistrats tolerent un vœu si scandaleux.

homme, doit par mille raiſons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre, & ſi vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'eſpérez pas de les remplir.

Tels ſont les dangers qui vous attendent ici. Penſez-y tandis qu'il en eſt tems. Je ſais que jamais, de propos délibéré, vous ne vous expoſerez à mal faire, & le ſeul mal que je crains de vous, eſt celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer ſur mes raiſons, mais de les peſer. Trouvez-y quelque réponſe dont vous ſoyez content, & je m'en contente; oſez compter ſur vous, & j'y compte. Dites-moi, je ſuis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi! toujours des privations & des peines! toujours des devoirs cruels à remplir! toujours fuir les gens qui nous ſont chers! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu! J'en vois un digne d'un homme qui ſçut combattre & ſouffrir pour elle. Si je ne préſume pas trop de moi, ce prix que j'oſe vous deſtiner acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, & vous aurez plus que vous n'euſſiez obtenu,

si le Ciel eût béni nos premieres inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & sous les auspices duquel vous puissiez vivre avec nous dans la paix du séjour céleste. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire; c'est l'objet qui se trouve à-peu-près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, si mon projet réussit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet sans en être rebutée; car il est honnête. Je connois tout l'empire que j'ai sur mon amie, & ne crains point d'en abuser en l'exerçant en votre faveur. Mais ses résolutions vous sont connues, & avant de les ébranler, je dois m'assurer de vos dispositions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aspirer à elle, je puisse répondre de vous & de vos sentimens; car si l'inégalité que le sort a mise entre l'un & l'autre, vous ôte le droit de vous proposer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous soit accordé, sans savoir quel usage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicatesse,

& si vous avez des objections à m'opposer, je sais qu'elles seront pour elle bien plus que pour vous. Laissez ces vains scrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie ? Non, quelque cher que vous me puissiez être, ne craignez point que je préfere votre intérêt à sa gloire. Mais autant je mets de prix à l'estime des gens sensés, autant je méprise les jugemens téméraires de la multitude qui se laisse éblouir par un faux éclat, & ne voit rien de ce qui est honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande, il n'est point de rang auquel les talens & les mœurs n'aient droit d'atteindre, & à quel titre une femme oseroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami? Vous savez quels sont là-dessus nos principes à toutes deux. La fausse honte & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, & la vertu ne sait rougir que de ce qui est mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue, ne sauroit être plus déplacée que dans cette occasion, & ce seroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et

puis, quelque difficile que vous puissiez être, convenez qu'il est plus doux & mieux séant de devoir sa fortune à son épouse qu'à son ami; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre, & quoique l'on puisse dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Que s'il reste au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos; car je ne serai jamais contente de vous & de moi, que quand vous serez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh! mon ami, je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empressement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous? Je tiens plus que je n'avois promis. N'est-ce pas aussi Julie que je vous donne? N'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en serez-vous pas plus cher à l'autre? Avec quel charme alors je me livrerai sans contrainte à tout mon attachement pour vous! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez

jurée ; que votre cœur remplisse avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi ; qu'il lui rende, s'il est possible, tout ce que vous redevez au mien. O St. Preux ! je lui transmets cette ancienne dette. Souvenez - vous qu'elle n'est pas facile à payer.

Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir sans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & sacré qui nous unira tous, nous ne ferons plus entre nous que des sœurs & des freres ; vous ne serez plus votre propre ennemi ni le nôtre ; les plus doux sentimens devenus légitimes ne seront plus dangereux ; quand il ne faudra plus les étouffer, on n'aura plus à les craindre. Loin de résister à des sentimens si charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaisirs ; c'est alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement, & que nous goûterons véritablement réunis les charmes de l'amitié, de l'amour & de l'innocence. Que si dans l'emploi dont vous vous chargez, le Ciel récompense du bonheur d'être pere le soin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoîtrez par vous-

même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches ; vous sentirez, enfin, ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire, qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Réfléchissez à loisir sur le parti que je vous propose, non pour savoir s'il vous convient, je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse, mais s'il convient à Madame d'Orbe, & si vous pouvez faire son bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous savez comment elle a rempli ses devoirs dans tous les états de son sexe ; sur ce qu'elle est, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous sentez pouvoir la mériter, parlez, mon amitié tentera le reste, & se promet tout de la sienne ; mais si j'ai trop espéré de vous, au moins vous êtes honnête homme, & vous connoissez sa délicatesse ; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le sien : que votre cœur soit digne d'elle, ou qu'il ne lui soit jamais offert.

Encore une fois, consultez-vous bien. Pesez votre réponse avant de la faire. Quand il s'agit du sort de la vie, la prudence ne permet pas de se déterminer légérement ; mais toute délibération légere est un crime quand il s'agit du destin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami, de tous les secours de la sagesse. La mauvaise honte m'empécheroit-elle de vous rappeller le plus nécessaire ? Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philosophique ne dédaigne la simplicité du Chrétien. Je vous ai vu sur la priere des maximes que je ne saurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes & laisse agir notre liberté. Ce n'est pas là, vous le savez, la doctrine de St. Paul, ni celle qu'on professe dans notre Eglise. Nous sommes libres, il est vrai, mais nous sommes ignorans, foibles, portés au mal, & d'où nous viendroient la lumiere & la force, si ce n'est de celui qui en est la

fource, & pourquoi les obtiendrions-nous si nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine, & qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands Philosophes ! que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail.

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connoît il pas tous nos besoins ? N'est-il pas notre pere pour y pourvoir ? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? Cher St. Preux, que de vains sophismes ! Le plus grand

de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins, & le premier pas pour sortir de notre misere est de la connoître. Soyons humbles pour être sages; voyons notre foiblesse, & nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence; ainsi regnent à la fois la grace & la liberté. Esclaves par notre foiblesse, nous sommes libres par la priere; car il dépend de nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & fait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, & par un moment de la vie entiere. On se sent ferme un instant, & l'on compte n être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeste langage de la

vaillance est, je fus brave un tel jour; mais celui qui dit, je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain, & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'Etre pour qui les tems n'ont point de succession, ni les lieux de distance! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu nos jugemens seront tout contraires, & ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir s'il nous conviendra demain; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons, si nous voudrons ce que nous voulons, si nous serons ce que nous sommes, si les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & si nous ne trouverons pas notre misere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur? Montrez-moi la regle de la

ſageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi ſa meilleure leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point & faiſons ce qu'elle nous inſpire. Je lui demande d'éclairer vos réſolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui eſt bon & honnête, je le ſais bien; mais ce n'eſt pas aſſez encore; il faut vouloir ce qui le ſera toujours; & ni vous ni moi n'en ſommes les juges.

LETTRE VII.

DE SAINT PREUX

A MDE. DE WOLMAR.

JULIE! une lettre de vous!.... après ſept ans de ſilence..... oui, c'eſt elle; je le vois, je le ſens: mes yeux méconnoîtroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier? Quoi! vous ſouvenez vous de mon nom! vous le ſavez encore écrire!......

En formant ce nom (1) votre main n'a-t-elle point tremblé?......Je m'égare, & c'eſt votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adreſſe, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main ſemblent ſe contredire. Ah! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres ſentimens ?

Vous trouverez, peut-être, que ſonger ſi fort à vos anciennes lettres, c'eſt trop juſtifier la derniere. Vous vous trompez. Je me ſens bien ; je ne ſuis plus le même, ou vous n'êtes plus la même ; & ce qui me le prouve eſt qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois m'eſt un nouveau ſujet de ſurpriſe. Cette obſervation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au ſentiment qui me diſpenſe d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai ceſſé d'adorer, je ſais à quels reſpects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus

(1) On a dit que *St. Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il ſur l'adreſſe.

tendre reconnoiſſance, je vous aime autant que jamais, il eſt vrai; mais ce qui m'attache le plus à vous eſt le retour de ma raiſon. Elle vous montre à moi telle que vous êtes; elle vous ſert mieux que l'amour même. Non, ſi j'étois reſté coupable vous ne me ſeriez pas auſſi chére.

Depuis que j'ai ceſſé de prendre le change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé ſur mes vrais ſentimens, j'ai mieux appris à me connoître, & je m'alarme moins de ma foibleſſe. Qu'elle abuſe mon imagination, que cette erreur me ſoit douce encore, il ſuffit pour mon repos qu'elle ne puiſſe plus vous offenſer, & la chimere qui m'égare à ſa pourſuite me ſauve d'un danger réel.

O Julie! il eſt des impreſſions éternelles que le tems ni les ſoins n'effacent point. La bleſſure guérit, mais la marque reſte, & cette marque eſt un ſceau reſpecté qui préſerve le cœur d'une autre atteinte. L'inconſtance & l'amour ſont incompatibles: l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini; mais en ceſſant d'être à vous, je ſuis reſté ſous votre garde. Je ne vous crains plus;

mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non, femme respectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne & l'amant de vos vertus : mais nos amours nos premieres & uniques amours ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussé-je vivre des siecles entiers, le doux tems de ma jeunesse ne peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre cousine.

Chére amie, il faut l'avouer; depuis que je n'ose plus contempler vos charmes, je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés sans jamais se fixer sur aucune ? Les miens l'ont revue avec trop de plaisir peut-être, & depuis mon éloignement ses traits déjà gravés dans mon cœur y font une impression plus profonde. Le sanctuaire est fermé, mais son image est dans le temple. Insensiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été si je ne vous avois jamais vue, & il n'appartenoit qu'à vous seule de me faire sentir la diffé-

rence de ce qu'elle m'inſpire à l'amour. Les ſens, libres de cette paſſion terrible, ſe joignent au doux ſentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela? Julie, ah! quelle différence! Où eſt l'enthouſiaſme? Où eſt l'idolâtrie? Où ſont ces divins égaremens de la raiſon, plus brillans, plus ſublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raiſon même? Un feu paſſager m'embraſe, un délire d'un moment me ſaiſit, me trouble & me quitte. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui ſe le diſent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non; *vous & moi* ſont des mots proſcrits de leur langue: ils ne ſont plus deux, ils ſont un.

Suis-je donc tranquille en effet? Comment puis-je l'être? Elle eſt charmante, elle eſt votre amie & la mienne: la reconnoiſſance m'attache à elle; elle entre dans mes ſouvenirs les plus doux; que de droits ſur une ame ſenſible, & comment écarter un ſentiment plus tendre de tant de ſentimens ſi bien dûs! Hélas! il eſt dit qu'entre elle & vous, je ne ferai jamais un moment paiſible!

Femmes! femmes! objets chers &

funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour sont également nuisibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, sympathie! être ou chimere inconcevable, abyme de douleurs & de voluptés! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur! C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie! ô Claire! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi!... J'ai vécu dans l'orage, & c'est toujours vous qui l'avez excité; mais quelles agitations diverses vous avez fait éprouver à mon cœur! Celles du lac de Geneve ne ressemblent pas plus aux flots du vaste Océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes dont le perpétuel tranchant agite, émeut, submerge quelquefois, sans jamais former de long cours. Mais sur la mer tranquille en apparence, on se sent élevé, porté doucement & loin par un flot lent & presque insensible; on croit ne pas

fortir de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle eft la différence de l'effet qu'ont produit fur moi vos attraits & les fiens. Ce premier, cet unique amour qui fit le deftin de ma vie, & que rien n'a pu vaincre que lui-même, étoit né fans que je m'en fuffe apperçu; il m'entraînoit que je l'ignorois encore: je me perdis fans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au Ciel ou dans les abymes; le calme vient, je ne fais plus où je fuis. Au contraire, je vois, je fens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'eft, j'éprouve des tranfports paffagers & fans fuite, je m'emporte un moment, & fuis paifible un moment après: l'onde tourmente en vain le vaiffeau, le vent n'enfle point les voiles; mon cœur content de fes charmes ne leur prête point fon illufion; je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin; c'eft prefque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois conftamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il eft vrai qu'elle fe préfente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureufement, il m'eft

difficile de la voir feule. Enfin je la vois, & c'eft bien affez; elle ne m'a pas laiffé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voilà fidellement ce que je fuis pour l'une & pour l'autre. Tout le refte de votre fexe ne m'eft plus rien; mes longues peines me l'ont fait oublier,

E fornito'l mio tempo a mezzo gli anni (*a*).

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de defirs quand on fouffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur réfiftant. Une grande paffion malheureufe eft un grand moyen de fageffe. Mon cœur eft devenu, pour ainfi dire, l'organe de tous mes befoins; je n'en ai point quand il eft tranquille. Laiffez-le en paix l'une & l'autre, & déformais il l'eft pour toujours.

Dans cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bon-

(*a*) Ma carriere eft finie au milieu de mes ans.

heur pour ne pas m'expoſer à le perdre ? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire ! N'eſt-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé ſans raiſon ? Pourquoi m'avoir appellé près de vous avec tant de riſques, ou pourquoi m'en bannir quand je ſuis digne d'y reſter ? Deviez-vous laiſſer prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faiſiez-vous renoncer à des ſoins que vous aviez réſolu de rendre inutiles ? Que ne lui diſiez-vous, laiſſez-le au bout du monde, puiſqu'auſſi bien je l'y veux renvoyer ? Hélas ! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeller. Non, ce n'eſt pas près de vous qu'eſt le danger, c'eſt en votre abſence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me pourſuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar & je ſuis tranquille ; où fuirai-je ſi cet aſyle m'eſt ôté ? Tous les tems, tous les lieux me ſont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le paſſé, dans le préſent l'une & l'autre m'agite à ſon tour ; ainſi mon imagination toujours troublée ne ſe calme qu'à votre

votre vue, & ce n'eſt qu'auprès de vous que je ſuis en ſureté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire, mais ſon effet eſt tout oppoſé, en réprimant les tranſports que vous cauſiez autrefois, cet empire eſt plus grand, plus ſublime encore, la paix, la ſérénité ſuccedent au trouble des paſſions; mon cœur toujours formé ſur le vôtre aima comme lui, & devient paiſible à ſon exemple. Mais ce repos paſſager n'eſt qu'une trêve, & j'ai beau m'élever juſqu'à vous en votre préſence, je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité je crois avoir deux ames, dont la bonne eſt en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me ſéparer d'elle ?

Mais les erreurs des ſens vous alarment ; vous craignez les reſtes d'une jeuneſſe éteinte par les ennuis ; vous craignez pour les jeunes perſonnes qui ſont ſous votre garde ; vous craignez de moi ce que le ſage Wolmar n'a pas craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humilient ! Eſtimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penſer

de moi, jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, si je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais assez loin de vous.

Quoi! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaisir? Je souillerois ce séjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de respect? Je pourrois être assez lâche.... eh! comment le plus corrompu des hommes ne seroit-il pas touché d'un si charmant tableau? Comment ne reprendroit-il pas dans cet asyle l'amour de l'honnêteté? Loin d'y porter ses mauvaises mœurs, c'est-là qu'il iroit s'en défaire.... Qui? moi, Julie, moi?... si tard?... sous vos yeux?.... Chére amie, ouvrez-moi votre maison sans crainte; elle est pour moi le temple de la vertu; par-tout j'y vois son simulacre auguste, & ne puis servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas un ange, il est vrai; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples: on les fuit quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il faloit songer, le seul dont je m'occuperois si j'osois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie! ame bienfaisante, amie incomparable! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux trésor qui soit au monde après vous, vous faites plus, s'il est possible, que vous ne fites jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie est une preuve d'estime non suspecte. Dès cet instant je crois vraiment être homme de mérite; car je suis honoré de vous; mais que le témoignage de cet honneur m'est cruel! En l'acceptant, je le démentirois, & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoissez; jugez-moi. Ce n'est pas assez que votre adorable cousine soit aimée; elle doit l'être comme vous, je le sais; le sera-t-elle? Le peut-elle être? Et dépend-il de moi de lui rendre sur ce point ce qui lui est dû? Ah! si vous vouliez m'unir avec elle que ne me laissiez-vous un cœur à lui donner, un cœur auquel elle inspirât des sentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices? En est-il

un moins digne d'elle que celui qui ſçut vous aimer? Il faudroit avoir l'ame libre & paiſible du bon & ſage d'Orbe pour s'occuper d'elle ſeule à ſon exemple. Il faudroit le valoir pour lui ſuccéder; autrement la comparaiſon de ſon ancien état lui rendroit le dernier plus inſupportable, & l'amour foible & diſtrait d'un ſecond époux, loin de la conſoler du premier, le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoiſſant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange? Elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & ſenſible ſentiroit trop cette perte, & moi comment ſupporterois-je le ſpectacle continuel d'une triſteſſe dont je ferois cauſe, & dont je ne pourrois la guérir? Hélas! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ferai point mon bonheur aux dépens du ſien. Je l'aime trop pour l'épouſer.

Mon bonheur? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuſe? L'un des deux peut-il ſe faire un ſort excluſif dans le mariage? Les biens, les maux n'y ſont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on ſe donne l'un à l'autre, ne retombent-ils pas toujours ſur celui

qui les cause? Je ferois malheureux par ses peines sans être heureux par ses bienfaits. Graces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité; mon cœur, mon cœur seul empoisonneroit tout cela, & me rendroit misérable au sein du bonheur.

Si mon état présent est plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaisirs que j'y goûte me seroient ôtés. Son humeur badine peut laisser un aimable essor à son amitié, mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'est quand votre présence me distrait de vous. Toujours entre elle & moi, dans nos tête-à-tête, c'est vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous songeons aux chaînes qui l'ont formé; le doux lien de notre amitié se resserre, & nous nous aimons pour parler de vous. Ainsi mille souvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réunissent; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces souvenirs trop charmans ne seroient-ils pas autant

d'infidélités envers elle ? Et de quel front prendrois-je une épouse respectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui ? Ce cœur n'oseroit donc plus s'épancher dans le sien, il se fermeroit à son abord. N'osant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'imposant pour elle une réserve nouvelle, me rendroient ma femme étrangere, & je n'aurois plus ni guide ni conseil pour éclairer mon ame & corriger mes erreurs. Est-ce là l'hommage qu'elle doit attendre ? Est-ce là le tribut de tendresse & de reconnoissance que j'irois lui porter ? Est-ce ainsi que je ferois son bonheur & le mien ?

Julie, oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres ? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu ; ma foi seule m'est restée ; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui : car si c'est un devoir de se marier, un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne, & tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds, c'est l'éter-

nel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lien sacré l'idée de ce que j'espérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon supplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaisons j'aurois à faire ! quelle femme au monde les pourroit soutenir ! Ah ! comment me consolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre ?

Chére amie, n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours; ne cherchez point à me tirer de l'anéantissement où je suis tombé; de peur qu'avec le sentiment de mon existence, je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes blessures. Depuis mon retour, j'ai senti, sans m'en alarmer, l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie; car je savois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà si tendre que j'eus pour elle dans tous les tems, je me suis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faisoit supporter votre

image avec moins de peine. Cette émotion a quelque chose des douceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaisir de la voir n'est point troublé par le desir de la posséder; content de passer ma vie entiere, comme j'ai passé cet hiver, je trouve entre vous deux cette situation paisible (2) & douce qui tempere l'austérité de la vertu & rend ses leçons aimables. Si quelque vain transport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire : j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reste aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'est tout dire. Quand je ne songerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me sont trop chers auprès d'elle pour que je m'expose à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu besoin de songer au respect que je lui dois, pour ne jamais lui dire un seul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût besoin d'interpréter ou de

---

(2) Il a dit précisément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre Philosophe, entre deux jolies femmes, me paroît dans un plaisant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

ne pas entendre. Que ſi peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empreſſement dans mes manieres, ſurement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus ſix mois auprès d'elle, tel je ſerai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de ſi parfait qu'elle, mais, fût-elle plus parfaite que vous encore, je ſens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le ſien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je penſe de la vôtre. J'y trouve avec toute la prudence de la vertu, les ſcrupules d'une ame craintive qui ſe fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour ſe garantir de tout. Cette extrême timidité a ſon danger ainſi qu'une confiance exceſſive. En nous montrant ſans ceſſe des monſtres où il n'y en a point, elle nous épuiſe à combattre des chimeres, & à force de nous effaroucher ſans ſujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables & nous les laiſſe moins diſcerner. Reliſez quelquefois la lettre que Milord Edouard vous écrivit l'année derniere au ſujet de votre mari; vous y trouverez

de bons avis à votre usage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle est touchante, aimable & douce comme vous, elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante, elle ne vous mene au quiétisme par une route opposée, & que vous montrant par-tout du risque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquiescer à rien. Chére amie, ne savez-vous pas que la vertu est un état de guerre, & que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre soi ? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occasions, c'est mériter d'y succomber ; les fuir avec trop de soin, c'est souvent nous refuser à de grands devoirs, & il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des tête-à-tête avec des femmes ; mais dans quelque situation que me place désormais la Providence, j'ai pour sûreté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens, & ne crains plus que personne m'ôte le prix que vous m'avez

fait mériter. Je ne ferai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre ; j'ai senti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaisons, on n'hésite plus sur le choix ; tout jusqu'à mes fautes passées m'est garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'univers & sur la direction des êtres qui le composent, je me contenterai de vous dire que sur des questions si fort au-dessus de l'homme, il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par induction sur celles qu'il voit, & que toutes les analogies sont pour ces loix générales que vous semblez rejetter. La raison même & les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'Etre suprême, sont très-favorables à cette opinion ; car bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abréger le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voies les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme, il l'a doué de toutes les facultés nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de

lui, & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raiſon pour connoitre ce qui eſt bien, la conſcience pour l'aimer (3), & la liberté pour le choiſir. C'eſt dans ces dons ſublimes que conſiſte la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en ſommes tous comptables.

J'entends beaucoup raiſonner contre la liberté de l'homme, & je mépriſe tous ces ſophiſmes; parce qu'un raiſonneur a beau me prouver que je ne ſuis pas libre, le ſentiment intérieur, plus fort que tous ſes argumens, les dément ſans ceſſe, & quelque parti que je prenne, dans quelque délibération que ce ſoit, je ſens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces ſubtilités de l'école ſont vaines préciſément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout auſſi bien la vérité que le menſonge, & que ſoit que la liberté

(3) St. Preux fait de la conſcience morale un ſentiment & non pas un jugement, ce qui eſt contre les définitions des Philoſophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrere a raiſon.

existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne seroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimere. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif, & puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée là! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs & libres; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (4). L'Evêque de Cloyne a démontré que sans rien changer aux apparences, la matiere & les corps pourroient ne pas exister; est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas? En tout ceci, la seule apparence coûte

---

(4) Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause, ou quelle est la cause qui détermine la volonté?

plus que la réalité; je m'en tiens à ce qui est plus simple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute maniere aux besoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des secours extraordinaires, dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne, & dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personnes est injurieuse à la Justice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine se déduiroit de l'Ecriture elle-même, mon premier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu? Quelque respect que je doive au texte sacré, j'en dois plus encore à son Auteur, & j'aimerois mieux croire la Bible falsifiée ou inintelligible que Dieu injuste ou malfaisant. St. Paul ne veut pas que le vase dise au potier, pourquoi m'as-tu fait ainsi? Cela est fort bien, si le potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre: mais s'il s'en prenoit au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vase auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainsi?

S'ensuit-il de-là que la priere soit inutile? A Dieu ne plaise que je m'ôte

cette ressource contre mes foiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élevent à Dieu nous portent au-dessus de nous-mêmes; en implorant son secours nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change, c'est nous qui nous changeons en nous élevant à lui (5). Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on se le donne, &, comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnoissant sa foiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever; en cherchant la grace, on renonce à la raison; pour obtenir un don du Ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a don-

---

(5) Notre galant Philosophe, après avoir imité la conduite d'Abélard, semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la priere ont beaucoup de rapport. Bien des gens relevant cette hérésie, trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement que de tomber dans l'erreur; je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper; c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au lecteur.

nées. Qui sommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle ?

Vous le savez ; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre est trop pure pour arriver jamais à ce point : mais l'excès qui produit l'égarement commence avant lui, & c'est de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai souvent entendu blâmer les extases des Ascétiques ; savez-vous comment elles viennent ? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere, plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume & donne des visions, on devient inspiré, prophete, & il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez, vous priez sans cesse : vous ne voyez pas encore les Piétistes (6), mais vous lisez

(6) Sorte de foux qui avoient la fantaisie d'être Chrétiens, & de suivre l'Evangile à la lettre : à peu près comme font aujourd'hui les Méthodistes en Angleterre, les Moraves en Allemagne, les Jansénistes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon : mais que faites-vous de ceux de sa disciple ? Vous lisez Muralt, je le lis aussi ; mais je choisis ses lettres, & vous choisissez son instinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet homme sage, & songez à vous. Femme pieuse & chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote?

Chére & respectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant & vous donne les miens avec le zele d'un pere. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendus indissolubles, ses devoirs se confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent, jamais nos yeux ne se rencontrent sans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous éleve conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes, la décision ne l'est pas, elle appartient à vous seule. O vous, qui fites toujours mon sort, ne cessez point d'en être l'arbitre, pesez mes réflexions, prononcez ; quoique vous

ordonniez de moi, je me soumets, je serai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussé-je ne vous plus revoir, vous me serez toujours présente, vous présiderez toujours à mes actions; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous; ce sont les enfans de votre ame, la mienne les adopte, & rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi sans détour, Julie. A présent que je vous ai bien expliqué ce que je sens & ce que je pense, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon sort est lié à celui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion; je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous désapprouviez son projet ou plutôt celui de votre époux, il le désapprouvera lui-même, & je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos scrupules; il convient seulement qu'il les ignore jusqu'à votre entiere décision. En attendant je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le surprendre, mais auxquels il acquiescera sûrement. Pour moi,

j'aime mieux ne vous plus voir que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, est une humiliation que je n'ai pas méritée.

LETTRE VIII.

DE MDE. DE WOLMAR

A ST. PREUX.

HÉ bien! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée? Et sur quoi, je vous prie? Sur les plus vrais témoignages d'estime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire; sur la proposition la plus obligeante, la plus avantageuse, la plus honorable qui vous ait jamais été faite; sur l'empressement indiscret, peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles; sur le desir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquié-

tude où vous paroiſſez être, il ne faloit que prendre ce que je vous écris dans ſon ſens le plus naturel. Mais il y a long-tems que vous aimez à vous tourmenter par vos injuſtices. Votre lettre eſt comme votre vie, ſublime & rampante, pleine de force & de puérilités. Mon cher Philoſophe, ne ceſſerez-vous jamais d'être enfant?

Où avez-vous donc pris que je ſongeaſſe à vous impoſer des loix, à rompre avec vous, & pour me ſervir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde? De bonne foi, trouvez-vous-là l'eſprit de ma lettre? Tout au contraire. En jouiſſant d'avance du plaiſir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler; je me ſuis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une maniere agréable & douce, en vous faiſant un ſort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime; il n'y avoit pas-là, ce me ſemble, de quoi vous alarmer ſi fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime gueres moins à le répéter, il vous eſt aiſé d'obtenir

ce que vous voulez, ſans que la plainte & l'humeur s'en mêlent.

Soyez donc bien ſûr que ſi votre ſéjour ici vous eſt agréable, il me l'eſt tout autant qu'à vous, & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'eſt plus ſenſible que le ſoin qu'il a pris de vous appeller dans ſa maiſon, & de vous mettre en état d'y reſter. J'en conviens avec plaiſir, nous ſommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes, nous avons tous deux beſoin de guides, & qui ſaura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connoît ſi bien? Qui ſentira mieux le danger de s'égarer, par tout ce que coûte un retour pénible? Quel objet peut mieux nous rappeller ce danger? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un ſi grand ſacrifice? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre? Oui, c'eſt une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque ſentiment qui m'anime: voilà ce que je vous ai préféré. Ah mon ami! je ſais rendre honneur à ce que

mon cœur a si bien senti. Je puis être foible devant toute la terre ; mais je réponds de moi devant vous.

C'est dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour, plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'ame & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la sienne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui suffit pour la préférer. Ainsi croyez que loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire. Que s'il faloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous desirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particuliere, souvenez-vous du moment de votre arrivée : marquai-je moins de joie à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant ? Vous a-t-il

paru que votre séjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible? Avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir? Faut-il aller jusqu'au bout, & vous parler avec ma franchise ordinaire? Je vous avouerai sans détour que les six derniers mois que nous avons passés ensemble ont été le tems le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d'Apollon, & où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi, mon pere, mon mari, mes enfans, ma cousine, Milord Edouard, vous, sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau; & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois: cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre; je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de ce-

lui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre; leur bienveillance mutuelle ou vient de moi ou s'y rapporte; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le divise; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à desirer; sentir & jouir sont pour moi la même chose; je vis à la fois dans tout ce que j'aime, je me rassasie de bonheur & de vie. O mort! viens quand tu voudras! Je ne te crains plus, j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoître, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive, & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez du moins, que tout le charme de la société qui régnoit entre nous est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être, se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque

quelque intrigue secrete, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve & de mystere ; à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit, on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober, quand on se rassemble on voudroit se fuir : la circonspection, la bienséance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-tems ceux qu'on craint ? On se devient importun l'un à l'autre.... Julie importune !.... importune à son ami !.... non, non, cela ne sauroit être ; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules, je n'ai point prétendu changer vos résolutions, mais les éclairer ; de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites, vous n'eussiez peut-être à vous en repentir quand vous n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de Wolmar n'a pas eues, ce n'est pas à lui de les avoir, c'est à vous : nul n'est juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchissez-y bien, puis dites-moi qu'il n'existe pas, & je n'y pense plus : car je connois votre droiture, & ce n'est pas de vos

intentions que je me défie. Si votre cœur est capable d'une faute imprévue, très-sûrement le mal prémédité n'en approcha jamais. C'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de solidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la chose au pis comme vous faites ? Je n'envisage point les précautions à prendre aussi sévérement que vous. S'agit-il pour cela de rompre aussi-tôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours ? Non, mon aimable ami, de si tristes ressources ne sont point nécessaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déjà vieux par le cœur. Les grandes passions usées dégoûtent des autres : la paix de l'ame qui leur succede est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance. Un cœur sensible craint le repos qu'il ne connoit pas ; qu'il le sente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états si contraires, on apprend à préférer le meilleur ; mais pour les comparer, il les faut connoître. Pour moi, je vois le moment de votre sureté plus près, peut-être, que vous ne le voyez vous-même. Vous avez trop senti pour sen-

sur long-tems ; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent : on ne rallume plus la cendre qui sort de la fournaise, mais il faut attendre que tout soit consumé. Encore quelques années d'attention sur vous-même, & vous n'avez plus de risque à courir.

Le sort que je voulois vous faire eût anéanti ce risque ; mais indépendamment de cette considération, ce sort étoit assez doux pour devoir être envié pour lui-même, & si votre délicatesse vous empêche d'oser y prétendre, je n'ai pas besoin que vous me disiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne se mêle à vos raisons des prétextes plus spécieux que solides ; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagemens dont tout vous dispense & qui n'intéressent plus personne, vous ne vous fassiez une fausse vertu de je ne sais quelle vaine constance plus à blâmer qu'à louer, & désormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois, c'est un second crime de tenir un serment criminel ; si le vôtre ne l'étoit pas, il l'est devenu ; c'en est assez pour l'annuller. La promesse qu'il faut tenir sans cesse est celle d'être honnête homme & toujours ferme

dans ſon devoir ; changer quand il change, ce n'eſt pas légéreté, c'eſt conſtance. Vous fîtes bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les tems ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos ſcrupules quelque objection ſolide, c'eſt ce que nous pourrons examiner à loiſir. En attendant, je ne ſuis pas trop fâchée que vous n'ayez pas ſaiſi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie ſoit moins cruelle, ſi j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'abſence de ma couſine. Depuis ſon retour & le départ de ma lettre, ayant eu avec elle quelques converſations générales ſur un ſecond mariage, elle m'en a paru ſi éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne falût uſer de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre ſa répugnance, même en votre faveur ; car il eſt un point où l'empire de l'amitié doit reſpecter celui des inclinations & les principes que chacun ſe fait ſur les devoirs, arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui ſe les impoſe.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet ; il nous convient si bien à tous, il vous tireroit si honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près ; ce n'est pas même assez que vous soyez mon cousin. Ah ! je voudrois que vous fussiez mon frere !

Quoi qu'il en soit de toutes ces idées, rendez plus de justice à mes sentimens pour vous. Jouissez sans réserve de mon amitié, de ma confiance, de mon estime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous prescrire, & que je ne crois point en avoir besoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conseils, mais n'imaginez jamais que j'en fasse des ordres. Si vous sentez pouvoir habiter Clarens sans danger, venez-y, demeurez-y, j'en serai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'absence aux restes toujours suspects d'une jeunesse impétueuse, écrivez-moi souvent, venez nous voir quand vous voudrez,

entretenons la correſpondance la plus intime. Quelle peine n'eſt pas adoucie par cette conſolation ? Quel éloignement ne ſupporte-t-on pas par l'eſpoir de finir ſes jours enſemble ? Je ferai plus ; je ſuis prête à vous confier un de mes enfans ; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes : quand vous me le ramenerez, je ne ſais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raiſonnable vous banniſſez enfin vos chimeres, & voulez mériter ma couſine : venez, aimez-la, ſervez-la, achevez de lui plaire ; en vérité, je crois que vous avez déjà commencé ; triomphez de ſon cœur & des obſtacles qu'il vous oppoſe, je vous aiderai de tout mon pouvoir : faites enfin le bonheur l'un de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais, quelque parti que vous puiſſiez prendre, après y avoir ſérieuſement penſé, prenez-le en toute aſſurance, & n'outragez plus votre amie en l'accuſant de ſe défier de vous.

A force de ſonger à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la diſpute comme avec votre adverſaire aux échecs, vous attaquez en

vous défendant. Vous vous excusez d'être Philosophe en m'accusant d'être dévote ; c'est comme si j'avois renoncé au vin lorsqu'il vous eut enivré. Je suis donc dévote, à votre compte ou prête à le devenir ? Soit ; les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne, où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous. La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement : elle porte jusqu'au Ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres Philosophes !... Revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raison dans tous les tems. Avec du sentiment & des lumieres j'ai voulu me gouverner, & je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami ! toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse ; c'est lui qui vous éleve, & c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que je n'avois pas. Pourquoi me sentant bien

née ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssois-je le mal que j'ai fait malgré moi ? Je ne connoissois que ma force ; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai succombé ; comment font celles qui résistent ? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas pensé. Dans le regne des passions, elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir ; si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, & le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité, qui vaut mieux, peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à desirer ! il perd, pour ainsi dire, tout ce qu'il possede. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espere, & l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour

tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il desire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possede; l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité, & tel est le néant des choses humaines, qu'hors (1) l'Etre existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions,

(1) Il faloit, *que hors*, & surement Mde. de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertance, il paroît qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'asservir toujours aux regles mêmes qu'elle savoit. On peut employer un style plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien.

il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme ; vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourroit tout sans être Dieu, seroit une misérable créature ; il seroit privé du plaisir de desirer ; toute autre privation seroit plus supportable (2).

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois par-tout que sujets de contentement, & je ne suis pas contente. Une langueur secrete s'insinue au fond de mon cœur. Je le sens vuide & gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre ; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher, ne suffit pas pour l'occuper ; il lui reste une force inutile, dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens ; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop

(2) D'où il suit que tout Prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au Souverain, sur-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais ?

heureuſe; le bonheur m'ennuye (3).

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un ſentiment ſi peu raiſonnable & ſi peu volontaire, a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'imagine pas quelle ſorte de charme on y peut trouver qui me manque, ou qui me ſuffiſe. Une autre ſera-t-elle plus ſenſible que moi? Aimera-t-elle mieux ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſes amis, ſes proches? En ſera-t-elle mieux aimée? Menera-t-elle une vie plus de ſon goût? Sera-t-elle plus libre d'en choiſir une autre? Jouira-t-elle d'une meilleure ſanté? Aura-t-elle plus de reſſources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiete; mon cœur ignore ce qui lui manque; il deſire ſans ſavoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui ſuffiſe, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la ſource du ſentiment & de

(3) Quoi Julie! auſſi des contradictions! Ah! je crains bien, charmante dévote, que vous ne ſoyez pas, non plus, trop d'accord avec vous-même! Au reſte, j'avoue que cette lettre me paroît le chant du cygne.

l'être, elle y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie ; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en moi-même ; elle est toute dans l'Etre immense qu'elle contemple, & dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espere être un jour le sien.

Vous souriez ; je vous entends, mon bon ami ; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraison que je confesse aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le justifier de toutes manieres. Je ne dis pas que ce goût soit sage, je dis seulement qu'il est doux, qu'il supplée au sentiment du bonheur qui s'épuise, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette un nouvel intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejetter sans doute ; s'il abuse le cœur par une fausse jouissance, il faut encore le rejetter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du Philosophe avec

ſes grands principes, ou du Chrétien dans ſa ſimplicité ? Lequel eſt le plus heureux dès ce monde, du ſage avec ſa raiſon, ou du dévot dans ſon délire ? Qu'ai-je beſoin de penſer, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés ſont aliénées ? L'ivreſſe a ſes plaiſirs, diſiez-vous. Eh bien, ce délire en eſt une. Ou laiſſez-moi dans un état qui m'eſt agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extaſes des myſtiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous menent à ce quiétiſme dont vous me croyez ſi proche, & dont je crois être auſſi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'eſt point paſſer ſa vie à genoux dans un oratoire, je le fais bien ; c'eſt remplir ſur la terre les devoirs qu'il nous impoſe ; c'eſt faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis :

il cor gradiſce ;
E ſerve à lui chi 'l ſuo dover compiſce (a).

(a) Le cœur lui ſuffit, & qui fait ſon devoir le prie. *Metaſt.*

Il faut premiérement faire ce qu'on doit, & puis prier quand on le peut. Voilà la regle que je tâche de suivre ; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation, & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaisirs qui sont à ma portée, je m'interdirois le plus sensible & le plus innocent de tous.

Je me suis examinée avec plus de soin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit mon ame, ce penchant qui semble si fort vous déplaire, & je n'y fais rien voir jusqu'ici qui me fasse craindre, au moins sitôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premiérement, je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif qui me fasse souffrir quand j'en suis privée, ni qui me donne de l'humeur quand on m'en distrait. Il ne me donne point, non plus, de distractions dans la journée, & ne jette ni dégoût ni impatience sur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire, c'est quand quelque émotion m'agite, & que je serois moins bien par-tout ailleurs. C'est-là que rentrant en moi-même, j'y retrouve le calme de la raison. Si quel-

que souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est-là que je les vais déposer. Toutes ces miseres s'évanouissent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être sensible à de si foibles chagrins, & d'oublier de si grandes graces. Il ne me faut des séances ni fréquentes ni longues. Quand la tristesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs versés devant celui qui console, soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais ameres ni douloureuses, mon repentir même est exempt d'alarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un pere; ce qui me touche est sa bonté; elle efface à mes yeux tous ses autres attributs; elle est le seul que je conçois. Sa puissance m'étonne, son immensité me confond, sa justice.... il a fait l'homme foible; puisqu'il est juste, il est clément. Le Dieu vengeur est le Dieu des méchans; je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix! Dieu de bonté, c'est toi que j'adore! c'est de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage, &

j'eſpere te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne ſaurois vous dire combien ces idées jettent de douceur ſur mes jours & de joie au fond de mon cœur. En ſortant de mon cabinet ainſi diſpoſée, je me ſens plus légere & plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras diſparoiſſent; rien de rude, rien d'anguleux; tout devient facile & coulant; tout prend à mes yeux une face plus riante; la complaiſance ne me coûte plus rien; j'en aime encore mieux ceux que j'aime & leur en ſuis plus agréable. Mon mari même en eſt plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, eſt un opium pour l'ame. Elle égaye, anime & ſoutient quand on en prend peu: une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue; j'eſpere ne pas aller juſques-là.

Vous voyez que je ne m'offenſe pas de ce titre de dévote autant peut-être que vous l'auriez voulu; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une eſpece d'emploi qui diſpenſe de tout au-

tre. Ainſi cette Madame Guyon dont vous me parlez eût mieux fait, ce me ſemble, de remplir avec ſoin ſes devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement ſes enfans, de gouverner ſagement ſa maiſon, que d'aller compoſer des livres de dévotion, diſputer avec des Evêques, & ſe faire mettre à la Baſtille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas non plus ce langage myſtique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & ſubſtitue au véritable amour de Dieu des ſentimens imités de l'amour terreſtre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin, comment voir les rapports de l'objet myſtique, ſi l'on ne voit auſſi l'objet ſenſuel, & comment une honnête femme oſe-t-elle imaginer avec aſſurance des objets qu'elle n'oſeroit regarder (4) ?

(4) Cette objection me paroît tellement ſolide & ſans replique, que ſi j'avois le moindre pouvoir dans l'Egliſe, je l'emploierois à faire retrancher de nos livres ſacrés le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu ſi tard.

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une maniere si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zele est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haîne, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots ? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

Je me sens pour tous ces abus une aversion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce sera surement sans le vouloir, & j'espere de l'amitié de tous ceux qui m'environnent que ce ne sera pas sans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-tems sur le

ſort de mon mari d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureuſement la ſage lettre de Milord Edouard à laquelle vous me renvoyez avec grande raiſon, ſes entretiens conſolans & ſenſés, les vôtres, ont tout-à-fait diſſipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il eſt impoſſible que l'intolérance n'endurciſſe l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve ? Quelle charité peut-on conſerver parmi des damnés ? Les aimer ce ſeroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains ? Jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point ſur l'horrible fonction des démons. N'ouvrons point ſi légérement l'enfer à nos freres. Eh ! s'il étoit deſtiné pour ceux qui ſe trompent, quel mortel pourroit l'éviter ?

O mes amis ! de quel poids vous avez ſoulagé mon cœur ! En m'apprenant que l'erreur n'eſt point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans ſcrupules. Je laiſſe la ſubtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuſes qui frappent mes yeux & convainquent ma raiſon, aux vérités de pratique qui m'inſtruiſent de mes devoirs. Sur tout

le reste, j'ai pris pour regle votre ancienne réponse à M. de Wolmar (5). Est-on maître de croire ou de ne pas croire? est-ce un crime de n'avoir pas sçu bien argumenter? Non, la conscience ne nous dit point la vérité des choses, mais la regle de nos devoirs; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penser, mais ce qu'il faut faire; elle ne nous apprend point à bien raisonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu? Détourne-t-il les yeux de lui? Dieu lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité, c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point; il ne veut égarer personne, il est bien aise qu'on ne pense pas comme lui. Il aime nos sentimens, il voudroit les avoir, il ne peut. Notre espoir, nos consolations, tout lui échappe. Il fait le bien sans attendre de récompense; il est plus vertueux, plus désintéressé que nous. Hélas! il est à plaindre! mais de quoi sera-t-il puni? Non, non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnêteté, la vertu; voilà ce que le Ciel exige &

(5) Voyez Tome III, Lett. III. de la Ve. Partie.

qu'il récompenſe ; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de ſa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'eſt croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai Chrétien c'eſt l'homme juſte ; les vrais incrédules ſont le méchans.

Ne ſoyez donc pas étonné, mon aimable ami, ſi je ne diſpute pas avec vous ſur pluſieurs points de votre lettre où nous ne ſommes pas de même avis. Je ſais trop bien ce que vous êtes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces queſtions oiſeuſes ſur la liberté ? Que je ſois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté, ſi je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même ? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma priere, s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande, ai-je beſoin d'autre éclairciſſement ? Trop heureux de convenir ſur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au-delà ? Voulons-nous pénétrer dans ces abymes de métaphyſique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à diſputer ſur l'eſſence divine

ce tems si court qui nous est donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est, que cela nous suffise; elle se fait voir dans ses œuvres, elle se fait sentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi. Elle nous a donné ce degré de sensibilité qui l'apperçoit & la touche: plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire? Respectons ses décrets en silence & faisons notre devoir; c'est le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoissez-vous quelqu'un plus plein de sens & de raison que M. de Wolmar? Quelqu'un plus sincere, plus droit, plus juste, plus vrai, moins livré à ses passions, qui ait plus à gagner à la Justice divine & à l'immortalité de l'ame? Connoissez-vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la dispute que Milord Edouard, plus digne par sa vertu de défendre la cause de Dieu, plus certain de son existence, plus pénétré de sa Majesté suprême, plus

zélé pour sa gloire & plus fait pour la soutenir? Vous avez vu ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens; vous avez vu deux hommes pleins d'estime & de respect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de college, passer un hiver entier à chercher dans des disputes sages & paisibles, mais vives & profondes à s'éclairer mutuellement, s'attaquer; se défendre, se saisir par toutes les prises que peut avoir l'entendement humain, & sur une matiere où tous deux n'ayant que le même intérêt, ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'est-il arrivé? Ils ont redoublé d'estime l'un pour l'autre, mais chacun est resté dans son sentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme sage de la dispute, l'amour de la vérité ne le touche gueres; il cherche à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette arme inutile, & j'ai résolu de ne plus dire à mon mari un seul mot de Religion, que quand il s'agira de rendre raison de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente sur le besoin qu'il en a. Je vous

avoue même que tranquillisée sur son sort à venir, je ne sens point pour cela diminuer mon zele pour sa conversion. Je voudrois au prix de mon sang le voir une fois convaincu, si ce n'est pour son bonheur dans l'autre monde, c'est pour son bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'est-il point privé? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret? Quelle voix peut parler au fond de son ame? Quel prix peut-il attendre de sa vertu? Comment doit-il envisager la mort? Non, je l'espere, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reste une ressource pour l'en tirer, & j'y consacre le reste de ma vie; ce n'est plus de le convaincre, mais de le toucher; c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion si aimable qu'il ne puisse lui résister. Ah! mon ami, quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien! croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là? Voilà désormais la tâche que je m'impose; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar est froid, mais il n'est pas insensible. Quel tableau

bleau nous pouvons offrir à son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme, concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! quand sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! quand il verra briller l'image du Ciel dans sa maison ! quand cent fois le jour il sera forcé de se dire : Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain regne ici !

Si cette entreprise est de votre goût, si vous vous sentez digne d'y concourir, venez, passons nos jours ensemble & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplait ou vous épouvante, écoutez votre conscience ; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Milord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement ; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoîtrez les soins & le cœur d'une bonne amie, qui s'est fait un plaisir de l'orner. Vous y trouverez

aussi un petit assortiment de livres qu'elle a choisis à Geneve, meilleurs & de meilleur goût que *l'Adone*, quoiqu'il y soit aussi par plaisanterie. Au reste, soyez discret, car comme elle ne veut pas que vous sachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu mon ami. Cette partie du Château de Chillon (6) que nous devions tous faire ensemble, se fera demain sans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la fasse avec plaisir. M. le Bailli nous a invités avec nos enfans, ce qui ne m'a point laissé d'excuse; mais je ne sais pourquoi je voudrois être déjà de retour.

---

(6) Le Château de Chillon, ancien séjour des Baillis de Vevai, est situé dans le lac sur un rocher qui forme une presqu'Isle, & autour duquel j'ai vu sonder à plus de cent cinquante brasses, qui font près de 800 pieds, sans trouver le fond. On a creusé dans ce rocher des caves & des cuisines au-dessous du niveau de l'eau, qu'on y introduit, quand on veut, par des robinets. C'est-là que fut détenu six ans prisonnier François Bonnivard, Prieur de St. Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté, quoique Savoyard, & tolérant quoique Prêtre. Au reste, l'année où ces dernieres lettres paroissent avoir

LETTRE IX.

DE FANCHON ANET A SAINT PREUX.

AH! Monsieur! ah! mon bienfaiteur! que me charge-t-on de vous apprendre?..... Madame!..... ma pauvre maîtresse.... O Dieu! je vois déjà votre frayeur.... mais vous ne voyez pas notre désolation.... je n'ai pas un moment à perdre; il faut vous dire.... il faut courir... je voudrois déjà vous avoir tout dit... Ah! que deviendrez-vous quand vous saurez notre malheur?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. Monsieur le Baron, qui alloit en Savoye passer quelques jours au château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas;

été écrites, il y avoit très-long-tems que les Baillis de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On supposera, si l'on veut, que celui de ce tems-là y étoit allé passer quelques jours.

puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monsieur. Madame suivoit, tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec l'aîné. Monseigneur le Bailli, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre, elle me renvoie Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait & s'élance après lui....

Ah! misérable! que n'en fis-je autant! que n'y suis-je restée!... Hélas! je retenois l'aîné qui vouloit sauter après sa mere.... elle se débattoit en serrant l'autre entre ses bras.... on n'avoit là ni gens ni bateau, il falut du tems pour les retirer..... l'enfant est remis, mais la mere.... le saisissement, la chûte, l'état où elle étoit.... qui sait mieux que moi combien cette chûte est dangereuse!... elle resta très-long-tems sans connoissance. A peine l'eût-elle reprise qu'elle demanda son fils..... avec quels transports de joie

elle l'embrassa ! je la crus sauvée ; mais sa vivacité ne dura qu'un moment ; elle voulut être ramenée ici ; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés, je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation..... Je suis la plus tranquille de toute la maison.... de quoi m'inquiéterois-je ?.... Ma bonne maîtresse ! Ah ! si je vous perds, je n'aurai plus besoin de personne.... Oh mon cher Monsieur ! que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve... Adieu... le Médecin sort de la chambre. Je cours au-devant de lui.... s'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien....



LETTRE X.

A SAINT PREUX.

Commencée par Madᵉ. d'Orbe & achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie.

C'EN est fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux visionnaire ! Jamais vous ne la reverrez.... le voile .... Julie n'est. ...

Elle vous a écrit. Attendez sa lettre : honorez ses dernieres volontés. Il vous reste de grands devoirs à remplir sur la terre.



LETTRE XI.

de M. de Wolmar

a Saint Preux.

J'ai laissé passer vos premieres douleurs en silence ; ma lettre n'eût fait que les aigrir ; vous n'étiez pas plus en état de supporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous seront-ils doux à tous deux. Il ne me reste d'elle que des souvenirs , mon cœur se plait à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner ; vous aurez la consolation d'en verser pour elle. Ce plaisir des infortunés m'est refusé dans ma misere ; je suis plus malheureux que vous.

Ce n'est point de sa maladie , c'est d'elle que je veux vous parler. D'autres meres peuvent se jetter après leur enfant : l'accident , la fievre , la mort sont de la nature : c'est le sort commun des mortels ; mais l'emploi de ses derniers momens , ses discours , ses sentimens , son ame , tout cela n'appartient

qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre : personne, que je sache, n'est mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu seul observer, & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous savez que l'effroi, l'émotion, la chûte, l'évacuation de l'eau lui laisserent une longue foiblesse dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda son fils, il vint; à peine le vit-elle marcher & répondre à ses caresses, qu'elle devint tout-à-fait tranquille, & consentit à prendre un peu de repos. Son sommeil fut court, & comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit asseoir autour de son lit, la Fanchon, sa cousine & moi. Elle nous parla de ses enfans, des soins assidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit prise, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à sa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque tems de remplir sa part des mêmes soins, & nous chargeoit tous de répartir cette part sur les nôtres.

Elle s'étendit sur tous ses projets, sur les vôtres, sur les moyens les plus propres à les faire réussir, sur les ob-

ſervations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriſer ou leur nuire, enfin ſur tout ce qui devoit nous mettre en état de ſuppléer à ſes fonctions de mere, auſſi long-tems qu'elle ſeroit forcée à les ſuſpendre. C'étoit, penſois-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne ſe croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation ſi chére; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la premiere enfance de ſes fils comme ſe déchargeant ſur un autre du ſoin de leur jeuneſſe; pour ſa fille, elle embraſſa tous les tems, & ſentant bien que perſonne ne ſuppléeroit ſur ce point aux réflexions que ſa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous expoſa en abrégé, mais avec force & clarté le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mere les raiſons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le ſuivre.

Toutes ces idées ſur l'éducation des jeunes perſonnes & ſur les devoirs des meres, mêlées de fréquens retours ſur elle-même, ne pouvoient manquer de

jetter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de sa cousine, & la pressoit à chaque instant contre sa bouche en sanglottant pour toute réponse; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient aussi dans les yeux, mais qu'elle n'osoit pleurer, de peur de nous alarmer davantage. Aussi-tôt je me dis: elle se voit morte. Le seul espoir qui me resta fut que la frayeur pouvoit l'abuser sur son état & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureusement je la connoissois trop pour compter beaucoup sur cette erreur. J'avois essayé plusieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des discours qu'on pouvoit reprendre à loisir. Ah! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le silence! & puis je me sens un peu de fievre; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des sujets utiles, qu'à battre sans raison la campagne.

L'arrivée du Médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques l'un sur l'autre à la porte de la chambre attendoient,

l'œil inquiet & les mains jointes, son jugement sur l'état de leur maîtresse, comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il falut les éloigner sous différens prétextes pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'espérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensoit; la présence de sa cousine la tenoit en respect. Quand il sortit, je le suivis; Claire en voulut faire autant, mais Julie la retint & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin que s'il y avoit du danger, il faloit le cacher à Mde. d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la malade, de peur que le désespoir n'achevât de la troubler, & ne la mît hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger, mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il faloit plus de tems pour établir un pronostic assuré, que la nuit prochaine décideroit du sort de la maladie, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troisieme jour. La Fanchon seule fut témoin de ce discours, & après l'avoir

engagée, non sans peine, à se contenir, on convint de ce qui seroit dit à Mde. d'Orbe & au reste de la maison.

Vers le soir Julie obligea sa cousine, qui avoit passé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y passer la suivante, à s'aller reposer quelques heures. Durant ce tems, la malade ayant sçu qu'on alloit la saigner du pied, & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller & lui tint ce discours : " Monsieur du Bosson, quand „ on croit devoir tromper un malade „ craintif sur son état, c'est une pré- „ caution d'humanité que j'approuve ; „ mais c'est une cruauté de prodiguer „ également à tous des soins superflus & „ désagréables, dont plusieurs n'ont „ aucun besoin. Prescrivez-moi tout „ ce que vous jugerez m'être vérita- „ blement utile, j'obéirai ponctuelle- „ ment. Quant aux remedes qui ne sont „ que pour l'imagination faites-m'en „ grace ; c'est mon corps & non mon „ esprit qui souffre, & je n'ai pas peur „ de finir mes jours mais d'en mal em- „ ployer le reste. Les derniers momens „ de la vie sont trop précieux pour qu'il „ soit permis d'en abuser. Si vous ne

„ pouvez prolonger la mienne , au
„ moins ne l'abrégez pas, en m'ôtant
„ l'emploi du peu d'inſtans qui me ſont
„ laiſſés par la nature. Moins il m'en
„ reſte, plus vous devez les reſpecter.
„ Faites-moi vivre ou laiſſez-moi : je
„ ſaurai bien mourir ſeule ». Voilà comment cette femme ſi timide & ſi douce dans le commerce ordinaire, ſavoit trouver un ton ferme & ſérieux dans les occaſions importantes.

La nuit fut cruelle & déciſive. Etouffement, oppreſſion, ſyncope, la peau ſeche & brûlante. Une ardente fievre, durant laquelle on l'entendoit ſouvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir, & prononcer auſſi quelquefois un autre nom, jadis ſi répété dans une occaſion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara ſans détour qu'il n'eſtimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus ſeul dépoſitaire de cet affreux ſecret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, ſans ſavoir quel uſage j'en devois faire. J'allai ſeul errer dans les boſquets, rêvant au parti que j'avois à prendre; non ſans quelques triſtes réflexions ſur le ſort qui me ramenoit dans ma vieilleſſe à

cet état solitaire, dont je m'ennuyois, même avant d'en connoître un plus doux.

La veille, j'avois promis à Julie de lui rapporter fidélement le jugement du Médecin; elle m'avoit intéressé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je sentois cet engagement sur ma conscience : mais quoi! pour un devoir chimérique & sans utilité, faloit-il contrister son ame, & lui faire à longs traits savourer la mort? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution si cruelle? Lui annoncer sa derniere heure, n'étoit-ce pas l'avancer? Dans un intervalle si court que deviennent les desirs, l'espérance, élémens de la vie? Est-ce en jouir encore, que de se voir si près du moment de la perdre? Etoit-ce à moi de lui donner la mort?

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me suivoit par-tout; j'en traînois après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir; il faut vous la dire.

Pour qui est-ce que je délibere, est-ce pour elle ou pour moi? Sur quel

principe est-ce que je raisonne, est-ce sur son systême ou sur le mien? Qu'est-ce qui m'est démontré sur l'un ou sur l'autre? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse, il est vrai, mais quelle démonstration l'établit? Elle a pour croire ce qu'elle croit son opinion de même, mais elle y voit l'évidence; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer quand il s'agit d'elle, ma simple opinion que je reconnois douteuse à son opinion qu'elle tient pour démontrée? Comparons les conséquences des deux sentimens. Dans le sien, la disposition de sa derniere heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagemens que je veux avoir pour elle lui seront indifférens dans trois jours. Dans trois jours, selon moi, elle ne sentira plus rien: mais si peut-être elle avoit raison, quelle différence! Des biens ou des maux éternels! Peut-être!.... ce mot est terrible.... malheureux! risque ton ame & non la sienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu suspecte l'incertitude que vous avez

ſi ſouvent attaquée. Ce n'eſt pas la derniere fois qu'il eſt revenu depuis ce tems-là. Quoi qu'il en ſoit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris ſur le champ mon parti, & de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis ſortir tout le monde, & je m'aſſis; vous pouvez juger avec quelle contenance! Je n'employai point auprès d'elle les précautions néceſſaires pour les petites ames. Je ne dis rien; mais elle me vit, & me comprit à l'inſtant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main? Non, mon ami, je me ſens bien: la mort me preſſe, il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long diſcours dont j'aurai à vous parler quelque jour, & durant lequel elle écrivit ſon teſtament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le ſien, ſes dernieres diſpoſitions auroient ſuffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda ſi ſon état étoit connu dans la maiſon. Je lui dis que l'alarme y régnoit, mais qu'on ne ſavoit rien de poſitif & que du Boſſon s'étoit ouvert à moi ſeul. Elle me conjura que le ſecret fût ſoigneuſement

gardé le reste de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne supportera jamais ce coup que de ma main ; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je destine la nuit prochaine à ce triste devoir. C'est pour cela sur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle ne soupçonne rien avant le tems, ou vous risquez de rester sans amie & de laisser vos enfans sans mere.

Elle me parla de son pere. J'avouai lui avoir envoyé un exprès ; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de se contenter de donner ma lettre comme je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & si lourdement, que mon vieux ami croyant sa fille noyée étoit tombé d'effroi sur l'escalier & s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir son pere la toucha sensiblement & la certitude que cette espérance étoit vaine ne fut pas le moindre des maux qu'il me falut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à

la fortifier ; dans l'accablement où elle étoit, elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée ; je n'appris que le surlendemain qu'elle ne l'avoit pas passée toute entiere à dormir.

Cependant la consternation régnoit dans la maison. Chacun dans un morne silence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'osoit interroger personne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit savoir. On se disoit, s'il y a quelque bonne nouvelle on s'empressera de la dire; s'il y en a de mauvaises, on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient saisis, c'étoit assez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Mde. d'Orbe étoit la seule active & parlante. Sitôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller reposer dans la sienne, elle parcouroit toute la maison, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on disoit. Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu ; mais elle cherchoit à se tromper elle-même, & à récuser le témoignage de ses yeux. Ceux qu'elle questionnoit ne lui répondant rien que

de favorable, cela l'encourageoit à questionner les autres, & toujours avec une inquiétude si vive, avec un air si effrayant, qu'on eût sçu la vérité mille fois sans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle se contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit sous les yeux la disposoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit sur-tout de lui laisser voir ses alarmes, mais elle réussissoit mal à les cacher. On appercevoit son trouble dans son affectation même à paroître tranquille. Julie de son côté n'épargnoit rien pour l'abuser. Sans exténuer son mal, elle en parloit presque comme d'une chose passée, & ne sembloit en peine que du tems qu'il lui faudroit pour se remettre. C'étoit encore un de mes supplices de les voir chercher à se rassurer mutuellement, moi qui savoit si bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'espoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui proposa de s'aller coucher; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins,

ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu ? coufine. Mon mal ne fe gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit ; le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois befoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit paffé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Mde. d'Orbe étoit la veille, je jugeai du défefpoir où j'allois la trouver, & des fureurs dont je ferois le témoin. En entrant je la vis affife dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & prefque éteints ; mais douce, tranquille, parlant peu, & faifant tout ce qu'on lui difoit, fans répondre. Pour Julie, elle paroiffoit moins foible que la veille, fa voix étoit plus ferme, fon gefte plus animé ; elle fembloit avoir pris la vivacité de fa coufine. Je connus aifément à fon teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fievre : mais je vis auffi briller dans fes regards je ne fais quelle fecrete joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la caufe. Le Médecin n'en confirma

pas moins son jugement de la veille ; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui, & il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque tems, je remarquai en rentrant que l'appartement etoit arrangé avec soin ; il y régnoit de l'ordre & de l'élégance ; elle avoit fait mettre des pots de fleurs sur sa cheminée ; ses rideaux étoient entr'ouverts & rattachés ; l'air avoit été changé ; on y sentoit une odeur agréable ; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette avec le même soin : la grace & le goût se montroient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend sa derniere heure. Elle vit ma surprise, elle en sourit, & lisant dans ma pensée elle alloit me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux, & vous pouvez juger si, se sentant prête à les quitter, ses caresses furent tiédes & modérées. J'observai même qu'elle revenoit plus souvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la

vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embraſſemens, ces ſoupirs, ces tranſports étoient des myſteres pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendreſſe de leur âge ; ils ne comprenoient rien à ſon état, au redoublement de ſes careſſes, à ſes regrets de ne les voir plus ; ils nous voyoient triſtes & ils pleuroient : ils n'en ſavoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres, ils craignent de ſouffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris ; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit cru ſtupides. La ſeule Henriette, un peu plus âgée, & d'un ſexe où le ſentiment & les lumieres ſe développent plutôt, paroiſſoit troublée & alarmée de voir ſa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ſes enfans. Je me ſouviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans ſon caractere ſur l'imbécille vanité de Veſpaſien qui reſta couché tandis qu'il pouvoit agir, & ſe leva lorſqu'il

ne put plus rien faire (1). Je ne ſais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout, mais je ſais bien qu'une mere de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché ſon cœur ſur ſes enfans; après les avoir pris chacun à part, ſur-tout Henriette qu'elle tint fort long-tems, & qu'on entendoit plaindre & ſanglotter en recevant ſes baiſers, elle les appella tous trois, leur donna ſa bénédiction, & leur dit en leur montrant Mde. d'Orbe, allez mes enfans, allez vous jetter aux pieds de votre mere: voilà celle que Dieu vous donne, il ne vous a rien ôté. A l'inſtant ils courent à elle, ſe mettent à ſes genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur ſeconde mere. Claire ſe pencha ſur eux; mais en les ſerrant dans ſes bras, elle s'efforça vai-

(1) Ceci n'eſt pas bien exact. Suétone dit que Veſpaſien travailloit comme à l'ordinaire dans ſon lit de mort, & donnoit même ſes audiences; mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu ſe lever pour donner ſes audiences, & ſe recoucher pour mourir. Je ſais que Veſpaſien, ſans être un grand homme, étoit au moins un grand Prince. N'importe; quelque rôle qu'on ait pu faire durant ſa vie, on ne doit pas jouer la comédie à ſa mort.

nement de parler, elle ne trouva que des gémiſſemens, elle ne put jamais prononcer un ſeul mot, elle étouffoit. Jugez ſi Julie étoit émue ! Cette ſcene commençoit à devenir trop vive ; je la fis ceſſer.

Ce moment d'attendriſſement paſſé, l'on ſe remit à cauſer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie ſe fût un peu eteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement ſur ſon viſage ; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un eſprit très-libre de ſoins ; rien ne lui échappoit, elle étoit à la converſation comme ſi elle n'avoit eu autre choſe à faire. Elle nous propoſa de dîner dans ſa chambre, pour nous quitter le moins qu'il ſe pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refuſé. On ſervit ſans bruit, ſans confuſion, ſans déſordre, d'un air auſſi rangé que ſi l'on eût été dans le ſalon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dînerent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit, trouva le ſecret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'inſtruction de ſa cuiſiniere, tantôt voulant ſavoir ſi elle oſeroit en goûter, tantôt nous intéreſſant par notre ſanté même

même dont nous avions besoin pour la servir, toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui faire, de maniere à ôter tout moyen de s'y refuser, & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin une maîtresse de maison, attentive à faire ses honneurs, n'auroit pas en pleine santé, pour des étrangers, des soins plus marqués, plus obligeans, plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour sa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit, rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne savois plus qu'imaginer ; je n'y étois plus.

Après le dîner, on annonça Monsieur le Ministre. Il venoit comme ami de la maison, ce qui lui arrivoit fort souvent. Quoique je ne l'eusse point fait appeller, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de son arrivée, & je ne crois pas qu'en pareille circonstance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaisir. Sa présence alloit éclaircir bien des doutes & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappellez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer sa fin prochaine.

Sur l'effet qu'auroit dû selon moi produire cette affreuse nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement ? Quoi ! cette femme dévote, qui dans l'état de santé ne passe pas un jour sans se recueillir, qui fait un de ses plaisirs de la priere, n'a plus que deux jours à vivre, elle se voit prête à paroître devant le Juge redoutable ; & au lieu de se préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à sa conscience, elle s'amuse à parer sa chambre, à faire sa toilette, à causer avec ses amis, à égayer leurs repas ; & dans tous ses entretiens pas un seul mot de Dieu ni du salut ! Que devois-je penser d'elle & de ses vrais sentimens ? Comment arranger sa conduite avec les idées que j'avois de sa piété ? Comment accorder l'usage qu'elle faisoit des derniers momens de sa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix ? Tout cela formoit à mon sens une énigme inexplicable. Car enfin, quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes, il me sembloit pourtant que c'étoit le tems de songer à ce qu'elle estimoit d'une si grande importance, & qui ne souffroit aucun retard.

Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le sera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre ?

Ces réflexions m'amenerent à un point où je ne me serois gueres attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet, que mes opinions indiscrétement soutenues n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avois pas adopté les siennes, & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade, je serois certainement mort dans mon sentiment, mais je desirois qu'elle mourût dans le sien, & je trouvois, pour ainsi dire, qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes ; je ne les trouve pas raisonnables, & cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier ; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis. Car il étoit aisé de prévoir que tôt ou tard le Pasteur ameneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministere ; & quand Julie eût été capable de déguisement dans ses réponses, il lui eût été bien difficile de se déguiser assez, pour qu'at-

tentif & prévenu, je n'euſſe pas démêlé ſes vrais ſentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laiſſe à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui ſervirent de tranſitions au Miniſtre pour venir à ſon ſujet ; je laiſſe encore ce qu'il lui dit de touchant ſur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé ſur certains points des ſentimens qui ne s'accordoient pas entiérement avec la doctrine de l'Egliſe, c'eſt-à-dire, avec celle que la plus ſaine raiſon pouvoit déduire de l'Ecriture ; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il eſpéroit qu'elle vouloit mourir, ainſi qu'elle avoit vécu, dans la communion des fideles, & acquieſcer en tout à la commune profeſſion de foi.

Comme la réponſe de Julie étoit déciſive ſur mes doutes, & n'étoit pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter preſque mot-à-mot, car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

“ Permettez-moi, Monſieur, de „ commencer par vous remercier de

„ tous les soins que vous avez pris de „ me conduire dans la droite route de „ la morale & de la foi chrétienne, & de „ la douceur avec laquelle vous avez „ corrigé ou supporté mes erreurs quand „ je me suis égarée. Pénétrée de ref- „ pect pour votre zele, & de recon- „ noissance pour vos bontés, je dé- „ clare avec plaisir que je vous dois „ toutes mes bonnes résolutions, & „ que vous m'avez toujours portée à „ faire ce qui étoit bien, & à croire ce „ qui étoit vrai.

„ J'ai vécu & je meurs dans la com- „ munion protestante qui tire son uni- „ que regle de l'Ecriture Sainte & de „ la raison; mon cœur a toujours con- „ firmé ce que prononçoit ma bouche, „ & quand je n'ai pas eu pour vos lu- „ mieres toute la docilité qu'il eût „ falu peut-être, c'étoit un effet de „ mon aversion pour toute espece de „ déguisement; ce qu'il m'étoit im- „ possible de croire, je n'ai pu dire „ que je le croyois; j'ai toujours cher- „ ché sincérement ce qui étoit confor- „ me à la gloire de Dieu & à la vérité. „ J'ai pu me tromper dans ma recher- „ che; je n'ai pas l'orgueil de penser „ avoir eu toujours raison; j'ai peut-

„ être eu toujours tort; mais mon in-
„ tention a toujours été pure, & j'ai
„ toujours cru ce que je disois croire.
„ C'étoit sur ce point tout ce qui dé-
„ pendoit de moi. Si Dieu n'a pas
„ éclairé ma raison au-delà, il est clé-
„ ment & juste; pourroit-il me deman-
„ der compte d'un don qu'il ne m'a pas
„ fait?

„ Voilà, Monsieur, ce que j'avois
„ d'essentiel à vous dire sur les senti-
„ mens que j'ai professés. Sur tout le
„ reste mon état présent vous répond
„ pour moi. Distraite par le mal, livrée
„ au délire de la fievre, est-il tems
„ d'essayer de raisonner mieux que je
„ n'ai fait jouissant d'un entendement
„ aussi sain que je l'ai reçu? Si je me
„ suis trompée alors, me tromperois-
„ je moins aujourd'hui? & dans l'a-
„ battement où je suis dépend-il de
„ moi de croire autre chose que ce que
„ j'ai cru étant en santé? C'est la rai-
„ son qui décide du sentiment qu'on
„ préfere, & la mienne ayant perdu
„ ses meilleures fonctions, quelle au-
„ torité peut donner ce qui m'en reste
„ aux opinions que j'adopterois sans
„ elle? Que me reste-t-il donc désor-
„ mais à faire? C'est de m'en rapporter

„ à ce que j'ai cru ci-devant: car la
„ droiture d'intention eſt la même, &
„ j'ai le jugement de moins. Si je ſuis
„ dans l'erreur, c'eſt ſans l'aimer;
„ cela ſuffit pour me tranquilliſer ſur
„ ma croyance.

„ Quant à la préparation à la mort,
„ Monſieur, elle eſt faite; mal, il eſt
„ vrai, mais de mon mieux, & mieux
„ du moins que je ne la pourrois faire à
„ préſent. J'ai tâché de ne pas attendre
„ pour remplir cet important devoir
„ que j'en fuſſe incapable. Je priois en
„ ſanté; maintenant je me réſigne. La
„ priere du malade eſt la patience: la
„ préparation à la mort eſt une bonne
„ vie; je n'en connois point d'autre.
„ Quand je converſois avec vous, quand
„ je me recueillois ſeule, quand je
„ m'efforçois de remplir les devoirs que
„ Dieu m'impoſe, c'eſt alors que je
„ me diſpoſois à paroître devant lui;
„ c'eſt alors que je l'adorois de toutes
„ les forces qu'il m'a données; que
„ ferois-je aujourd'hui que je les ai
„ perdues? mon ame aliénée eſt-elle
„ en état de s'élever à lui? Ces reſtes
„ d'une vie à demi-éteinte, abſorbés
„ par la ſouffrance, ſont-ils dignes de
„ lui être offerts? Non, Monſieur; il

„ me les laiſſe pour être donnés à „ ceux qu'il m'a fait aimer & qu'il veut „ que je quitte ; je leur fais mes adieux „ pour aller à lui ; c'eſt d'eux qu'il „ faut que je m'occupe : bientôt je „ m'occuperai. de lui ſeul. Mes der- „ niers plaiſirs ſur la terre ſont auſſi „ mes derniers devoirs ; n'eſt-ce pas le „ ſervir encore & faire ſa volonté que „ de remplir les ſoins que l'humanité „ m'impoſe, avant d'abandonner ſa dé- „ pouille ? Que faire pour appaiſer des „ troubles que je n'ai pas ? Ma conſ- „ cience n'eſt point agitée ; ſi quel- „ quefois elle m'a donné des craintes, „ j'en avois plus en ſanté qu'aujour- „ d'hui. Ma confiance les efface ; elle „ me dit que Dieu eſt plus clément que „ je ne ſuis coupable, & ma ſécurité „ redouble en me ſentant approcher de „ lui. Je ne lui porte point un repen- „ tir imparfait, tardif & forcé, qui, „ dicté par la peur ne ſauroit être ſin- „ cere, & n'eſt qu'un piége pour le „ tromper. Je ne lui porte pas le reſte „ & le rebut de mes jours, pleins de „ peine & d'ennuis, en proie à la ma- „ ladie, aux douleurs, aux angoiſſes „ de la mort, & que je ne lui donne- „ rois que quand je n'en pourrois plus

„ rien faire. Je lui porte ma vie entiere, pleine de péchés & de fautes, „ mais exempte des remords de l'impie „ & des crimes du méchant.

„ A quels tourmens Dieu pourroit-il „ condamner mon ame ? Les réprouvés, dit-on, le haïssent ! Il faudroit donc qu'il m'empêchât de l'aimer ? Je ne crains pas d'augmenter „ leur nombre. O grand Etre ! Etre „ éternel, suprême intelligence, source de vie & de félicité, Créateur, „ Conservateur, Pere de l'homme & „ Roi de la nature, Dieu très-puissant, „ très-bon, dont je ne doutai jamais „ un moment, & sous les yeux duquel „ j'aimai toujours à vivre ! je le sais, „ je m'en réjouis, je vais paroître devant ton trône. Dans peu de jours „ mon ame libre de sa dépouille commencera de t'offrir plus dignement „ cet immortel hommage qui doit faire „ mon bonheur durant l'éternité. Je „ compte pour rien tout ce que je ferai „ jusqu'à ce moment. Mon corps vit „ encore, mais ma vie morale est „ finie. Je suis au bout de ma carriere „ & déjà jugée sur le passé. Souffrir & „ mourir est tout ce qui me reste à faire; „ c'est l'affaire de la nature : mais moi,

„ j'ai tâché de vivre de maniere à n'a-
„ voir pas besoin de songer à la mort,
„ & maintenant qu'elle approche, je
„ la vois venir sans effroi. Qui s'endort
„ dans le sein d'un pere n'est pas en
„ souci du réveil „.

Ce discours prononcé d'abord d'un ton grave & posé, puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée, fit sur tous les assistans, sans m'en excepter, une impression d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu surnaturel; un nouvel éclat animoit son teint, elle paroissoit rayonnante; & s'il y a quelque chose au monde qui mérite le nom de céleste, c'étoit son visage, tandis qu'elle parloit.

Le Pasteur lui-même saisi, transporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel: Grand Dieu! voilà le culte qui t'honore; daigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je croyois vous instruire, & c'est vous qui m'instruisez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Em-

portez ce précieux repos d'une bonne conscience, il ne vous trompera pas; j'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous seule. Quelle différence d'une fin si paisible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & seches prieres que parce qu'ils sont indignes d'êtres exaucés! Madame, votre mort est aussi belle que votre vie: vous avez vécu pour la charité; vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous servir d'exemple, soit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus; puissions-nous tous tant que nous sommes vivre & mourir comme vous! nous serons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaisir; c'est pour eux que mes derniers momens me sont précieux. Nous allons nous quitter pour si long-tems qu'il ne faut pas nous quitter si vîte. Il fut charmé de rester, & je sortis là-dessus.

En rentrant, je vis que la conversation avoit continué sur le même sujet,

mais d'un autre ton, & comme fur une matiere indifférente. Le Pafteur parloit de l'efprit faux qu'on donnoit au Chriftianifme en n'en faifant que la Religion des mourans, & de fes Miniftres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, difoit-il, comme des meffagers de mort, parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir fuffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce tems-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre; il faut affecter un air févere; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'eft pis encore. Un Catholique mourant n'eft environné que d'objets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au foin qu'on prend d'écarter de lui les Démons, il croit en voir fa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve, & c'eft dans cet état d'effroi que l'Eglife aime à le plonger pour avoir meilleur marché de fa bourfe. Rendons graces au Ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le paradis aux ri-

ches, portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui regne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espere, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes tout opposées, & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triste, en y mêlant incessamment des pensées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils sauront assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien, qui fut moins serré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie, & la conduite qui m'avoit scandalisé. Tout cela tenoit à ce que sentant son état parfaitement désespéré, elle ne songeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funebre appareil dont l'effroi des mourans les environne; soit pour donner le change à notre affliction, soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à pure perte. La mort, disoit-elle, est déjà si pénible! pourquoi la rendre encore hideuse? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur

vie, je les emploie à jouir de la mienne jusqu'au bout : il ne s'agit que de savoir prendre son parti ; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher ? Si j'y laisse croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur, personne ne me reconnoîtra plus ; je ne serai plus la même, vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée, & ne pourrez me souffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme si j'étois déjà morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger. J'existe, j'aime, je suis aimée, je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien ; le mal de la nature est peu de chose ; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres semblables se passoient entre la malade, le Pasteur, quelquefois le Médecin, la Fanchon & moi. Mde. d'Orbe y étoit toujours présente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux besoins de

ſon amie, elle étoit prompte à la ſervir. Le reſte du tems, immobile & preſque inanimée, elle la regardoit ſans rien dire, & ſans rien entendre de ce qu'on diſoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât juſqu'à s'épuiſer, je pris le moment que le Miniſtre & le Médecin s'étoient mis à cauſer enſemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille ; voilà bien des diſcours pour une malade ! voilà bien de la raiſon pour quelqu'un qui ſe croit hors d'état de raiſonner !

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante ; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raiſonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je ſavois en ſanté qu'il faloit mourir. J'ai ſouvent réfléchi ſur ma derniere maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne ſuis plus en état de penſer ni de réſoudre ; je ne fais que dire ce que j'avois penſé, & pratiquer ce que j'avois réſolu.

Le reſte de la journée, à quelques accidens près, ſe paſſa avec la même tranquillité, & preſque de la même maniere que quand tout le monde ſe

portoit bien. Julie étoit, comme en pleine ſanté, douce & careſſante: elle parloit avec le même ſens, avec la même liberté d'eſprit, même d'un air ſerein qui alloit quelquefois juſqu'à la gaieté: enfin je continuois de démêler dans ſes yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus, & ſur lequel je réſolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même ſoir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête, elle me dit, vous m'avez prévenue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je; mais puiſque j'ai pris les devans, laiſſez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant aſſis auprès d'elle & la regardant fixement, je lui dis: Julie, ma chére Julie! vous avez navré mon cœur: hélas! vous avez attendu bien tard! Oui, continuai-je voyant qu'elle me regardoit avec ſurpriſe; je vous ai pénétrée; vous vous réjouiſſez de mourir; vous êtes bien aiſe de me quitter. Rappellez-vous la conduite de votre époux depuis que nous vivons enſemble. Ai-je mérité de votre part un ſentiment ſi cruel? A l'inſtant elle me prit les mains, & de ce ton qui

ſavoit aller chercher l'ame ; qui , moi , je veux vous quitter ? Eſt-ce ainſi que vous liſez dans mon cœur ? Avez-vous ſitôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant , repris-je , vous mourez contente..... je l'ai vu .... je le vois..... Arrêtez , dit-elle ; il eſt vrai , je meurs contente ; mais c'eſt de mourir comme j'ai vécu , digne d'être votre épouſe. Ne m'en demandez pas davantage , je ne vous dirai rien de plus ; mais voici , continua-t-elle en tirant un papier de deſſous ſon chevet , où vous acheverez d'éclaircir ce myſtere. Ce papier étoit une lettre , & je vis qu'elle vous étoit adreſſée. Je vous la remets ouverte , ajouta-t-elle , en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la ſupprimer , ſelon ce que vous trouverez le plus convenable à votre ſageſſe & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne ſerai plus , & je ſuis ſi ſûre de ce que vous ferez à ma priere , que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre , cher St. Preux , eſt celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau ſavoir que celle qui l'a écrite eſt morte , j'ai peine à croire qu'elle n'eſt plus rien.

Elle me parla ensuite de son pere avec inquiétude. Quoi ! dit-elle, il fait sa fille en danger, & je n'entends point parler de lui ! Lui seroit-il arrivé quelque malheur ? Auroit-il cessé de m'aimer ? Quoi ! mon pere !... ce pere si tendre ... m'abandonner ainsi ! .... me laisser mourir sans le voir ! .... sans recevoir sa bénédiction .... ses derniers embrassemens ! ... O Dieu ! quels reproches amers il se fera, quand il ne me trouvera plus ! ... Cette réflexion lui étoit douloureuse. Je jugeai qu'elle supporteroit plus aisément l'idée de son pere malade, que celle de son pere indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'alarme qu'elle en conçut se trouva moins cruelle que ses premiers soupçons. Cependant la pensée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas ! dit-elle, que deviendra-t-il après moi ? A quoi tiendra-t-il ? Survivre à toute sa famille !... Quelle vie sera la sienne ? Il sera seul ; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort se faisoit sentir, & où la nature reprenoit son empire. Elle soupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile priere qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens foible, dit-elle ; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en sont le gage, ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse & sage ; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus, le seul, peut-être, avec qui je pouvois faire un bon ménage, & devenir une femme de bien ! Ah ! croyez que si je mettois un prix à la vie, c'étoit pour la passer avec vous ! Ces mots prononcés avec tendresse m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenois dans les miennes, je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance ; ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour Julie, il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la scene des enfans le matin, celle du Ministre

l'après-midi, l'entretien du soir avec moi l'avoient jettée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, soit à cause de sa foiblesse, soit qu'en effet la fievre & le redoublement fussent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandoit avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit, il avoit insisté, disant qu'il s'agissoit d'une bonne action, qu'il connoissoit bien Madame de Wolmar, & qu'il savoit que tant qu'elle respireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour regle inviolable de ne jamais rebuter personne, & surtout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit presque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la misere; au reste, je n'apperçus rien dans sa physionomie & dans ses propos qui me fît mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agissoit que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrémité,

je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aye grand besoin : je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

Ce discours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un malhonnête homme eût pu dire la même chose ; mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du mystere, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me sembloient bizarres ; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Made. d'Orbe ; il passa devant elle ; elle ne le reconnut point, & j'en fus peu surpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'instant, & le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnoissance fut touchante. Claire éveillée par le bruit s'approche & le reconnoit à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joie ; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignoient dans sa profonde affliction : un seul sentiment

abſorboit tout ; elle n'étoit plus ſenſible à rien.

Je n'ai pas beſoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa préſence rappella bien des ſouvenirs : mais tandis que Julie le conſoloit & lui donnoit de bonnes eſpérances, elle fut ſaiſie d'un violent étouffement & ſe trouva ſi mal, qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire ſcene, & prévenir les diſtractions dans un moment où il ne faloit ſonger qu'à la ſecourir, je fis paſſer l'homme dans le cabinet, l'avertiſſant de le fermer ſur lui ; la Fanchon fut appellée, & à force de tems & de ſoins la malade revint enfin de ſa pamoiſon. En nous voyant tous conſternés autour d'elle, elle nous dit : mes enfans, ce n'eſt qu'un eſſai : cela n'eſt pas ſi cruel qu'on penſe.

Le calme ſe rétablit ; mais l'alarme avoit été ſi chaude qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en-dedans, comme je lui avois dit ; il falut attendre après le dîner pour le faire ſortir.

Durant le repas, du Bosson qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on disoit se remarier, ajouta quelque chose sur le triste sort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore; ce sont les veuves dont les maris sont vivans. Cela est vrai, reprit Fanchon qui vit que ce discours s'adressoit à elle, sur-tout quand ils leur sont chers. Alors l'entretien tomba sur le sien, & comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les tems, il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de sa bienfaitrice alloit lui rendre la sienne encore plus rude. C'est aussi ce qu'elle fit en termes très-touchans, louant son bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient séduit, & le regrettant si sincérement, que déjà disposée à la tristesse, elle s'émut jusqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en sort impétueusement, se précipite à ses genoux, les embrasse, & fond en larmes. Elle tenoit un verre; il lui échappe: Ah! malheureux! d'où viens-tu? se laisse aller sur lui, & seroit tombée en foiblesse, si l'on n'eût été prompt à la secourir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on sçut par toute la maison que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon ! quelle fête ! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équippé. Si chacun n'avoit eu que deux chemises, Anet en auroit autant eu lui tout seul, qu'il en seroit resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu, qu'il falut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétexta que les enfans avoient besoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scene n'incommoda point la malade, comme les précédentes ; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi, Claire & moi, seuls auprès d'elle, & nous eûmes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui

venoit

venoit de nous frapper & qui lui rappelloit si vivement les premiers tems de sa jeunesse. Puis suivant le fil des événemens, elle fit une courte récapitulation de sa vie entiere, pour montrer qu'à tout prendre, elle avoit été douce & fortunée, que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre, & que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course, marquoit, selon toute apparence, dans sa carriere naturelle, le point de séparation des biens & des maux.

Elle remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur sensible & porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante, de l'avoir fait naître dans un pays de liberté & non parmi des esclaves, d'une famille honorable & non d'une race de malfaiteurs, dans une honnête fortune & non dans les grandeurs du monde qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un pere & d'une mere tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison sur la leur, sans lui donner leur foiblesse ou leurs

préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit & l'éleve, qui ne favorisant ni l'impiété, ni le fanatisme, permet d'être sage & de croire, d'être humain & pieux tout à la fois.

Après cela, serrant la main de sa cousine qu'elle tenoit dans la sienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoître, & que la langueur rendoit encore plus touchant; tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres; mais celui-ci! . . . . le Ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naître en même tems; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau, je l'ai conservée tout le tems de ma vie, & sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés? De quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée? De quels maux ne me consoloit-elle pas? Qu'eussai-je été sans elle? Que n'eût-elle pas fait de moi, si je l'avois mieux écoutée? Je la vaudrois

peut-être aujourd'hui ! Claire pour toute réponse baiſſa la tête ſur le ſein de ſon amie, & voulut ſoulager ſes ſanglots par des pleurs ; il ne fut pas poſſible. Julie la preſſa long-tems contre ſa poitrine en ſilence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elles ſe remirent, & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens ; c'eſt le ſort des choſes humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite perſonnel, indifférent ſur tous les biens de l'opinion. Il étoit preſque impoſſible que les préjugés de mon pere s'accordaſſent avec mon penchant. Il me faloit un amant que j'euſſe choiſi moi-même. Il s'offrit ; je crus le choiſir : ſans doute le Ciel le choiſit pour moi, afin que livrée aux erreurs de ma paſſion, je ne le fuſſe pas aux horreurs du crime, & que l'amour de la vertu reſtât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & inſinuant avec lequel mille fourbes ſéduiſent tous les jours autant de filles bien nées : mais, ſeul parmi tant d'autres, il étoit honnête homme & penſoit ce qu'il diſoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit diſcerné ? Non, je ne connus d'abord de lui que ſon

langage & je fus féduite. Je fis par défefpoir ce que d'autres font par effronterie : je me jettai, comme difoit mon pere, à fa tête ; il me refpecta. Ce fut alors feulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant ; enfuite j'ofai compter fur moi-même, & voilà comment on fe perd.

Elle s'étendit avec complaifance fur le mérite de cet amant ; elle lui rendoit juftice, mais on voyoit combien fon cœur fe plaifoit à la lui rendre. Elle le louoit même à fes propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle étoit inique envers elle, & fe faifoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jufqu'à foutenir qu'il eût plus d'horreur qu'elle de l'adultere, fans fe fouvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du refte de fa vie furent fuivis dans le même efprit. Milord Edouard, fon mari, fes enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis fous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu fa mere au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle, mais fi le Ciel la

lui eût conservée, bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mere, quelque foible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son pere, & de-là seroient sortis la discorde & les scandales; peut-être les désastres & le déshonneur; peut-être pis encore, si son frere avoit vécu. Elle avoit épousé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point, mais elle soutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même indépendant de la fortune & des événemens. Que j'ai gémi! que j'ai versé de larmes! Hé bien, s'il faloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis seroit le seul que je voudrois retrancher: celui que j'ai

souffert me seroit agréable encore. St. Preux, je vous rends ses propres mots, quand vous aurez lu sa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je suis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La prospérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher rassemblé autour de moi ou prêt à l'être. Le présent, l'avenir me flattoient également: la jouissance & l'espoir se réunissoient pour me rendre heureuse : mon bonheur monté par degrés étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir; il étoit venu sans être attendu, il se fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le sort pour me soutenir à ce point? Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre; ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle. Mon pere est déjà vieux; mes enfans sont dans l'âge tendre où la vie est encore mal assurée: que de pertes pouvoient m'affliger, sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir! L'affection maternelle augmente sans cesse, la tendresse filiale

diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mere. En avançant en âge, les miens se seroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Russie; que de pleurs son départ m'auroit coûtés! Tout se seroit détaché de moi peu-à-peu, & rien n'eût suppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse! Enfin n'eût-il pas falu mourir? Peut-être mourir la derniere de tous! Peut-être seule & abandonnée! Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de la vie & la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela, mes derniers instans sont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir; si même on peut appeller mourir, que laisser vivant ce qu'on aime. Non, mes amis; non, mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainsi dire; je reste avec vous; en vous laissant tous unis, mon esprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi!... Et puis nous nous rejoindrons, j'en

suis sûre ; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon ame, & m'adoucit un moment pénible ; il me promet pour vous le même destin qu'à moi. Mon sort me suit & s'assure. Je fus heureuse, je la suis, je vais l'être : mon bonheur est fixé, je l'arrache à la fortune ; il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit là quand le Ministre entra. Il l'honoroit & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive & sincere. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille ; & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle se joignit-il un desir secret de voir si ce calme se soutiendroit jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractere du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étoient jamais frivoles, elle ne faisoit alors que continuer à traiter dans son lit avec la même tranquillité des sujets intéressans pour elle & pour ses amis ; elle agitoit

indifféremment des queſtions qui n'étoient pas indifférentes.

En ſuivant le fil de ſes idées ſur ce qui pouvoit reſter d'elle avec nous, elle nous parloit de ſes anciennes réflexions ſur l'état des ames ſéparées des corps. Elle admiroit la ſimplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, diſoit-elle, eſt auſſi raiſonnable que les contes de revenans qui font mille déſordres, & tourmentent les bonnes femmes, comme ſi les eſprits avoient des voix pour parler, & des mains pour battre (2)! Comment un pur eſprit agiroit-il ſur une ame enfermée dans un corps, &

(2) Platon dit qu'à la mort, les ames des juſtes, qui n'ont point contracté de ſouillure ſur la terre, ſe dégagent ſeules de la matiere dans toute leur pureté. Quant à ceux qui ſe ſont ici-bas aſſervis à leurs paſſions, il ajoute que leurs ames ne reprennent point ſitôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terreſtres qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps; voilà, dit-il, ce qui produit ces ſimulacres ſenſibles qu'on voit quelquefois errans ſur les cimetieres, en attendant de nouvelles tranſmigrations. C'eſt une manie commune aux Philoſophes de tous les âges de nier ce qui eſt, & d'expliquer ce qui n'eſt pas.

qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremise de ses organes? Il n'y a pas de sens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'absurde à supposer qu'une ame libre d'un corps qui jadis habita la terre, puisse y revenir encore errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher; non pas pour nous avertir de sa présence; elle n'a nul moyen pour cela; non pas pour agir sur nous & nous communiquer ses pensées; elle n'a point de prise pour ébranler les organes de notre cerveau; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faisons, car il faudroit qu'elle eût des sens; mais pour connoître elle-même ce que nous pensons & ce que nous sentons, par une communication immédiate, semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dans cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les siennes dans l'autre, puisque nous le verrons face-à-face (3). Car enfin ajouta-t-elle en regardant le Ministre, à quoi ser-

(3) Cela me paroît très bien dit: car qu'est-ce que voir Dieu face-à-face, si ce n'est lire dans la suprême Intelligence?

viroient des ſens lorſqu'ils n'auront plus rien à faire ? L'Etre éternel ne ſe voit ni ne s'entend ; il ſe fait ſentir ; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

Je compris à la réponſe du Paſteur & à quelques ſignes d'intelligence, qu'un des points ci-devant conteſtés entre eux étoit la réſurrection des corps. Je m'apperçus auſſi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie où la foi ſe rapprochoit de la raiſon.

Elle ſe complaiſoit tellement à ſes idées que quand elle n'eût pas pris ſon parti ſur ſes anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui ſembloit ſi douce dans l'état où elle ſe trouvoit. Cent fois, diſoit-elle, j'ai pris plus de plaiſir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mere préſente, qui liſoit dans le cœur de ſa fille & l'applaudiſſoit. Il y a quelque choſe de ſi conſolant à vivre encore ſous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger ſi durant ces diſcours la main de Claire étoit ſouvent ſerrée.

Quoique le Paſteur répondît à tout

avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on ne prît son silence sur d'autres points pour un aveu, il ne laissa pas d'être Ecclésiastique un moment, & d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée, que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir, qu'on ne se verroit point, qu'on ne se reconnoîtroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

Cela peut être, reprit Julie; il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous que quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si chéres, qu'il m'en coûteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espece d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience.

Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre ; je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers ; ils me le seront donc encore : ne les voir plus (4) seroit une peine, & le séjour des bienheureux n'en admet point. Au reste, ajouta-t-elle en regardant le Ministre d'un air assez gai, si je me trompe, un jour ou deux d'erreur seront bientôt passés. Dans peu j'en saurai là-dessus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de très-sûr c'est que tant que je me souviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, & mon Pasteur n'aura pas la derniere place.

Ainsi se passerent les entretiens de cette journée, où la sécurité, l'espérance, le repos de l'ame brillerent plus que jamais dans celle de Julie, & lui donnoient d'avance, au jugement du

(4) Il est aisé de comprendre que par ce mot *voir*, elle entend un pur acte de l'entendement, semblable à celui par lequel Dieu nous voit & par lequel nous verrons Dieu. Les sens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des esprits : mais la raison la conçoit très-bien, & mieux, ce me semble, que la communication du mouvement dans les corps.

Ministre, la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraie, plus caressante, plus aimable, en un mot, plus elle-même. Toujours du sens, toujours du sentiment, toujours la fermeté du sage, & toujours la douceur du chrétien. Point de prétention, point d'apprêt, point de sentence; par-tout la naïve expression de ce qu'elle sentoit; par-tout la simplicité de son cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la souffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité stoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle, & quand les horreurs de la mort faisoient quelque instant pâtir la nature, elle ne cachoit point ses frayeurs, elle se laissoit consoler. Sitôt qu'elle étoit remise, elle consoloit les autres. On voyoit, on sentoit son retour, son air caressant le disoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, sa plaisanterie même étoit touchante; on avoit le sourire à la bouche, & les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaisoit plus, elle étoit plus aimable qu'en santé même, & le

dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant.

Vers le soir, elle eut encore un accident, qui bien moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir long-tems ses enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée ; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire ; la maladie est dans le sang.

Se sentant bien revenue, elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le Médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il faloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce soir-là sans se faire appeller. Julie s'en apperçut & sourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, soupe encore avec moi ce soir ; tu auras plus long-tems ton mari que ta maîtresse. Puis elle me dit, je n'ai pas besoin de vous recommander Claude Anet : non, repris-je, tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance, n'a pas besoin de m'être recommandé.

Le souper fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie voyant qu'elle pouvoit soutenir la lumiere, fit approcher la table, &, ce

qui sembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le Médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le satisfaire, lui offrit un blanc de poulet; non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette Ferra (5). On lui en donna un petit morceau; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il faloit voir Mde. d'Orbe la regarder; il faloit le voir, car cela ne peut se dire. Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fit mal, elle en parut mieux le reste du souper. Elle se trouva même de si bonne humeur, qu'elle s'avisa de remarquer, par forme de reproche, qu'il y avoit long-tems que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces Messieurs. A la contenance du Médecin, elle vit qu'il s'attendoit à boire du vrai vin d'Espagne, & sourit encore en regardant sa cousine. J'apperçus aussi que, sans faire attention à tout cela, Claire de son côté commençoit de tems à autre à lever les yeux avec un peu d'agi-

(5) Excellent poisson particulier au lac de Geneve, & qu'on n'y trouve qu'en certain tems.

tation, tantôt sur Julie & tantôt sur Fanchon, à qui ces yeux sembloient dire ou demander quelque chose.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le Valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la provision d'un seul jour en avoit duré cinq, & que le vin manquoit sans que personne s'en fût apperçu, malgré plusieurs nuits de veille (6). Le Médecin tomboit des nues. Pour moi, soit qu'il falût attribuer cet oubli à la tristesse ou à la sobriété des domestiques, j'eus honte d'user avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que désormais tout le monde eût du vin à discrétion.

---

(6) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique : trouvez seulement Julie, & tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne sont point ceci ou cela, ils sont ce qu'on les fait être.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le Médecin le lui donna dans un verre, & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups-d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon ; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foiblesse, le régime ordinaire à Julie, donnerent au vin une grande activité. Ah! dit-elle, vous m'avez enivrée ! après avoir attendu si tard, ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle se mit à babiller, très-sensément pourtant, à son ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'est que son teint n'étoit point allumé; ses yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie ; à la pâleur près, on l'auroit crue en santé. Pour alors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait visible. Elle élevoit un œil craintif alternativement sur Julie, sur moi, sur la Fanchon, mais principalement sur le Médecin : tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit

& n'osoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenoit; son inquiétude étoit si vive, qu'elle en paroissoit oppressée.

Fanchon, enhardie par tous ces signes, hazarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il sembloit que Madame avoit un peu moins souffert aujourd'hui.... que la derniere convulsion avoit été moins forte.... que la soirée.... elle resta interdite. Et Claire, qui pendant qu'elle avoit parlé, trembloit comme la feuille, levà des yeux craintifs sur le Médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, & n'osant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût falu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Bosson se leve, va tâter le pouls de la malade, & dit: il n'y a point là d'ivresse, ni de fievre; le pouls est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras; Hé bien, Monsieur!..... le pouls?.... la fievre?.... la voix lui manquoit; mais ses mains écartées restoient toujours en avant; ses yeux pétilloient d'impatience; il n'y avoit

pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le Médecin ne répond rien ; reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, & dit : Madame, je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin à pareille heure elle est encore dans le même état, je réponds de sa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverse deux chaises & presque la table, saute au cou du Médecin, l'embrasse, le baise mille fois en sanglottant & pleurant à chaudes larmes, & toujours avec la même impétuosité s'ôte du doigt une bague de prix, la met au sien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah Monsieur ! si vous nous la rendez, vous ne la sauverez pas seule.

Julie vit tout cela. Ce spectacle la déchira. Elle regarde son amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah ! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir désespérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre ; il amortit aussi-tôt les transports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'espoir renaissant.

En un instant, la réponse du Médecin fut sçue par toute la maison. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtresse guérie. Ils résolurent tous d'une voix de faire au Médecin, si elle en revenoit, un présent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ses gages, & l'argent fut sur le champ consigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement, que Julie entendoit de son lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui se sent mourir! elle me fit signe, & me dit à l'oreille : on m'a fait boire jusqu'à la lie la coupe amere & douce de la sensibilité.

Quand il fut question de se retirer, Mde. d'Orbe, qui partagea le lit de sa cousine, comme les deux nuits précédentes, fit appeller sa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon; mais celle-ci s'indigna de cette proposition, plus même, ce me semble, qu'elle n'eût fait si son mari ne fût pas arrivé. Mde. d'Orbe s'opiniâtra de son côté, & les deux femmes-de-chambre passerent la nuit ensemble dans le cabinet. Je la passai dans la chambre voi-

fine, & l'efpoir avoit tellement ranimé le zele, que ni par ordres ni par menaces, je ne pus envoyer coucher un feul domeftique. Ainfi toute la maifon refta fur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avoit peu de fes habitans qui n'euffent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'alarmerent pas : mais fur le matin que tout étoit tranquille, un bruit fourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois diftinguer des gémiffemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau...., St. Preux! .... cher St. Preux.... je vois les deux amies fans mouvement, & fe tenant embraffées ; l'une évanouie, & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir fon dernier foupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus.... Je ne vous dirai pas ce qui fe fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier faififfement, je m'informai de Mde. d'Orbe. J'appris qu'il avoit falu la porter dans fa chambre, & même l'y renfermer : car elle rentroit à chaque

inſtant dans celle de Julie, ſe jettoit ſur ſon corps, le réchauffoit du ſien, s'efforçoit de le ranimer, le preſſoit, s'y colloit avec une eſpece de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms paſſionnés, & nourriſſoit ſon déſeſpoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant, je la trouvai tout-à-fait hors de ſens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoiſſant perſonne, ſe roulant par la chambre en ſe tordant les mains & mordant les pieds des chaiſes, murmurant d'une voix ſourde quelques paroles extravagantes, puis pouſſant par longs intervalles des cris aigus qui faiſoient treſſaillir. Sa femme-de-chambre au pied de ſon lit conſternée, épouvantée, immobile, n'oſant ſouffler, cherchoit à ſe cacher d'elle, & trembloit de tout ſon corps. En effet, les convulſions dont elle étoit agitée avoient quelque choſe d'effrayant. Je fis ſigne à la femme-de-chambre de ſe retirer; car je craignois qu'un ſeul mot de conſolation lâché mal-à-propos ne la mît en fureur.

Je n'eſſayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté ni même entendu; mais au bout de quelque tems la voyant épuiſée de fatigue, je la pris & la por-

tai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle, en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, & les fis venir autour d'elle. Malheureusement, le premier qu'elle apperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer, ses regards s'en détourner avec une espece d'horreur, & ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné! lui dis-je pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irriterent violemment, & m'en attirerent de très-piquans. Ils ne laisserent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras & s'efforça de le caresser; ce fut en vain; elle le rendit presque au même instant. Elle continue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre, & je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille.

Gens sensibles, qu'eussiez-vous fait à ma place? Ce que faisoit Mde. d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans, à Mde. d'Orbe, aux funérailles de la seule personne que j'aye aimée, il falut monter

monter à cheval & partir, la mort dans le cœur, pour la porter au plus déplorable pere. Je le trouvai souffrant de sa chûte, agité, troublé de l'accident de sa fille. Je le laissai accablé de douleur, de ces douleurs de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au-dehors, qui n'excitent ni gestes ni cris, mais qui tuent. Il n'y résistera jamais, j'en suis sûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de son ami. Le lendemain je fis toute la diligence possible pour être de retour de bonne heure, & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : mais tout n'étoit pas dit encore. Il faloit qu'elle ressuscitât, pour me donner l'horreur de la perdre une seconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'aussi loin que je pus l'entendre : Monsieur, Monsieur, hâtez-vous ; Madame n'est pas morte. Je ne compris rien à ce propos insensé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui versoient des larmes de joie en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'est ; tout le monde est

dans le transport, personne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt personnes à genoux autour de son lit, & les yeux fixés sur elle. Je m'approche ; je la vois sur ce lit habillée & parée ; le cœur me bat ; je l'examine.... Hélas! elle étoit morte ! Ce moment de fausse joie sitôt & si cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne suis pas colere : je me sentis vivement irrité. Je voulus savoir le fond de cette extravagante scene. Tout étoit déguisé, altéré, changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'histoire du prodige.

Mon beau-pere alarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir se passer de son valet-de-chambre, l'avoit envoyé, un peu avant mon arrivée, auprès de lui, savoir des nouvelles de sa fille. Le vieux domestique, fatigué du cheval, avoit pris un bateau, & traversant le lac pendant la nuit, étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant, il voit la consternation, il en apprend le sujet, il monte en gémissant à la cham-

bre de Julie ; il se met à genoux aux pieds de son lit, il la regarde, il la pleure, il la contemple. Ah ! ma bonne maîtresse ! ah ! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous ! Moi qui suis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne suis bon à rien, que fais-je sur la terre ? Et vous qui étiez jeune, qui faisiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maison, l'espoir des malheureux . . . . hélas ! quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir ? . . . .

Au milieu des exclamations que lui arrachoient son zele & son bon cœur, les yeux toujours collés sur ce visage, il crut appercevoir un mouvement : son imagination se frappe : il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un signe de tête. Il se leve avec transport & court par toute la maison, en criant que Madame n'est pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en est sûr, qu'elle en reviendra. Il n'en falut pas davantage ; tout le monde accourt, les voisins, les pauvres qui faisoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient, elle n'est pas morte ! Le bruit s'en répand & s'augmente : le peuple, ami du merveilleux, se prête avide-

ment à la nouvelle ; on la croit comme on la desire ; chacun cherche à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit par seulement fait signe, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arriverent jamais.

Sitôt qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empressoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux spiritueuses, on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé, firent sortir tout le monde, & ne tarderent pas à connoitre combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chére ; peut-être espérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux, elles vêtirent le corps avec soin, & quoique sa garde-robe leur eût été laissée, elles lui prodiguerent la parure. Ensuite l'exposant sur un lit & laissant les rideaux ouverts, elles se remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'étoit au plus fort de cette fermen-

tation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impossible de faire entendre raison à la multitude, que si je faisois fermer la porte & porter le corps à la sépulture, il pourroit arriver du tumulte, que je passerois au moins pour un mari parricide qui faisoit enterrer sa femme en vie, & que je serois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant, après plus de trente-six heures, par l'extrême chaleur qu'il faisoit, les chairs commençoient à se corrompre, & quoique le visage eût gardé ses traits & sa douceur, on y voyoit déjà quelques signes d'altération. Je le dis à Mde. d'Orbe qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossiere; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre, d'y navrer son cœur à plaisir, de l'y repaître de ce mortel spectacle, de s'y rassasier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant son parti sans rien dire, elle sortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or brodé de perles que

vous lui aviez apporté des Indes (7). Puis s'approchant du lit, elle baisa le voile, en couvrit en pleurant la face de son amie, & s'écria d'une voix éclatante ; " Maudite soit l'indigne main qui ja-„ mais levera ce voile ! maudit soit l'œil „ impie qui verra ce visage défiguré „ ! Cette action, ces mots frapperent tellement les spectateurs, qu'aussi-tôt, comme par une inspiration soudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens & sur tout le peuple, que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée dans cet état, sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile (8).

Le sort du plus à plaindre est d'avoir

---

(7) On voit assez que c'est le songe de St. Preux, dont Mde. d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui suggere l'expédient de ce voile. Je crois que si l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prédictions. L'événement n'est pas prédit parce qu'il arrivera ; mais il arrive parce qu'il a été prédit.

(8) Le peuple du pays de Vaud, quoique protestant, ne laisse pas d'être extrêmement superstitieux.

encore à consoler les autres. C'est ce qui me reste à faire auprès de mon beau-pere, de Mde. d'Orbe, des amis, des parens, des voisins, & de mes propres gens. Le reste n'est rien; mais mon vieux ami! mais Mde. d'Orbe! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me savoir gré de mes soins, elle me les reproche; mes attentions l'irritent, ma froide tristesse l'aigrit; il lui faut des regrets amers semblables aux siens, & sa douleur barbare voudroit voir tout le monde au désespoir. Ce qu'il y a de plus désolant est qu'on ne peut compter sur rien avec elle, & ce qui la soulage un moment, la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, & seroit risible pour des gens de sang-froid. J'ai beaucoup à souffrir; je ne me rebuterai jamais. En servant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un seul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à se conserver pour remplir les soins dont la chargea son amie. Exténuée d'agitations, d'abstinences,

de veilles, elle sembloit enfin résolue à revenir sur elle-même, à recommencer sa vie ordinaire, à reprendre ses repas dans la salle à manger. La premiere fois qu'elle y vint, je fis dîner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet essai devant eux : car le spectacle des passions violentes de toute espece est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puérile qui les amuse, qui les séduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre (9). Ils n'en avoient déjà que trop vu.

En entrant, elle jetta un coup-d'œil sur la table & vit deux couverts. A l'instant elle s'assit sur la premiere chaise qu'elle trouva derriere elle, sans vouloir se mettre à table, ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troisieme couvert à la place qu'occupoit ordinairement sa cousine. Alors elle se laissa prendre par la main & mener à table sans résistance, rangeant sa robe avec soin, comme si elle eût craint d'embar-

---

(9) Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, & plusieurs d'entre nous les Romans.

raſſer cette place vuide. A peine avoit-elle porté la premiere cuillerée de potage à ſa bouche qu'elle la repoſe, & demande d'un ton bruſque ce que faiſoit-là ce couvert, puiſqu'il n'étoit point occupé? Je lui dis qu'elle avoit raiſon, & fis ôter le couvert. Elle eſſaya de manger, ſans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu ſon cœur ſe gonfloit, ſa reſpiration devenoit haute & reſſembloit à des ſoupirs. Enfin elle ſe leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans ſa chambre ſans dire un ſeul mot, ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raiſon par ſes propres caprices, & d'amollir la dureté du déſeſpoir par un ſentiment plus doux. Vous ſavez que ſa fille reſſemble beaucoup à Mde. de Wolmar. Elle ſe plaiſoit à marquer cette reſſemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Geneve pluſieurs ajuſtemens ſemblables, dont elles ſe paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut poſſible, & après l'avoir bien inſtruite,

je lui fis occuper à table le troisieme couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire au premier coup-d'œil comprit mon intention ; elle en fut touchée ; elle me jetta un regard tendre & obligeant. Ce fut-là le premier de mes soins auquel elle parut sensible, & j'augurai bien d'un expédient qui la disposoit à l'attendrissement.

Henriette, fiere de représenter sa petite maman, joua parfaitement son rôle, & si parfaitement que je vis pleurer les domestiques. Cependant elle donnoit toujours à sa mere le nom de maman, & lui parloit avec le respect convenable. Mais enhardie par le succès, & par mon approbation qu'elle remarquoit fort bien, elle s'avisa de porter la main sur une cuiller & de dire dans une saillie : Claire, veux-tu de cela ? Le geste & le ton de voix furent imités au point que sa mere en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire, tend son assiette en disant, oui, mon enfant, donne ; tu es charmante : & puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention, je vis de l'égarement dans ses yeux, & dans

ſon geſte un mouvement plus bruſque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, & je fis bien ; car une heure après elle eut une violente indigeſtion qui l'eût infailliblement étouffée, ſi elle eût continué de manger. Dès ce moment, je réſolus de ſupprimer tous ces jeux, qui pouvoient allumer ſon imagination au point qu'on n'en ſeroit plus maître. Comme on guérit plus aiſément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laiſſer ſouffrir davantage, & ne pas expoſer ſa raiſon.

Voilà, mon cher, à-peu-près où nous en ſommes. Depuis le retour du Baron, Claire monte chez lui tous les matins, ſoit tandis que j'y ſuis, ſoit quand j'en ſors ; ils paſſent une heure ou deux enſemble, & les ſoins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs elle commence à ſe rendre plus aſſidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, préciſément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait ſentir qu'il lui reſte des pertes à faire, & lui a rendu le zele de ſes devoirs. Avec tout cela, elle n'eſt pas encore au point de la triſteſſe; les larmes ne coulent pas encore ; on

vous attend pour en répandre, c'eſt à vous de les eſſuyer. Vous devez m'entendre. Penſez au dernier conſeil de Julie ; il eſt venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & ſage. Venez vous réunir à tout ce qui reſte d'elle. Son pere, ſon amie, ſon mari, ſes enfans, tout vous attend, tout vous deſire, vous êtes néceſſaire à tous. Enfin, ſans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis, je vous devrai peut-être plus que perſonne.

LETTRE XII.

DE JULIE

A SAINT PREUX.

Cette lettre étoit incluſe dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout eſt changé, mon bon ami ; ſouffrons ce changement ſans murmure ; il vient d'une main plus ſage que nous. Nous

ſongions à nous réunir : cette réunion n'étoit pas bonne. C'eſt un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue ; ſans doute il prévient des malheurs.

Je me ſuis long-tems fait illuſion. Cette illuſion me fut ſalutaire; elle ſe détruit au moment que je n'en ai plus beſoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rondons graces à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile ; qui ſait ſi me voyant ſi près de l'abyme, la tête ne m'eût point tourné ? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier ſentiment qui m'a fait vivre, il s'eſt concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'eſt plus à craindre; il me ſoutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu ſans honte; ce ſentiment reſté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reſte ſans tache, & l'amour m'eſt reſté ſans remords.

J'oſe m'honorer du paſſé ; mais qui

m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable ! Qu'étoit-ce de la vie entiere passée avec vous ? Quels dangers j'ai courus sans le savoir ! A quels dangers plus grands j'allois être exposée ! Sans doute je sentois pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas assez vécu pour le bonheur & pour la vertu ? Que me restoit-il d'utile à tirer de la vie ? En me l'ôtant, le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable, contente de vous & de moi ; je pars avec joie, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices je compte pour peu celui qui me reste à faire : ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs ; je les sens : vous restez à plaindre, je le sais trop ; & le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi, mais voyez aussi que de consolations je vous laisse ! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chére, vous font un devoir de vous conserver pour elle ! il vous reste à la servir

dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-tems. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reste. Venez vous réunir à sa famille. Que son cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima se rassemble pour lui donner un nouvel être. Vos soins, vos plaisirs, votre amitié, tout sera son ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reste une autre Julie, & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de sa vie, unissez-vous pour conserver l'autre; c'est le seul moyen qui vous reste à tous deux de me survivre, en servant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'est cher! Combien vous devez l'être l'un à l'autre! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raisons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous attendrir ensemble?

Non, Claire & Julie feront fi bien confondues qu'il ne fera plus poffible à votre cœur de les féparer. Le fien vous rendra tout ce que vous aurez fenti pour fon amie, elle en fera la confidente & l'objet : vous ferez heureux par celle qui vous reftera, fans ceffer d'être fidele à celle que vous aurez perdue, & après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer fe paffe, vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'eft dans ce chafte lien que vous pourrez fans diftractions & fans craintes vous occuper des foins que je vous laiffe, & après lefquels vous ne ferez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici-bas. Vous le favez, il exifte un homme digne du bonheur auquel il ne fait pas afpirer. Cet homme eft votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, fans intérêt à la vie, fans attente de celle qui la fuit, fans plaifir, fans confolation, fans efpoir, il fera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les foins qu'il a pris de vous, & vous favez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente.

Paſſez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le ſuccès eſt plus près que vous ne penſez : il a fait ſon devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu eſt juſte ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire ſur mes enfans. Je ſais quels ſoins va vous coûter leur éducation : mais je ſais bien auſſi que ces ſoins ne vous feront pas pénibles. Dans les momens de dégoût inſéparables de cet emploi, dites-vous, ils ſont les enfans de Julie, il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les obſervations que j'ai faites ſur votre mémoire & ſur le caractere de mes deux fils. Cet écrit n'eſt que commencé : je ne vous le donne pas pour regle, je le ſoumets à vos lumieres. N'en faites point des ſavans, faites-en des hommes bienfaiſans & juſtes. Parlez-leur quelquefois de leur mere.... vous ſavez s'ils lui étoient chers.... dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à ſon frere que c'étoit pour lui que j'aimerois la vie. Dites-

leur .... je me ſens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laiſſant mes enfans, je m'en ſépare avec moins de peine; je crois reſter avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami .... Hélas! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguiſe plus rien .... Eh! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je ſens? Ce n'eſt plus moi qui te parle; je ſuis déjà dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les vers rongeront le viſage de ton amante, & ſon cœur où tu ne ſeras plus. Mais mon ame exiſteroit-elle ſans toi, ſans toi quelle félicité goûterois-je? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous ſépara ſur la terre, nous unira dans le ſéjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuſe d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours ſans crime, & de te le dire encore une fois.



LETTRE XIII.

DE MDE. D'ORBE

A SAINT PREUX.

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre assez pour qu'on puisse espérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort sur votre foiblesse ; il faut tâcher de passer les monts avant que l'hiver acheve de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient ; vous n'y verrez que douleur & tristesse, & peut-être l'affliction commune fera-t-elle un soulagement pour la vôtre. La mienne pour s'exhaler a besoin de vous. Moi seule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne me répond pas. La douleur d'un pere infortuné se concentre en lui-même, il n'en imagine pas une plus cruelle; il ne la sait ni voir ni sentir: il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent & ne savent pas s'attendrir. Je suis

ſeule au milieu de tout le monde. Un morne ſilence regne autour de moi. Dans mon ſtupide abattement je n'ai plus de commerce avec perſonne. Je n'ai qu'aſſez de force & de vie pour ſentir les horreurs de la mort. O venez vous qui partagez ma perte ! venez partager mes douleurs : venez nourrir mon cœur de vos regrets ; venez l'abreuver de vos larmes. C'eſt la ſeule conſolation que je puiſſe attendre ; c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis ſur un projet dont je ſais qu'on vous a parlé, il eſt bon que vous ſachiez le mien d'avance. Je ſuis ingénue & franche ; je ne veux rien vous diſſimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue ; peut-être en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours ; je ne le ſais ni le veux ſavoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche ni ne m'en ſoucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire, & que vous devez bien retenir. C'eſt qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange & pourroit ſe réſoudre à en épouſer une autre, n'eſt à mes yeux qu'un indigne & un lâche que je tiendrois à

déshonneur d'avoir pour ami; & quant à moi, je vous déclare que tout homme, quel qu'il puiſſe être, qui déſormais m'oſera parler d'amour, ne m'en reparlera de ſa vie.

Songez aux ſoins qui vous attendent, aux devoirs qui vous ſont impoſés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans ſe forment & grandiſſent, ſon pere ſe conſume inſenſiblement, ſon mari s'inquiete & s'agite; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie; ſon cœur, malgré qu'il en ait, ſe révolte contre ſa vaine raiſon. Il parle d'elle, il lui parle, il ſoupire. Je crois déjà voir accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'eſt à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre! Il eſt bien digne du généreux Edouard que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de réſolution.

Venez donc, chers & reſpectables amis, venez vous réunir à tout ce qui reſte d'elle. Raſſemblons tout ce qui lui fut cher. Que ſon eſprit nous anime; que ſon cœur joigne tous les nôtres. Vivons toujours ſous ſes yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du

féjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante & fenfible fe plait à revenir parmi nous, à retrouver fes amis pleins de fa mémoire, à les voir imiter fes vertus, à s'entendre honorer par eux, à les fentir embraffer fa tombe, & gémir en prononçant fon nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit fi charmans. Ils font encore tout remplis d'elle. Je la vois fur chaque objet, je la fens à chaque pas, à chaque inftant du jour j'entends les accens de fa voix. C'eft ici qu'elle a vécu; c'eft ici que repofe fa cendre.... la moitié de fa cendre. Deux fois la femaine, en allant au Temple.... j'apperçois.... j'apperçois le lieu trifte & refpectable.... Beauté, c'eft donc là ton dernier afyle!... confiance, amitié, vertus, plaifirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti.... je me fens entraînée..... j'approche en friffonnant.... je crains de fouler cette terre facrée.... je crois la fentir palpiter & frémir fous mes pieds..... j'entends murmurer une voix plaintive!... Claire! ô ma Claire! où es-tu? que fais-tu loin de ton amie?... Son cercueil ne la contient pas toute

entiere.... il attend le reste de sa proie..... il ne l'attendra pas longtems (1).

---

(1) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il est, m'en est si agréable, & le sera, je pense, à tout Lecteur d'un bon naturel. C'est qu'au moins ce foible intérêt est pur & sans mêlange de peine; qu'il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurois concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer & composer le personnage d'un scélérat, à se mettre à sa place tandis qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail si cruel; ceux qui s'en font un amusement, doivent être bien dévorés du zele de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

Fin de la sixieme & derniere Partie.



LES AMOURS

DE MILORD

EDOUARD BOMSTON (*).

LES bizarres aventures de Milord Edouard à Rome, étoient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie sans en gâter la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abréger ici ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

Milord Edouard, dans ses tournées d'Italie, avoit fait connoissance à Rome avec une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne tarda pas à devenir fortement amoureux; elle de son côté conçut

(*) Cette piece qui paroît pour la premiere fois, a été copiée sur le manuscrit original & unique de la main de l'Auteur, qui appartient & existe entre les mains de *Mde. la Maréchale de Luxembourg*, qui a bien voulu le confier.

conçut pour lui une passion violente qui la dévora le reste de sa vie, & finit par la mettre au tombeau. Cet homme, âpre & peu galant, mais ardent & sensible, extrême & grand en tout, ne pouvoit gueres inspirer ni sentir d'attachement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux Anglois inquiétoient la Marquise. Elle prit le parti de se faire passer pour veuve durant l'absence de son mari, ce qui lui fut aisé, parce qu'ils étoient tous deux étrangers à Rome & que le Marquis servoit dans les troupes de l'Empereur. L'amoureux Edouard ne tarda pas à parler de mariage; la Marquise allégua la différence de religion & d'autres prétextes. Enfin ils lierent ensemble un commerce intime & libre, jusqu'à ce qu'Edouard ayant découvert que le mari vivoit, voulut rompre avec elle, après l'avoir accablée des plus vifs reproches; outré de se trouver coupable sans le savoir, d'un crime qu'il avoit en horreur.

La Marquise, femme sans principes, mais adroite & pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir & en vint à bout. Le commerce adultere fut supprimé, mais les liaisons continuerent.

Toute indigne qu'elle étoit d'aimer, elle aimoit pourtant: il falut consentir à voir sans fruit un homme adoré, qu'elle ne pouvoit conserver autrement, & cette barriere volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. La Marquise ne négligea pas les soins qui pouvoient faire oublier à son amant ses résolutions: elle étoit séduisante & belle; tout fut inutile. L'Anglois resta ferme; sa grande ame étoit à l'épreuve. La premiere de ses passions étoit la vertu. Il eût sacrifié sa vie à sa maîtresse, & sa maîtresse à son devoir. Une fois la séduction devint trop pressante; le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la Marquise & rendit vains tous ses pieges. Ce n'est point parce que nous sommes foibles, mais parce que nous sommes lâches que nos sens nous subjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime n'est jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres & les élevent à leur sphere; mais il y en a. Celle d'Edouard étoit de ce nombre. La Marquise espéroit le gagner; c'étoit lui qui la gagnoit insensiblement. Quand les leçons de la

vertu prenoient dans sa bouche les accens de l'amour, il la touchoit, il la faisoit pleurer; ses feux sacrés animoient cette ame rampante; un sentiment de justice & d'honneur y portoit son charme étranger; le vrai beau commençoit à lui plaire: si le méchant pouvoit changer de nature, le cœur de la Marquise en auroit changé.

L'amour seul profita de ces émotions légeres; il en acquit plus de délicatesse: elle commença d'aimer avec générosité; avec un tempérament ardent & dans un climat où les sens ont tant d'empire, elle oublia ses plaisirs pour songer à ceux de son amant, & ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tînt d'elle. Telle fut de sa part l'interprétation favorable d'une démarche où son caractere & celui d'Edouard qu'elle connoissoit bien, pouvoient faire trouver un rafinement de séduction.

Elle n'épargna ni soins, ni dépense, pour faire chercher dans tout Rome une jeune personne facile & sûre; on la trouva, non sans peine. Un soir après un entretien fort tendre, elle la lui présenta; disposez-en, lui dit-elle, avec un sourire; qu'elle jouisse du prix de mon amour; mais qu'elle soit la

ſeule. C'eſt aſſez pour moi ſi quelquefois auprès d'elle vous ſongez à la main dont vous la tenez. Elle voulut ſortir, Edouard la retint. Arrêtez, lui dit-il; ſi vous me croyez aſſez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maiſon, le ſacrifice n'eſt pas d'un grand prix, & je ne vaux pas la peine d'être beaucoup regretté. Puiſque vous ne devez pas être à moi, je ſouhaite, dit la Marquiſe, que vous ne ſoyez à perſonne; mais ſi l'amour doit perdre ſes droits, ſouffrez au moins qu'il en diſpoſe. Pourquoi mon bienfait vous eſt-il à charge? Avez-vous peur d'être un ingrat? Alors elle l'obligea d'accepter l'adreſſe de Laure, (c'étoit le nom de la jeune perſonne) & lui fit jurer qu'il s'abſtiendroit de tout autre commerce. Il dut être touché, il le fut. Sa reconnoiſſance lui donna plus de peine à contenir que ſon amour, & ce fut le piége le plus dangereux que la Marquiſe lui ait tendu de ſa vie.

Extrême en tout, ainſi que ſon amant, elle fit ſouper Laure avec elle, & lui prodigua ſes careſſes, comme pour jouir avec plus de pompe du plus grand ſacrifice que l'amour ait jamais fait. Edouard pénétré ſe livroit à ſes

transports ; son ame émue & sensible s'exhaloit dans ses regards, dans ses gestes, il ne disoit pas un mot qui ne fût l'expression de la passion la plus vive. Laure étoit charmante ; à peine la regardoit-il. Elle n'imita pas cette indifférence ; elle regardoit, & voyoit dans le vrai tableau de l'amour un objet tout nouveau pour elle.

Après le soupé la Marquise renvoya Laure, & resta seule avec son amant. Elle avoit compté sur les dangers de ce tête-à-tête ; elle ne s'étoit pas trompée en cela ; mais comptant qu'il y succomberoit, elle se trompa ; toute son adresse ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'est à cette soirée que se rapporte à la fin de la quatrieme partie de Julie, l'admiration de St. Preux pour la force de son ami.

Edouard étoit vertueux mais homme. Il avoit toute la simplicité du véritable honneur, & rien de ces fausses bienséances qu'on lui substitue, & dont les gens du monde font si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la Marquise, il sentit augmenter le péril ; & prêt à se laisser vaincre, il aima mieux manquer de

délicatesse que de vertu ; il fut voir Laure.

Elle tressaillit à sa vue : il la trouva triste, il entreprit de l'égayer, & ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas si facile qu'il l'avoit cru. Ses caresses furent mal reçues, ses offres furent rejettées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre? Il usa sans ménagement de ses droits. Laure malgré ses cris, ses pleurs sa résistance, se sentant vaincue, fait un effort, s'élance à l'autre extrêmité de la chambre, & lui crie d'une voix animée ; tuez-moi si vous voulez ; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geste, le regard, le ton, n'étoient pas équivoques. Edouard dans un étonnement qu'on ne peut concevoir, se calme, la prend par la main, la fait rasseoir, s'asseye à côté d'elle, & la regardant sans parler, attend froidement le dénouement de cette Comédie.

Elle ne disoit rien ; elle avoit les yeux baissés ; sa respiration étoit inégale, son cœur palpitoit, & tout mar-

quoit en elle une agitation extraordinaire. Edouard rompit enfin le ſilence pour lui demander ce que ſignifioit cette étrange ſcene ? Me ſerois-je trompé, lui dit-il ? ne ſeriez-vous point Lauretta Piſana ? Plût à Dieu, dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc ! reprit-il avec un ſourire moqueur ; auriez-vous par hazard changé de métier ? Non, dit Laure ; je ſuis toujours la même : on ne revient plus de l'état où je ſuis. Il trouva dans ce tour de phraſe, & dans l'accent dont il fut prononcé quelque choſe de ſi extraordinaire qu'il ne ſavoit plus que penſer & qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua : pourquoi donc, charmante Laure, ai-je ſeul l'excluſion ? Dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine ! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis ſouffrir tout le monde hors vous ſeul.

Mais pourquoi cela ? Laure, expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh ! m'entends-je moi-même ! Tout ce que je ſais, c'eſt que vous ne me toucherez jamais..... Non ! s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me

sentant dans vos bras, je songerois que vous n'y tenez qu'une fille publique & j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Edouard apperçut dans ses yeux des signes de douleur & de désespoir qui l'attendrirent. Il prit avec des manieres moins méprisantes, un ton plus honnête & plus caressant. Elle se cachoit le visage; elle évitoit ses régards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle sentit cette main qu'elle y porta la bouche & la pressa de ses levres en poussant des sanglots & versant des torrens de larmes.

Ce langage, quoiqu'assez clair, n'étoit pas précis. Edouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour, & Laure n'avoit jamais prodigué sa personne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né qu'il étoit déjà dans toute sa force. Laure étoit vive & sensible; assez belle pour faire une passion, assez tendre pour la partager. Mais vendue par d'indignes parens dès sa premiere jeunesse, ses charmes souillés par la débauche avoient

perdu leur empire. Au ſein des honteux plaiſirs, l'amour fuyoit devant elle; de malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le ſentir ni l'inſpirer. Les corps combuſtibles ne brûlent point d'eux-mêmes; qu'une étincelle approche & tout part. Ainſi prit feu le cœur de Laure aux tranſports de ceux d'Edouard & de la Marquiſe. A ce nouveau langage, elle ſentit un frémiſſement délicieux : elle prêtoit une oreille attentive ; ſes avides regards ne laiſſoient rien échapper. La flamme humide qui ſortoit des yeux de l'amant pénétroit par les ſiens juſqu'au fond du cœur ; un ſang plus brûlant couroit dans ſes vaines ; la voix d'Edouard avoit un accent qui l'agitoit ; le ſentiment lui ſembloit peint dans tous ſes geſtes ; tous ſes traits animés par la paſſion la lui faiſoient reſſentir. Ainſi la premiere image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit offerte. S'il n'eût rien ſenti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien ſenti pour lui.

Toute cette agitation la ſuivit chez elle. Le trouble de l'amour naiſſant eſt toujours doux. Son premier mouvement fut de ſe livrer à ce nouveau charme ; le ſecond fut d'ouvrir les yeux ſur elle. Pour la premiere fois de

sa vie elle vit son état; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'espérance & les desirs des amans, se tournoit en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimoit n'offroit à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature, à laquelle on prodigue son mépris avec ses caresses; dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infame prostitution. Ses tourmens les plus insupportables lui venoient ainsi de ses propres desirs. Plus il lui étoit aisé de les satisfaire, plus son sort lui sembloit affreux; sans honneur, sans espoir, sans ressources, elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencerent ses longues peines, & finit son bonheur d'un moment.

La passion naissante qui l'humilioit à ses propres yeux, l'élevoit à ceux d'Edouard. La voyant capable d'aimer, il ne la méprisa plus. Mais quelles consolations pouvoit-elle attendre de lui? Quel sentiment pouvoit-il lui marquer, si ce n'est le foible intérêt qu'un cœur honnête qui n'est pas libre peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus d'honneur qu'assez pour sentir sa honte?

Il la consola comme il put, & promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servoit d'augmenter l'effroi qu'elle en avoit, puisque cet effroi même la faisoit désespérer d'elle ? Un seul mot sur un tel sujet tiroit à conséquence & sembloit la rapprocher de lui : c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infames est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite, Edouard n'oubliant pas la magnificence angloise lui envoya un cabinet de lacque & plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

" J'ai perdu le droit de refuser des „ présens. J'ose pourtant vous renvoyer „ le vôtre ; car peut-être n'aviez-vous „ pas dessein d'en faire un signe de mé„ pris. Si vous le renvoyez encore, il „ faudra que je l'accepte : mais vous „ avez une bien cruelle générosité „.

Edouard fut frappé de ce billet, il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans sortir de la bassesse de son état, Laure y montroit une sorte de dignité. C'étoit presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avoit cessé d'avoir

du mépris pour elle ; il commença de l'estimer. Il continua de la voir sans plus parler de présent ; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle, il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ses visites à la Marquise. Il n'avoit nulle raison de les lui cacher ; & c'eût été de sa part une ingratitude. Elle en voulut savoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi ! s'écria la Marquise en fureur ; vous la voyez & ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre, & la consuma de rage jusqu'au moment de sa mort.

D'autres circonstances acheverent d'allumer cette passion furieuse & rendirent cette femme à son vrai caractere. J'ai déjà remarqué que dans son integre probité Edouard manquoit de délicatesse. Il fit à la Marquise le même présent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta ; non par avarice, mais parce qu'ils étoient sur le pied de s'en faire l'un à l'autre ; échange auquel, à la vérité, la Marquise ne perdoit

pas. Malheureusement elle vint à savoir la premiere destination de ce présent, & comment il lui étoit revenu. Je n'ai pas besoin de dire qu'à l'instant tout fut brisé & jetté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut sentir en pareil cas une maîtresse jalouse, & une femme de qualité.

Cependant plus Laure sentoit sa honte, moins elle tentoit de s'en délivrer; elle y restoit par désespoir, & le dédain qu'elle avoit pour elle-même réjaillissoit sur ses corrupteurs. Elle n'étoit pas fiere; quel droit eût-elle eu de l'être? Mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repousser; l'affreuse tristesse de l'opprobre qui se sent & ne peut se fuir; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, & se sent à jamais déshonoré; tout versoit le remords & l'ennui sur des plaisirs abhorrés par l'amour. Un respect étranger à ces ames viles, leur faisoit oublier le ton de la débauche; un trouble involontaire empoisonnoit leurs transports, & touchés du sort de leur victime, ils s'en retournoient pleurant sur elle & rougissant d'eux.

La douleur la consumoit. Edouard qui peu-à-peu la prenoit en amitié, vit

qu'elle n'étoit que trop affligée, & qu'il faloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit; c'étoit déjà beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus; ils l'encouragerent. Ses discours élevés & grands rendoient à son ame accablée le ressort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faisoient-ils point partant d'une bouche aimée, & pénétrant dans un cœur bien né que le sort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté? C'est dans ce cœur qu'ils trouvoient de la prise, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces soins bienfaisans, il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je serai toujours méprisée, mais je ne mériterai plus de l'être; je ne me mépriserai plus. Echappée à l'horreur du vice, celle du mépris m'en sera moins amere. Eh! que m'importent les dédains de toute la terre, quand Edouard m'estimera? Qu'il voye son ouvrage & qu'il s'y complaise; seul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien, du moins l'amour y gagnera.

Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux ! je ne profanerai plus tes transports. Je ne puis être heureuse ; je ne le serai jamais, je le sais. Hélas! Je suis indigne des caresses de l'amour, mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle tenta d'en sortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plaît, & que l'honneur est une sauve-garde civile qui laisse bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour se retirer de l'oppression, que d'aller brusquement se jetter dans un Couvent & d'abandonner sa maison presque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ses pareilles, sur-tout en Italie, quand l'âge & la figure les font valoir. Elle n'avoit rien dit à Bomston de son projet, trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans son asyle, elle le lui marqua par un billet, le priant de la protéger contre les gens puissans qui s'intéressoient à son désordre & que

ſa retraite alloit offenſer. Il courut chez elle aſſez-tôt pour ſauver ſes effets. Quoiqu'étranger dans Rome, un grand ſeigneur conſidéré, riche, & plaidant avec force la cauſe de l'honnêteté, y trouva bientôt aſſez de crédit pour la maintenir dans ſon Couvent, & même l'y faire jouir d'une penſion que lui avoit laiſſé le Cardinal auquel ſes parens l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle; elle aimoit; elle étoit pénitente; elle lui devoit tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le ſien! Il vint plein de tous les ſentimens qui peuvent porter au bien les cœurs ſenſibles; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuſe, & qui ne dépendoit pas de lui. Jamais elle n'en avoit tant eſpéré; elle étoit tranſportée; elle ſe ſentoit déjà dans l'état auquel on remonte ſi rarement. Elle diſoit; je ſuis honnête; un homme vertueux s'intéreſſe à moi: Amour, je ne regrette plus les pleurs, les ſoupirs que tu me coûtes; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force & tu fais ma récompenſe; en me faiſant aimer mes devoirs, tu deviens le premier de tous. Quel bonheur n'étoit réſervé qu'à

moi seule. C'est l'amour qui m'éleve & m'honore ; c'est lui qui m'arrache au crime, à l'opprobre ; il ne peut plus sortir de mon cœur qu'avec la vertu. O Edouard ! quand je redeviendrai méprisable, j'aurai cessé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames basses, qui jugent des autres par elles-mêmes, ne purent imaginer qu'Edouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les soins qu'un homme prenoit d'elle ne fussent pas toujours suspects. La Marquise qui avoit ses espions fut instruite de tout la premiere, & ses emportemens qu'elle ne put contenir acheverent de divulguer son intrigue. Le bruit en parvint au Marquis jusqu'à Vienne ; & l'hiver suivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir son honneur qui n'y gagna rien.

Ainsi commencerent ces doubles liaisons, qui, dans un pays comme l'Italie, exposerent Edouard à mille périls de toute espece ; tantôt de la part d'un militaire outragé, tantôt de la part d'une femme jalouse & vindicative, tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure & que sa perte

mit en fureur. Liaisons bizarres s'il en fut jamais, qui l'environnant de périls sans utilité le partageoient entre deux maîtresses passionnées, sans en pouvoir posséder aucune; refusé de la courtisane qu'il n'aimoit pas, refusant l'honnête femme qu'il adoroit; toujours vertueux, il est vrai; mais croyant toujours servir la sagesse en n'écoutant que ses passions.

Il n'est pas aisé de dire quelle espece de sympathie pouvoit unir deux caracteres si opposés que ceux d'Edouard & de la Marquise; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais se détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du désespoir de cette femme emportée quand elle crut s'être donnée une rivale, & quelle rivale! par son imprudente générosité. Les reproches, les dédains, les outrages, les menaces, les tendres caresses tout fut employé tour-à-tour pour détacher Edouard de cet indigne commerce, où jamais elle ne put croire que son cœur n'eût point de part. Il demeura ferme; il l'avoit promis. Laure avoit borné son espérance & son bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naissante avoit besoin d'appui, elle

tenoit à celui qui l'avoit fait naître; c'étoit à lui de la foutenir. Voilà ce qu'il difoit à la Marquife, à lui-même, & peut-être ne fe difoit-il pas tout. Où eft l'homme affez févere pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de fe laiffer aimer? où eft celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête? où eft l'homme bienfaifant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de fes foins. Il avoit rendu Laure trop eftimable pour ne faire que l'eftimer.

La Marquife n'ayant pu obtenir qu'il ceffât de voir cette infortunée, devint furieufe; fans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une efpece d'horreur. Elle frémiffoit en voyant entrer fon carroffe, le bruit de fes pas en montant l'efcalier la faifoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à fe trouver mal à fa vue. Elle avoit le cœur ferré tant qu'il reftoit auprès d'elle; quand il partoit elle l'accabloit d'imprécations; fitôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit de rage; elle ne parloit que de vengeance: fon dépit fanguinaire ne lui dictoit que des projets dignes d'elle. Elle fit plufieurs fois attaquer Edouard

ſortant du Couvent de Laure. Elle lui tendit des pieges à elle-même pour l'en faire ſortir & l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire aſſaſſiner la veille, & toujours avec ſon chimérique projet de la rendre à la raiſon, il expoſoit la ſienne, & nourriſſoit ſa foibleſſe du zele de ſa vertu.

Au bout de quelques mois le Marquis mal guéri de ſa bleſſure mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaiſe conduite de ſa femme. Cet événement qui devoit rapprocher Edouard de la Marquiſe, ne ſervit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empreſſement à mettre à profit ſa liberté recouvrée qu'il frémit de s'en prévaloir. Le ſeul doute ſi la bleſſure du Marquis n'avoit point contribué à ſa mort effraya ſon cœur, & fit taire ſes deſirs. Il ſe diſoit; les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre; mais pour ſon meurtrier ils lui ſurvivent & deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les loix ne preſcriroient rien ſur ce point, la raiſon ſeule ne nous dit-elle pas que les plaiſirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de

leur sang ; sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie seroient des sources de mort, & le genre humain périroit par les soins qui doivent le conserver.

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses ; flottant sans cesse de l'une à l'autre : souvent voulant renoncer à toutes deux & n'en pouvant quitter aucune, repoussé par cent raisons, rappellé par mille sentimens, & chaque jour plus serré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre : cédant tantôt au penchant, & tantôt au devoir, allant de Londres à Rome & de Rome à Londres sans pouvoir se fixer nulle part. Toujours ardent, vif, passionné, jamais foible ni coupable, & fort de son ame grande & belle quand il pensoit ne l'être que de sa raison. Enfin tous les jours méditant des folies, & tous les jours revenant à lui prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie, & il paroît sûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la Marquise perdoit toujours du terrein par ses vices ; Laure en gagnoit par ses vertus. Au surplus la

conſtance étoit égale des deux côtés ; mais le mérite n'étoit pas le même & la Marquiſe avilie, dégradée par tant de crimes finit par donner à ſon amour ſans eſpoir les ſupplémens que n'avoit pu ſupporter celui de Laure. A chaque voyage, Bomſton trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'Anglois, elle ſavoit par cœur tout ce qu'il lui avoit conſeillé de lire ; elle s'inſtruiſoit dans toutes les connoiſſances qu'il paroiſſoit aimer : elle cherchoit à mouler ſon ame ſur la ſienne & ce qu'il y reſtoit de ſon fond ne la déparoit pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La Marquiſe étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner ; & quoiqu'elle eût ce ton du ſentiment qui plaît & qui touche, qu'elle parlât d'humanité de fidélité, de vertus avec grace ; tout cela devenoit ridicule par ſa conduite, & ſa réputation démentoit tous ces beaux diſcours. Edouard la connoiſſoit trop pour en eſpérer plus rien. Il s'en détachoit inſenſiblement ſans pouvoir s'en détacher tout-à-fait, il s'approchoit toujours de l'indifférence ſans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelloit ſans ceſſe chez la Marquiſe ;

ses pieds l'y portoient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais, quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle ils avoient vécu. A force d'intrigues, de ruses, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriser; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre; sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui ni ce qu'il avoit senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchans, Edouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent desirer d'en établir un semblable avant de vieillir. Quelquefois il se taxoit d'injustice, d'ingratitude même envers la Marquise, & n'imputoit qu'à sa passion les vices de son caractere. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure, & son cœur franchissoit sans y songer la barriere qui le séparoit d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant, il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami, sans songer qu'il s'exposoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit succombé sans lui.

Le ſuccès de cette entrepriſe & le dénouement des ſcenes qui s'y rapportent ſont détaillées dans la XII Lettre de la V Partie & dans la III de la VI, de maniere à n'avoir plus rien d'obſcur à la ſuite de l'abrégé précédent. Edouard aimé de deux maîtreſſes ſans en poſſéder aucune paroît d'abord dans une ſituation riſible. Mais ſa vertu lui donnoit en lui-même une jouiſſance plus douce que celle de la beauté, & qui ne s'épuiſe pas comme elle. Plus heureux des plaiſirs qu'il ſe refuſoit que le voluptueux n'eſt de ceux qu'il goûte, il aima plus long-tems, reſta libre & jouit mieux de la vie que ceux qui l'uſent. Aveugles que nous ſommes, nous la paſſons tous à courir après nos chimeres. Eh! ne ſaurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du juſte qui le rendent heureux?

FIN.

TABLE

TABLE
DES LETTRES
ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

SIXIEME PARTIE.

Fin de la Table du quatrieme & dernier Volume.

